This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
R.P. THIEME

35 4/6.25

March 1940

PQ
1625
.G98
A17
1878

PREMIÈRES ŒUVRES

ET

Souspirs Amoureux

DE

GUY DE TOURS

AVEC PREFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

—

1879

GUY DE TOURS

POËSIES

*

TIRE A 450 EXEMPLAIRES

tous numérotés

350 sur papier vélin, nos 101 à 450.
100 — de Hollande, nos 1 à 100.

N° [redacted]

Guy, Michel, of Tours.
Oeuvres poétiques.

PREMIÈRES OEUVRES
&
SOUSPIRS AMOUREUX
DE
GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2
1878

Library
H P Thieme
4-10-41

NOTICE SUR GUY DE TOURS

A OCTAVE UZANNE

CHER AMI,

Laissez-moi vous offrir un prédécesseur de ces gentils poètes de Ruelles, que vous rééditez avec tant d'esprit et d'élégance.

Le petit volume qui renferme les Poésies de Guy de Tours est des plus rares; aussi l'a-t-on peu lu et, sur la parole de La Monnoye et du bon abbé Gouget, on en a assez dédaigneusement parlé. La Monnoye était caustique et peu bienveillant ; l'abbé Gouget, comme ecclésiastique, ne pouvait guères s'étendre sur l'éloge d'un poète es-

sentiellement amoureux ; aussi trouve-t-il qu'il a beaucoup à se faire pardonner.

Vous partagerez plutôt, je l'espère, l'avis des auteurs des Annales poétiques, de Viollet-le-Duc et de quelques autres, qui ont lu les vers du poète Tourangeau avec des yeux moins prévenus et l'ont plus équitablement apprécié.

Pour nous, sa poésie est tendre, fluide, harmonieuse; il sent profondément et s'exprime avec beaucoup de naturel; l'ardeur de son tempérament l'entraîne parfois jusqu'aux limites de la décence; mais il sait, mieux que ses contemporains en général, esquiver l'image scabreuse et ne jamais descendre jusqu'à l'obscénité. Ce n'est certes point un livre à mettre dans les mains des jeunes filles; mais il faudrait être doué d'une bien étroite pruderie, pour y voir autre chose que des amours naïves, naïvement exprimées, par un jeune cœur qui cherchait à emprunter, pour mieux rendre sa pensée, le langage de Théocrite, d'Anacréon, de Catulle et celui des chan-

teurs amoureux qui fêtaient au même temps que lui le retour des Muses en France. S'il n'atteint pas la hauteur de Ronsard, il n'a rein qu'il puisse envier aux Tahureau, aux Baïf, aux Olivier de Magny, aux Durand de la Bergerie et autres poètes mignards de la Renaissance.

Sa vie, copiée sur les manuscrits de Colletet, pour M. Taschereau, a été ainsi soustraite au criminel incendie de la Bibliothèque du Louvre. Mais, comme cette notice a eté composée, non pas par Guillaume Colletet, mais par son fils François, qu'elle est fort prolixe et, sauf les appréciations personnelles du biographe, ne contient aucun détail qui ne soit tiré des œuvres de Guy, nous en userons avec moins de respect que s'il s'agissait de pages émanées de Guillaume.

En définitive, Colletet le père, malgré sa déplorable manie d'épouser ses servantes était un homme d'esprit et de goût, un membre distingué de l'Académie française, un poète agréable, un Bibliophile et un

amateur d'autographes, sachant user avec un discernement judicieux des livres et des documents qu'il possédait, tandis que son fils, pauvre gratte-papier, errant et famélique, aussi léger d'esprit et de savoir que d'argent, enfle en vain son style et ne parvient qu'à peine à parodier son père.

« *Guy de Tours, dit-il, naquit dans cette fameuse ville dont il voullut porter le nom, ce qu'il fit à l'exemple de ce grand historiographe Grégoire de Tours, son compatriote; car comme le nom de* Michel *était son nom propre, ainsi que je l'ai reconnu par une anagramme latine où, dans* Micael Guido, *il trouve* Gaude mi, Clio ! *de mesme le nom de Guy, et non pas de Tours, c'étoit véritablement le nom de sa famille; ce que j'apprends d'un sonnet qu'il fit sur la mort de son père, nommé pareillement Michel Guy, procureur au siége présidial de Tours, décédé l'an* 1595, *âgé de* 65 *ans.* (1) *Or,*

(1) Tome **, page 89. — Nous avons cru devoir remplacer par des renvois toutes les citations, qu'à l'exemple de Guillaume, François arrange à sa façon.

qu'il soit né à Tours, il le témoigne expressément lui-même dans une de ses odes (1). *Comme il étoit fils d'un homme qui faisoit profession de suivre le Palais, il le suivit aussi, puisqu'il y exerça la charge d'avocat, comme il le dit encore luy-mesme. Ce qui n'empescha pas pourtant que, suivant l'inclination qu'il avoit naturellement à la poésie françoise et latine, il ne quittait souvent le sérieux employ du barreau pour s'aller divertir sur Parnasse* (2).

« *En effet il composa beaucoup de vers, qu'il fit s'imprimer à Paris, in-*12 (*par Jean du Carroy et publier* (*par N. de Louvain, libraire au Palais*) *l'année mesme de la naissance de Guillaume Colletet, mon père, je veux dire l'an* 1598 (3) *et leur donna pour titre : Les premières œuvres et souspirs amoureux de Guy de Tours.* »

(1) Tome **, p. 101.

(2) Tous ces détails sont tirés de la même pièce de vers. T. **, p. 101.

(3) Ces mots démontrent que la notice est bien réellement de François Colletet.

Cette suite de phrases enchevêtrées renferme tous les détails donnés par Guy de Tours, sur son père et sur lui-même. Le biographe, à l'aide d'un calcul facile, eût pu retrouver la date de la naissance du poète. Guy rapporte en effet qu'il commença à aimer son Ente *à* 20 *ans* (*p.* 28 *ci-après*) *et qu'il l'aima cinq ans* (*p.* 39). *Son amour pour Anne dura cinq autres années, pendant les guerres que soutint Henri IV pour conquérir son trône* (*p.* 97). *Or le Roi abjura et entra dans Paris en* 1592 *; Guy avait donc environ trente ans à cette époque et devait être né vers* 1562. *Il résulte également de la complainte sur la mort de son père* (*T.* **, *p.* 9) *que celui-ci avait eu avant lui plusieurs enfants ; car dans la même pièce, il déplore la mort de* son plus ainé beau-frère.

F. Colletet passe ensuite à l'analyse du volume, qu'il commence par déprécier, pour se montrer ensuite moins sévère et arriver enfin à une admiration presque sans réserve.

« *La première partie contient plusieurs odes, chansons ou élégies, composées en l'honneur d'une maîtresse, qu'il appelle d'un nom assez bizarre :* Son Ente. *Voici un de ces sonnets, plus riche en rimes qu'en élocution :*

On ne void tant, sous une nuit seraine (1) etc.

« *Son petit poème de la* Puce (*p.* 24, *ci-après*) *est meilleur et, à mon gré, il s'en trouve de pires parmy ceux qui remuèrent si agréablement les puces de la belle et savante Catherine des Roches* (2).

« *Les sonnets dont il composa en détail le portrait de son Ente, et qu'il dédia à Ronsard, sous ce titre* : A Monsieur de Ronsard, Roy des Poètes françois, *sont remplis de quelques pensées les unes assez raisonnables, les autres assez importées* (3) ;

(1) C'est le sonnet VI, p. 4 de ce volume. Je le trouve pour ma part assez gracieux.

(2) En 1579, aux grands jours de Poitiers, les poètes et jusqu'aux plus graves magistrats s'égayèrent dans des vers grecs, latins et français, au sujet d'une puce aperçue sur le sein de Mlle Catherine Des Roches, par Estienne Pasquier. — Ces vers sont en général des plus médiocres.

(3) Il veut dire *déplacées*.

mais toutes exprimées d'un air qui tient fort peu de ce feu lumineux, dont les grands génies ont accoustumé d'animer leurs beaux vers surtout la fin des sonnets, qui doit être plus vive et plus forte que le commencement, est d'ordinaire si faible, qu'elle n'a rien qui flatte, ny qui ravisse le lecteur.

« *La seconde partie contient encore, comme la première, plusieurs sonnets, plusieurs odes, etc., composés en faveur d'une seconde maîtresse qu'il appelle* son Anne (1) *Ces vers sont à peu près de la force des autres et, comme en Espagne il faut faire beaucoup de chemin pour apercevoir la*

(1) Goujet conjecture que ce serait une demoiselle Anne de La Salle, à qui il adresse ailleurs d'autres vers. Ce pourrait aussi bien être Anne Beauhère, objet d'un sonnet acrostiche (T. **, p.69). D'autre part Anne n'est peut-être pas son vrai nom. Il la qualifie à tout propos d'*Angelique*, qu'il écrit avec un A majuscule.

Quant à son Ente (évidemment un nom supposé) une élégie qu'il lui adresse peut faire penser qu'elle s'appelait Adriénne la Belle. Ailleurs il nomme la sœur de son Ente : Renée la B. initale du nom de La Belle (voyez l'élégie p. 7 de ce volume.)

pointe d'un clocher, il faut lire aussi beaucoup de ses sonnets devant que d'en rencontrer un qui finisse par une noble pointe (1). *Celuy-ci ne m'a pas semblé mauvais pour le sujet, puisqu'il est du moins un peu plus vif et plus animé que les autres :*

Que dans cette eau ne la tiens-je aussy nue ...(2)

« *En voicy un autre qui me semble merveilleusement bien dans le sens de la fable et que j'appellerois presqué Divin, si l'élocution en était un peu plus noble et plus pompeuse. Pour l'entendre, il se faut souvenir que sa maistresse se nomme Anne et qu'il parle à elle, comme si elle etoit celle-là mesme que Virgile introduit dans le IVe livre de l'Æneide parlant à la Reine Didon. Ainsy le fameux Petrarque parle souvent à sa belle Laure, comme si elle estoit cette mesme Daphné qu'Apollon changea véritablement en laurier. Ainsy le grand Ronsard parle quelquefois de sa*

(1) Ces sonnets qui se terminent en pointe de clocher ne sont-ils pas le triomphe du mauvais goût ?

(2) P. 41 Sonnet VI.

chere Cassandre, comme si elle etoit la royale fille de Priam, qui portoit le mesme nom dans l'ancienne Troye :

Tu conseillois à ta germaine Elise (1)...

« *J'avoue que plus je considere le sens de ce sonnet et plus je le trouve excellent. Cinquante sonnets de nos jeunes courtisans, pleins de paroles antithétiques et vuides de sens, n'esgaleront jamais celuy-là...* »

Et voilà notre François parti, monté à un diapason d'éloges à outrance, dont il ne se départira presque plus ! Ce n'est pas avec ce défaut de suite, de réflexion et de maturité, que jugeait Guillaume. Ecoutons-le continuer :

« *Cet autre sonnet qu'il adresse à son Bocage et qui commence ainsi :*

Crois vistement, ô mon petit bocage (2)...

est fort naturel et fort gentil..... Celuy qui commence :

Toute chose ayme et n'y a rien que vous (3)...

est plein de bonnes pensées et mon père

(1) P. 40, Sonnet V.
(2) P. 49, S. XXII.
(3) P. 50, S. XXIV.

souhaitait, pour la gloire de cet autheur, que tous ses autres vers luy ressemblassent.

« *Il y a des chansons aussy, qui sont fort naïfves, voire mesme qui sont poétiques et fort excellentes. — Celle-cy est de ce nombre :*

Je suis amoureux d'une fille, etc. (1)...

Et le reste qui ne cede point à cet agréable commencement.

« *La comparaison continuelle qu'il fait, dans un de ses sonnets, de Cupidon avec son Anne* (2) *est aussy juste et aussy bien tournée que pas une que peut-estre que l'on puisse jamais voir.*

« *A propos de quoy je diray que mon père, comme je l'ay remarqué dans ses mémoires sur la vie de nostre Guy de Tours, ne pouvoit souffrir les mots équivoques, qui sont à éviter dans notre feconde poésie, puisqu'ils impriment d'abord je ne sçay quelle image dans l'esprit, qui n'est pas celle que veut imprimer l'autheur.*

(1) P. 54,
(2) P. 61, S. I.

Il appelle le second et le troisiesme livre de ses Amours : Les souspirs amoureux en faveur de son Anne. *Ces trois derniers mots sont chocquans autant que le nom de* Rossa, *dont le plus delicat et le plus fleury de tous les poètes latins de notre siècle, Daniel Heinsius, a voullu baptiser sa maistresse. Est-il possible que ce grand personnage, qui sçeut tout, ait ignoré que le nom de* Rossa *est comme qui diroit* Rosse *et que ce mot odieux et ridicule parmy nous ne se prend jamais qu'en très-mauvaise part ? Ne pouvait-il pas l'appeler Rose,* Rosa, *ou luy donner quelque autre nom digne de la beauté de ses vers latins, qui ravissent les plus délicats et qui l'esgalent dans les pensées aux plus riches de toute l'antiquité.*

« *Les petits poëmes du* Deffy de combat d'Anne et d'Amour, *sa chanson de l'*Amour endormy, *son* ode à Phœbus (1) *ont des graces et des beautez que toute la Grece approuveroit et dont le gentil Anacréon*

(1) Voyez page 70 et suivantes de ce volume.

luy-mesme fairoit beaucoup d'estat. La louange de la Brune, du pré de sa maistresse *et de* son Bocage *à luy-mesme, son Ode de* la mort d'un Papillon, *du* miroir de sa maistresse, de la Cigale *qui chante, à l'imitation des poëtes grecs et latins, tesmoignent assez qu'il avoit fortifié son beau naturel de la frequente lecture des bons livres et qu'il ne ressembloit pas à ces petits esprits orgueilceux de nostre temps, qui font des vers avant que d'avoir appris à les cognoistre. »*

F. Colletet passe ensuite au IVe livre, qu'il désigne comme troisième partie, considérant sans doute comme une seule partie les deux livres consacrés à sa maîtresse Anne. Cette suite est intitulée : Mignardises amoureuses en faveur de Nérée. *Ce nom, qui est probablement l'anagramme de Rénée, pourrait s'appliquer soit à Rénée La Belle, sœur de son Ente, soit à Rénée Hue avec le nom de laquelle il a fait un double acrostiche (T. **, p.* 65) *mais je ne puis à ce sujet former que des conjectures.*

« *Il a raison d'appeler ce livre* Mignar-

dises amoureuses, *continue le Biographe ; puisqu'en effet ce ne sont que baisers ardents, que délices et qu'extases, qu'il exprime assez délicatement pour un temps qui n'avoit pas encore toute la délicatesse du monde, qui pensoit à une autre guerre qu'à celle de l'amour, et qui sembloit être le siècle climaterique du Royaume et de ses fleurs de lys.*

Ces amours de Nérée sont suivis de quelques autres vers amoureux, faits en faveur d'une autre belle fille qu'il appelle Claude, et dont, en quelques endroits, il rime assez grossièrement le nom avec collaude, raude *et autres mots barbares, que le bon poète doit laisser au garçon de collége et de la pedanterie, et, comme ces derniers vers me semblent beaucoup plus froids que les autres, je ne m'eschauffe gueres aussy à les louer, ny à les citer dans cette page.*

« *La quatrième et dernière partie de ses œuvres est intitulée : Meslanges. C'est un recueil de toutes sortes de matières, de poèmes, de sonnets, d'odes, d'épigrammes, etc.* »

Galliot qui, en 1730, préparait une édition des vies de Colletet, et qui avait annexé quelques notes aux M. S. du Louvre, fait observer, avec raison, que cette division des œuvres de Guy de Tours en quatre parties n'est point de l'auteur, qui partagea ses poésies en sept livres, et que c'est à tort que Colletet a imaginé la sienne; mais qu'à celà près, il rend bon compte des œuvres du Poète.

Donnons-lui donc une dernière fois la parole, pour achever sa notice :

« *Le poème qui s'appelle* Le Paradis d'Amour, *dédié aux Nymphes de Tours, est un ouvrage assez bien inventé, en l'honneur des plus belles dames de cette ville; qu'il nomme et qu'il loue agréablement. Mais, pour ce que j'ay fait assez connaître la portée de son esprit, quelquefois inégal et qui produisoit de bonnes choses et de communes, je n'en parleray point davantage. Je diray seulement que cette quatrième partie, à tout prendre, vaut bien toute seule les trois premières; ce que l'on*

jugera facilement par la lecture des divers poèmes qui la composent.

« *Au reste je reconnois, par la lecture de ses vers, et notamment par l'Epitaphe d'un bon bourgeois de Tours nommé Palluau (T. **. p.* 95), *qu'il estoit capital ennemy de cette ligue, qui s'éleva de son temps en France, qu'il suivit toujours le party du Roi Henry IV, qu'il vesquit dans le sein de l'Eglise Romaine et qu'il n'haddera* (sic) *jamais à la religion prétendue réformée.*

« *Mais après tout, quelque mérite qu'il ait eu, je vois peu d'auteurs qui aient parlé de luy. Il est bien vray que le tesmoignage qu'en rend son fameux ami Beroalde de Verville en vaut cent à lui seul* : Uno Catone laudante, facile temnenda est aliorum reprehensio. « *Il mourut environ l'an* 1599, *ou à l'entrée de* 1600, *comme je le puis conjecturer par ses derniers ouvrages.* »

Galliot ajoute en note que l'abbe de Marolles, et La Monnoye en ont seuls parlé, assez dédaigneusement du reste.

Il prétend en outre que Guy était marlé

et président au Présidial de Tours ; mais la pièce sur laquelle il s'appuie est adressée non pas à la femme du poète, mais à celle de Victor Gardette, conseiller du Roy et son lieutenant général au pays et duché de Touraine.

Quant à l'époque où mourut notre poëte(1), *s'il est impossible de la fixer, je puis du moins la reculer jusqu'après l'année* 1611, *où il publia a Paris, chez Gilles Corrozet, un roman in-*12, *intitulé : Les Amours de Paris et de la Nymphe Œnone. On peut conjecturer qu'il abandonna Tours, peu après la mort de son père, pour aller demeurer peut-être jusqu'à la fin de sa vie, à Paris, où les deux seuls ouvrages de lui que l'on connaisse ont été imprimés.*

Et maintenant, Cher Octave, vous savez,

(1) Il était fort malade peu avant la publication de son livre, ayant été grièvement frappé dans un guet-à-pens que lui avait dressé un nommé Grelurette, avec qui il avait eu maille à partir ; mais il ne mourut pas de ses blessures.

sur le comte de Guy de Tours, tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je vous ai donné, sur ses poésies, mon opinion en quelques mots et celle beaucoup plus développée de François Colletet. L'œuvre est sous vos yeux ; il ne vous reste plus qu'à l'apprécier vous même.

Choisissez pour cela quelqu'un de ces beaux jours printanniers, où l'esprit et le cœur sont indulgents, et jeunes : allez, s'il est possible, la lire à requoy *dans quelque coin écarté* à l'orée *d'un bois, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, bercé distraitement par le gazouillis de quelque ruisseau, les chants des fauvettes et les roucoulements des colombes.*

Car le livre que je vous présente, tout frais, tout ensoleillé, tout palpitant des joies passionnées du poète (défunt, hélas ! depuis trois siècles) est un livre de Printimps, de Jeunesse et d'Amour !

A vous de cœur,

PROSPER BLANCHEMAIN.

LES PREMIERES OEVVRES POETIQVES ET SOVSPIRS AMOVREVX DE GVY de Tours.

DEDIEZ

A Monſeigneur le Grand Eſcuyer de France.

A PARIS,

Pour NICOLAS DE LOVVAIN, tenant ſa boutique ſur le perron de la grand ſalle du Palais, vis à vis la gallerie par où lon va à la Chancellerie.

M. D. XCVIII.

Auec priuilege du Roy.

A TRÈS-NOBLE ET TRÈS-ILLUSTRE

SEIGNEUR, MESSIRE ROGER DE BELLEGARDE, GRAND ESCUYER DE FRANCE, CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY, PREMIER GENTILHOMME DE SA CHAMBRE ET CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

Vous desdiant ces vers, je ressemble aux oyseaux
Qui cerchent és-forests les arbres les plus beaux
Et les plus esleveẓ en la campagne claire
Des regions de l'air, pour y faire leur aire;
Afin que leurs petits esclos et bien munis
De vestemens plumeux au départ de leurs nids,
Pratiquent dedans l'air les chemins plus faciles
A desployer au vent leurs ailles imbeciles.
De mesme j'ai cerché cette insigne grandeur
Qui vous fait surnommer LE GRAND *par la rondeur*
De tout cet univers, pour choisir de la cyme
Un beau train dans le ciel à ma naissante ryme,
Ryme qui, en despit de l'envieux effort,
Deffendra vostre nom des rigueurs de la mort.

Magnanime Seigneur, en qui l'œil de la Franc
Void, comme en un miroir, toute son excellence
Ne me desdaignez point ; j'espère quelque jour
Ayant pour phare heureux le feu de vostre amour,
Chanter à nos neveux les antiques faits d'armes
De vos nobles ayeulx invincibles gens-d'armes,
Et puis d'un vent plus fort ma trompette animânt,
J'envoyrai vos valeurs jusques au firmament,
Et comme mille fois vostre ardeur martiale
Vous a fait desdaigner la menace fatale
De nos fiers ennemis, qui violant tous droicts,
Desirent envahir le sceptre de nos Roys ;
Et comme pour le bien de nos françoises Gaules
Vous avez eu six ans le fer sur vos espaules,
La teste dans l'armet, le coutelas au poing,
Secourant nos Henrys et vous mesme au besoing.
Vous Princes, vous Seigneurs, dont la vaillance extrême
A remis en honneur le François Diademe
Et arraché des mains de nos fiers ennemis,
Qui jà dessus leur chef le pensoient avoir mis,
Pardonnez moy, benins, si j'ose temeraire
Dire qu'aucun n'esgale au mestier militaire
Ce TERME *des François, sur qui nostre repos*
Est sis comme le ciel dessus ses deux pivots ;
Sous la valeur duquel nostre Roy se hazarde
Aux combats ; car il est luy seul sa BELLEGARDE

O valeureux Roger, dont le courage prompt
Doit atterrer l'orgueil de ce fier Rodomont,
Levez de vostre armet la visière abaissée
Et d'une œillade en bas doucement enfoncée,
Regardez ce present, qu'entre tant de canons,
De soldats valeureux, de braves Gonfanons
J'appan dévotement aux pieds de vostre gloire,
Pour arrhes d'un plus beau que je rendray notoire
Avant qu'il soit longtemps, s'il vous plaist d'œillader
D'un bon œil ce premier qui desire aborder
Au paisible sejour du hâvre de vos graces,
Afin de s'asseurer encontre les menaces
Du Charybde envieux qui grondant de fureur
L'engloutira soudain, s'il n'a vostre faveur.

Votre tres-humble et tres-obeissant
serviteur

GUY DE TOURS.

A MONSIEUR GUY DE TOURS

AVOCAT

SONNET SUR SES AMOURS.

—

Grand est l'honneur, mon Guy que tu t'acquiers
En tes discours, soit qu'on te puisse entendre,
Dans un barreau, demander ou deffendre,
Soit que tu parle entre tes familiers.
Mais ce n'est rien au prix de ces lauriers
Tousjours vivans que la Muse sçait prendre
D'Apollon mesme, afin de les estendre
Dessus ton chef, pour tes justes loyers.
Les vers chantez en faveur de ton ENTE,
*Ceux d'*ANNE *aussi te donnent une attente*
Du mesme honneur qui fait vivre Ronsard,
Qui oseroit te nier telle gloire ?
Veu qu'en naissant les filles de Memoire
T'ont enrichy, comme luy, de cet art.

MOREAU DE NEUFVIZ.

QUATRAIN.

A Monsieur GUY, sur ses amours.

Guy, ne te vante plus que de ta docte veine
Soient escoulez ces vers adoucis par ta main.
Amour en est l'auteur, tu n'es que l'escrivain ;
Amour en a le los, tu n'en as que la peine.

J. Goulu.

—

ANAGRAMMATISMUS.

Micael-Guido.
Gaude-mi, Clio.

—

A Monsieur Guy de Tours.

Avec tant de diverses larmes
On a gemi dessous les armes
De l'Enfant prince de nos cœurs,
On a par tous les artifices
Que les amans trouvent propices
Fait voir de l'Amour les ardeurs :
De quelles pointes amoureuses,
De quelles flammes plus heureuses
Peux-tu doncques estre agité ?
Qui te fait, après tant d'atteintes
Repousser tes nouvelles plaintes
Pour une nouvelle beauté ?

Dieu ! que l'Amour a de puissance,
De secrets et de cognoissance,
Qu'il communique aux langoureux !
Dans son abondance tu trouves.
Aux doux ennuis que tu esprouves
Ces doux remedes amoureux.
Bien-heureux puisque tu peux dire
Le travail que ton cœur souspire,
A ta Maistresse le contant,
Et plus heureux puisque la belle,
Qui scait que tu brusles pour elle,
Recognoit que tu meurs constant.
Qu'ainsi ma nouvelle maistresse
Jette l'œil dessus ma destresse
Et reçoive mon amitié ;
Vueille l'Amour que je lamente
Aussi doucement que tu chante,
Pour enfin l'induire à pitié !

BEROALDE.

LE

PREMIER LIVRE
DES
SOUSPIRS AMOUREUX
DE GUY DE TOURS

Sonnets en faveur de son Ente.

I

Vous qu'esperance et fortune traitresse
Vont abusant, vous qui passez le jour
Assujectis sous l'empire d'Amour
Et sous la loy d'une ingrate maistresse;
Vous qu'un regret éternellement presse,
Vous qu'un soucy devore sans sejour ;
Vous qui sentez le bec de ce vautour
Qui châtia la faute larronnesse ;
Lisez ces vers, pour vos yeux seulement
Je les ay faits et non pour bravement
Me voir au chef la Delphique couronne :
A un tel bien je n'aspiray jamais !
Il me suffit si mon mal desormais
Par compagnie allegeance vous donne.

II

Lorsque Venus vit la beauté de celle
Qui fait les traits ès forges de ses yeux
Que Cupidon, le grand maistre des Dieux
Dedans mon cœur trop fierement recelle,
Dit, en pleurant : « Ha la belle Pucelle !
Se peut il voir sous la voûte des cieux
Nymphe qui ait le ris si gracieux,
Ny l'œil si beau ny la bouche si belle ?
Je croy que non ? Et si le beau Pâris
En Ide eust veu le pourpre de son ris
Et l'Orient de sa face adorée,
A ma beauté n'eust esté si courtois ;
Ains l'estimant seule plus que les trois
Que nous estions, l'eust du prix honorée ! »

III

Ni par le Ciel les estoilles errantes,
Ni par la mer les grands vaisseaux ramez,
Ni par les champs les Paladins armez,
Ni par les bois les feres bien courantes
Ni par les prez les fleurettes riantes,
Ni le fleutis des oiseaux emplumez,
Ni les ruisseaux de murmure animez,
Ni des jardins les herbes odorantes,
Ni les responds des parlantes forests,
Ni du soleil les courses et les raiz,
Ni la clarté d'une lune serene
Ne donne tant de plaisir à mes yeux
Que la beauté d'une Ente, dont les Dieux
Ont enrichi nos vergers de Touraine.

IV

Que gaignez-vous de m'estre si cruelle !
Ne pensez pas que votre cruauté
Fasse amoindrir ma ferme loyauté :
La cruauté ne peut rien decontre elle.
Tandis qu'aux os j'auray de la mouëlle
Et dans mon cœur quelque esprit arresté,
J'adoreray vostre extresme beauté ;
Et si j'y faulx, que meschant on m'appelle.
L'aveugle Archer du bel or de son trait
Si vivement en a peint le portrait
Dedans mon cœur sa demeure ordinaire,
Que ni le temps, ni la Parque, ni vous,
Ny vos rigueurs, ny vos aspres courroux,
Ny moy, n'avons pouvoir de l'en defaire.

V

Avec Amour ma Dame traversoit
A pas contez la largeur d'une prée
Vn beau matin que l'Aube diaprée
A se lever encore commençoit :
Jà l'Orient à longs traits rougissoit,
Sous le vermeil de sa face pourprée
Et jà desja dessus nostre contrée
Le nouveau jour peu à peu s'advançoit,
Mais aussitost que ceste belle Aurore
Eut veu le beau des beautez que j'adore,
S'alla cacher de vergogne qu'elle eut
De se voir moindre en divine elegance
Qu'une beauté de naturelle essence
Et en pleura, tant cela luy despleut.

VI

On ne void tant sous une nuict seraine
De feux au ciel briller de tous costez,
On ne void tant en May de nouveautez
Par les jardins de ma belle Touraine ;
On ne void tant en Egypte d'Areine,
Qu'on apperçoit de divines beautez,
De Cupidons, d'honnestes cruautez
Dessus le sein de ma chaste Sereine.
Là deux tetons couronnez de rubis
Bossant un peu leurs trop justes habits
Sous un cambré rondement apparoissent ;
Là mes desirs, là mes affections
Là mes amours privez de fictions,
Là sans espoir mes esperances paissent.

VII

Ville de Tours, honneur de ma naissance,
Ne pense pas que pour tant de bons fruicts
Qu'abondamment tous les jours tu produicts,
Dicte tu sois le jardin de la France.
Pour ce sujet tu n'as la jouyssance
D'un tel honneur, qui fait que tu reluis
Par tout le monde et qu'icy tu jouys
D'un los, sur qui le trespas n'a puissance.
Sont les beautez de ceste Ente, mon Tours,
A qui, loyal, j'ay voué mes amours,
Qui te font vivre en une telle gloire :
Sont ses beautez qui sont ces belles fleurs
Et ces bons fruicts qui font que tels valeurs
Sont pour jamais au temple de Memoire.

VIII

Voicy le coudre où ma saincte Angelette
Se vint asseoir pour y prendre le fraiz
Et pour s'armer à l'encontre des raiz
Que le soleil du trebuchet nous gette.
Voicy le coudre où je la vy seulette,
Où mes deux yeux humerent à longs traiz
Le doux venin qu'enfantent ses attraiz,
Attraiz autheurs de ma flamme secrette.
Ce l'eût vrayment, et pour ce, mes Amis,
En reverant la beauté qui m'a mis
L'amour au cœur, beuvons sous sa ramée :
Sus que chacun tarisse jusqu'au fond
Autant de fois ce goubelet profond
Qu'y ay de fois baisé ma bien-aymée.

IX

Je ne voy rien que moy seul douloureux,
Soit par les prez, ou soit par les boccages,
Soit par le vuide, ou par les marescages,
Ni que moy seul miserable amoureux.
Les papillons, par les prez odoreux
Les cerfs legers à l'abry des fueillages,
L'oiseau par l'air, les poissons aux rivages
Traittent l'amour et vivent bien heureux.
Mesme je voy que le rampant lierre
A son plaisir estroittement enserre
Des grands ormeaux le tige nouailleux ;
Bref par les prez, par les bois, par le vuide
Par les ruisseaux, mon Cousin, je ne cuide
Qu'il y ait rien plus que moy malheureux.

X

Petit contouer, où ma gentille Dame,
A la faveur des tenebres du soir,
Aupres de moy se souloit venir seoir
Pour discourir de nostre saincte flame,
Quand je te voy sans elle, je me pâme
Et suis contraint de la mort recevoir,
Car tout autant que je suis sans la voir
Je suis sans cœur, sans pouvoir et sans ame.
Elle est mon Tout; d'elle entierement sort
Mon bien, mon heur, mon destin et mon sort,
Mon amitié, mon soing et mon envie,
Et tout ainsi que le chaud du soleil
Donne estre à tout, le feu de son bel œil
Me donne force, accroissance et la vie.

XI

Puisque les champs jouyssent de ma belle
Je veux quitter les villes et les cours,
Je ne veux plus demeurer dedans Tours
A celle fin d'habiter avec elle.
Desja Venus s'est faite pastourelle
Et son enfant, le Prince des Amours,
Apprend desja les champestres discours
Pour luy tenir une escorte fidelle.
L'honneur, le bien, les graces, les beautez
Les jeux, les ris y vont de tous costez,
Fuyant l'orgueil et la pompe des villes.
Allons y donc; suyvons ces Deitez !
Il est de fer qui demeure aux citez,
Puisque les champs ont choses si gentilles.

XII

De quel present, de quelle recompense
Pourrois-je bien, Cousin, recompenser
Ce tant heureux agreable penser
Qui me fait veoir ma Dame en son absence ?
Si j'estois Roy, de prodigue despense
Je luy ferois un beau temple dresser
Où chacun jour je l'irois encenser
Haut invoquant sa divine puissance.
Par ce penser, mon Cousin, je ne suis
Jamais absent de ma Dame et ne puis
Croire qu'ell' soit absente en son absence.
Par lui tousjours je l'ay devant les yeux,
Je l'ay au cœur, je la trouve en tous lieux
Et prés de moy nuit et jour je la pense.

ELEGIE

Puisque tu veux sçavoir, Maistresse, en quelle sorte
Je vy loin de ton œil qui tout mon bonheur porte,
Et quels sont mes esbats, et à quels passetemps,
Attendant ton retour je despense le temps,
Lis cet escrit, Maistresse, où sans fard et sans feinte,
Ainsi qu'en un tableau telle chose est despeinte.
Helas ! je ne vy pas ! ou je vy tout ainsi
Que faict loin de Phœbus le jaunissant souci.
Helas, combien, helas ! ton absence, ma Dame,
M'eust elle mis de fois sous la commune lame,
Sans ce divin espoir qui m'a tousjours traicté
Et comme son enfant cherement alaicté,
M'accompagnant toujours, asseurant mon attente
De luy faire revoir les beaux yeux de mon Ente,

Son or fin estallé en forme d'un croissant,
A l'entour de son front sans fraude rougissant,
Les roses et les lyz de sa poupine joue
Et sa bouche vermeille où Mercure se joue
Entre mille devis, bouche qui souriant
Nous monstre des joyaux autant que l'Orient
Et nous emmusque plus de ses douces haleines
Que le musc enfanté des Arabiques plaines,
Son sein plus blanc que laict et les rouges boutons
Enchassez au sommet de ses jeunes tetons.
Il ne me reste plus qu'à t'escrire, Ma Dame,
A quels ebatemens je devide ma trame.
C'est à me promener par les lieux esgarez
Au travers des taillis du peuple séparez
N'ayant avecque moy, pour compagnon fidelle
Que le seul souvenir d'Adrienne la Belle,
Souvenir qui toujours au cœur me demourra
Et qui fidellement avecques moy mourra,
Afin que sous la terre encore il me souvienne
Aussi bien que dessus de ma Belle Adrienne,
Puis, en ce souvenir, et ayant le regard
Tout noyé de mes pleurs et tourné de la part
Où tu sejournes trop pour moy trop miserable,
C'est de dire ces mots d'un accent pitoyable:
—«Ha! chasteau de Bagneux, que je t'estime heureux
Non pour estre avoué d'un seigneur valeureux,
Non pour avoir un mur dont le flanc et le feste
Ne craignent des canons l'homicide tempeste,
Non pour tes grosses tours, non pour tes bastiments
Superbement levez dessus leurs fondemens,
Mais pour estre honnoré de l'heureuse présence
De celle en qui les Dieux ont mis toute excellence,

De celle qui me fait pour sa perfection
Supporter les tourmens que supporte Ixion.
« Et 'oy, Parc, qui la vois souvent sous ta fueillée
Seule se promener en sa cotte habillée,
Discourant à part soy de nostre sainct amour
Et du jour souhaitté de son heureux retour.
Et vous pareillement, o délicates prées,
Proches de son séjour, où toutes les vesprées
Elle va s'esgayer, apres que le soleil
A faict place à la nuict courrière du sommeil,
Menant avecques soy une trouppe de Phées
En leurs propres cheveux poupinement coiffées
Et simples en habits, afin de mieux baller
Et au son de leurs voix leurs dances esgaller.
« Vous aussi, petits vents. qui d'haleines doucettes
Rafraichissez les lys de ses blanches cuissettes
Et le mont cotonné de son beau Paradis,
Quand ell' tourne la volte et qu'à bonds arrondis
Quelque jeune mignon l'esleve par le vuide
Et comme un peloton la tourne et la devide. [pouvez
« Mais quoy, chasteau, parc, préz et vents, vous ne
Comprendre le bonheur que d'elle vous avez ;
Car vous n'estes vestus d'affections humaines,
De muscles et de nerfs, de tendons et de veines,
Ainsi comme je suis, ny n'avez jugement ;
Mais aussi comme moy vous n'estes en tourment,
Vous n'estes affligez, vous n'estes point malades
Et n'endurez d'amour aucunes algarades.
Que dy-je malheureux ! sa divine beauté
Ne peut-elle aussi bien flechir la dureté
Des rochers ? Il n'est rien en la mere nature
De si dur, que le beau de ceste créature

N'amollisse soudain et ne rende vivant,
Fusse le diamant qui naist sous le levant,
Fusse l'acier, le fer, ou l'aimant ou le marbre
Ou le cœur endurci d'un rocher ou d'un arbre. »
Maistresse, voilà donc comment loin de tes yeux,
La retraite d'Amour, le séjour de mon mieux,
Je vy et je m'esbats, si c'est s'esbatre et vivre
Que de n'estre jamais de tristesse delivre.

XIII

Certes je fais à mon ame dolente
Tout en un coup mille biens concevoir
Pensant à ceux que je dois recevoir
Le jour heureux que reviendra mon Ente.
Il ne faut plus, mes yeux, qu'on se lamente ;
Car c'est demain que nous devons avoir,
Comme on m'a dit, le bien de la revoir
Et de baiser sa bouche d'Amarante.
Mon Dieu que d'aise ! Il me semble desja
Que son bel œil, où Amour engagea
Ma liberté si tost que je l'eu veue,
En me riant doucement me semont
De luy baiser et la bouche et le front
Et les tetons de sa poitrine nue.

XIV

Que maint beau fruit jaunisse nos vergers,
Que les beaux lis et les roses vermeilles
De toutes parts estallent leurs merveilles,
Que tout soit plein de parfums estrangers ;
Que du Printemps les oiseaux messagers
Mille chansons desgoisent sous les fueilles,

Que l'ailé camp des celestes abeilles
Decoupe l'air de ses cerceaux legers ;
Que le sablon de mon Loyre se change
En celuy là de Pactole et de Gange,
Son eau soit calme et pleine de douceur ;
Que toute chose apparoisse riante,
Car ce jourd'huy doit revenir mon Ente,
Mon amitié, mon amour et mon cœur.

XV

Bonjour mon Tout, mon Bien et mon soulas,
Bonjour mon cœur, mon œil et mon envie,
Bonjour mon sang, mon esprit et ma vie,
Bonjour m'amour, ma prison et mes lacz !
Hé Dieu ! combien ay-je poussé d'helas
Dedans le ciel, et combien, ô m'amie
Depuis le jour que me fustes ravie
Ay-je esprouvé l'angoisse du trespas !
J'ay tant de fois senti ses escarmouches
Que si j'avois cent langues et cent bouches
Je ne pourrois toutes vous les conter ;
Mais c'est tout un, ô beauté que j'adore !
Puisque j'ay l'heur de vous revoir encore ;
Un seul baiser me pourra contenter.

XVI

O doux baiser, fils d'une bouche pleine
D'ambre, de musc de girofle et d'encens,
De nard, de mirrhe et d'œillets rougissans
De thim, d'anis, de franche marjolaine.
O doux baiser, dont la suave haleine

Embla mon cœur et brouilla tous mes sens;
O doux baiser qu'à toute heure je sens
Au plus profond de ma maitresse veine.
O doux baiser, plus doux que toutes choses,
Qui me changeas en cent métamorphoses
De ta douceur enyvré doucement
O doux baiser, tout confit de Nepenthe
Et de nectar, cher present que mon Ente
Me fit hier à son avenement.

XVII

Mon Dieu! mon Dieu! que ma Dame estoit belle
Hier au soir en habit damoiseau.
Il n'a rien veu en ce monde de beau
Qui ne l'a veuë en robe damoiselle.
Elle sembloit une Venus nouvelle
Et tout autour de son soleil jumeau
Et de sa joue un escadron nouveau
D'Amours voloient à petit branle d'aille
Dessus son front ses cheveux garansez
Estoient, poupins, l'un dans l'autre enlacez,
Sa gorge estoit d'un carquan prisonniere,
Qui sur son sein à petits nœuds pendoit
Et là remply de lueur espandoit
Un jour qui l'autre effaçoit de lumiere,

XVIII

Mon amour croist et celuy de ma Dame
De jour en jour se va diminuant;
Plus mon feu croist, plus le sien va tuant,
Plus je la prise et plus elle me blasme.
Plus je luy dy qu'elle est seule mon ame

Plus mes propos elle met au neant,
Plus je la suy et plus me va fuyant
Plus elle est sourde et plus je la reclame.
Plus je me dy son humble serviteur
Plus elle dit que je suis un menteur
Et qu'autrepart mon amitié demeure,
Si qu'il faudra, ainsi désespéré
De son amour, où j'avois aspiré
Trop follement, que follement je meure,

XIX

Yeux le mirouer du ciel et de nature,
Yeux où se tient la cour de Cupidon,
Yeux, non pas yeux, mais un double brandon
Qui m'ard le cœur d'un feu qui tousjours dure.
Voyez, pour Dieu ! la peine que j'endure
Et me servez de phare et de guidon,
Où je pretends rencontrer le guerdon
Que mon service à bon droit se procure
Las ! vous sçavez, beaux yeux clairement pers
Qu'il y a bien trois ans que je la sers
Et toutesfois mon service fidelle
N'a rien receu de son bien merité :
Helas ! beaux yeux, ce n'est pas l'équité !
Je vous en prends à tesmoings devant elle !

XX

J'ay retrouvé ma liberté perduë,
J'ay retrouvé mon plus riche tresor,
Qu'amour cachoit dans une tresse d'or
Sur un beau front en double arche tenduë:

Ha ! que je doy caresser ta venuë,
Discord heureux ! Ha ! que je dois encor
M'en resjouir ! Par elle je suis or
Libre et ma foy n'est plus en rien tenuë.
Pour ce bienfait, ô discord, je te veux
Donner chasque an, plein de zele et de vœux,
Maint holocauste, et mainte offre te faire
Sur un autel que je te dedieray,
Où à chacun hautement je diray
Que quelquefois tu nous es necessaire.

XXI

Las ! qu'en Amour je suis infortuné !
Toutes les fois que ma chere maistresse
A volonté de me faire largesse
De ses baisers, je suis importuné.
Tousjours quelqu'un à nuire destiné
Rompt ses desseins et fraude ma liesse,
Si que je n'ay souvent qu'une tristesse
Au lieu du bien qui m'estoit ordonné.
Non ! je voudrois que la fiere tempeste
En cent morceaux eust escrasé la teste
Du malheureux qui m'osta le moyen
Hier au soir de baiser ma Carite .
Et qui causa que pour lors mon merite
Fut seulement recompensé d'un rien.

XXII

Ce brasselet, que je gardois pour gage
De nostre ferme et sincère amitié,
S'est à la fin rompu par la moitié
Sans luy avoir pourchassé nul outrage.

Je ne sçay pas que veut un tel presage ;
Mais je sçay bien que si n'avez pitié
De ma douleur, que vostre mauvaistié
M'affranchira de l'amoureux cordage ;
Et tout ainsi que le temps a cassé
Ce brasselet dont j'estois enlassé,
Vostre rigueur, qui trop longue m'offense,
Pourra casser ma constance et ma foy.
Hé ! qui voudroit endurer tel esmoy
Si longuement sans espoir d'allegeance ?

XXIII

En quelle part du ciel, en quelle idée
Estoit l'object d'où la nature a pris
Ceste beauté dont mon cœur est espris,
Et dont mon ame est trop affriandée ?
Il ne peut estre icy bas regardée
Nymphe qui ait et l'œillade et le ris
Tant amorcez des appas de Cypris,
Le teint si beau, la voix si mignardée.
Qui ne l'a veue, il ne scait pas comment
Amour offense et guerit un amant,
Comme en ses lacz toute chose il enserre,
Comme il se fait le monarque des Rois,
Le Dieux des Dieux, et comme sous ses loys
Il met le ciel, l'air, la mer et la terre.

XXIV

Par vos beaux yeux où la délicatesse
Rit comme en ceux de la belle Venus,
Par vos cheveux brunettement menus,
Par l'embonpoint de vostre gentillesse,

Par vos propos si remplis de sagesse,
Par vos beaux doigts legerement charnus,
Dont mille cœurs sont prins et detenus,
Par vostre port tout remply d'allegresse ,
Par vostre jouë à la rose pareille,
Par vostre bouche où la mignarde abeille
Forme en tout temps son nectar savoureux,
Par nos Amours, ma Dame, je vous jure
Qu'à vostre honneur je ne fis oncq injure !
Qui le feroit seroit bien malheureux.

XXV

Si d'elle plus, mon cœur, tu te racointes,
Si plus tu vas son amour recerchant,
Puisse-le ciel, comme d'un fait meschant
Te foudroyer de son foudre à trois pointes.
Ne vois-tu pas que ce ne sont que feintes,
Que ce n'est rien qu'un parler allechant,
Qu'un beau semblant, qu'un Sireinien chant,
Qu'un haim caché sous des paroles sainctes.
S'elle t'aymoit ainsi comme elle dit,
Tu aurois plus sur elle de credit,
Et quelquesfois, d'un baiser secourable,
Adouciroit la rigueur du tourment
Qui sans repos te martyre en l'aymant,
Cent mille fois plus que toy miserable.

XXVI

L'object sacré de ta beauté, Maistresse,
Me fait passer le mal dont la rigueur
Martire, gesne et tourmente mon cœur
D'une trop longue et fascheuse detresse.

Voilà pourquoy l'œil si souvent je dresse
Or sur ton front où se campe l'honneur,
Or sur ton sein, des graces gouverneur,
Or sur ta jouë et ores sur ta tresse.
Ainsi qu'on void à l'abord du soleil
S'enfuir la nuict, ainsi s'enfuit mon dueil
Quand je te voy si parfaitement belle !
Quand j'appercoy tant de graces en toy,
Tous mes ennuys s'escartent loin de moy,
Tant tes beautez enchantent ma cervelle !

XXVII

Or que la nuict doucement se promene,
Parmy le ciel, dans son coche estoilé,
Ayant le tour de son bandeau voilé,
Pour donner treve à toute chose humaine ;
Je veille, j'ards, je pense et me demene,
De trop d'amour et de rage affolé,
Dedans mon lict, sans estre consolé
Que de l'espoir d'une Parque prochaine.
Vien doncques, vien, Parque, me secourir !
Ne tarde plus ; j'ayme trop mieux mourir
Tout en un coup par ton traict qui tout donte,
Que de languir, chetif, si longuement
En si cruel et pénible tourment :
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est prompte.

AMOURETTE

Ma belle, blanche Pucelette,
Mignardelette, doucelette,
Dont le beau teton verdelet
Est plus blanc que neige et que laict,

Dont le beau visage ressemble
A la rose qui porte ensemble
La blanche et la rouge couleur,
Pour flatter un peu ma douleur,
Ma belle blanche pucelette,
Doucelette, mignardelette,
Monstre moy tes cheveux orins,
Luisans, espars à menus brins
Autour de ta face vermeille;
Monstres-moy ta gorge pareille
Au teint du marbre Parien,
Au teint de l'yvoire Indien;
Monstres-moy les vives prunelles
De tes yeux pareils aux estoilles,
De tes yeux si gayment assis
Sous les arcs bruns de tes sourcils.
Monstres-moy ta rosine jouë
Que Cyprine pour sienne avouë,
Monstres-moy ce Cytherien
Dessus ce pourpre Tyrien.
  Donnes ta bouche coraline
A celle fin que je la bine,
Que je la bine bellement,
Doucement, colombellement;
Que je la bine en telle sorte
Que hors de moy mon ame sorte.
  Ha! tu suçces de ton amant
Le meilleur de l'entendement,
  Ha! belle blanche pucelette,
Mignardelette, doucelette,
Tes baisers penetrent son cœur;
Tes baisers suçcent sa vigueur

Tu le destruis et le consommes!
Caches, caches ces belles pommes,
Ces beaux tetons sous leurs habits;
Caches ces deux petits rubis
Qui si richement les couronnent
Et de maintz raiz les environnent.
  Ton sein n'est qu'ambre et que parfum
Tu n'as, mignarde, membre aucun
Qui n'enfante mille delices,
Mille amoureaux, mille blandices,
Mille Carites, mille ris
Mille gaytez, mille Cypris
  Caches, caches donc Pucelette,
Doucelette, mignardelette,
Ton sein qui le met au tombeau,
Par l'abondance de son beau.
  Ne vois-tu que je meurs, mignonne?
Ne vois-tu que la mort felonne
Me blesse de son trait pointu?
Ainsi my-mort me laisses-tu?

ODE

Comme un certain homme miroit
Ceste beauté que tant je louë,
Or ses yeux clairs il admiroit,
Or le cynabre de sa jouë.
Or' ses cheveux en tortillons,
Ores son col, or' ses mains blanches,
Ores ses bras greslement longs.
Ores le geste de ses hanches,
Or' les articles de ses doigts
Pareils aux blanchastres gelées

Qui glacent du froid Polonois
Les eaux, les monts et les vallées,
Ores sa bouche mille fois
Plus douce que le doux breuvage
Qui desaltere quelquefois
Les Dieux, et ores son langage
Si persuasif et disert
Et plein de si douces merveilles
Que d'esprit il me rend desert
Si tost qu'il me touche l'oreille;
Puis en soy tout esmerveillé
Me dist : Guy, que cette maligne
M'eust de filets appareillé,
S'elle t'eust esté plus benine.

XXVIII

Meschante main, tu merites la mort
D'avoir si fort outragé ma guerriere.
Par toy, meschante, une triste rivière
De ses beaux yeux en abondance sort.
Beaux yeux, helas ! d'où s'escoule mon sort,
Redonnez-vous vostre beauté première ;
Car je m'en vay la mettre prisonniere
Et la lier d'une chaisne bien fort.
Pour dignement recompenser son vice,
Je vay luy faire endurer le supplice
Tel qu'endura celle de ce Romain,
Qui transporté de rage et de furie
D'avoir failly le prince d'Hétrurie
Mist en un feu son innocente main.

ELEGIE

De parfums Sabeans ni de priere aucune
De vœux ni d'oraisons les Dieux je n'importune,
Comme un tas d'affamez pour tenir un tel rang
Que tenoit icy bas Alexandre le grand,
Que tenoit un Cœsar lorsque de tout le monde
Sa belliqueuse main portoit la pomme ronde,
Ou pour avoir tout l'or que l'avare marchant
Par cent mille trespas aux Indes va cerchant,
Ou tous les beaux joyaux que la mer Erythrée
Etincellans fait voir sous son onde vitrée ;
Toutes ces vanitez ne me font point plier
Les genoux aux autels, ni les Dieux supplier.
Mon Tout, si je leur fais quelqu'offrande ou priere
Quelque holocauste saint de devote maniere,
Ce n'est pour estre Roy, mais bien pour avoir d'eux
Cest honneur de pouvoir nous entr'aymer tous deux,
De me faire despendre en te servant, Maistresse,
Ma vie, mon esprit, mon sang et ma jeunesse,
Et apres un long temps nous faire par Caron
Ensemble trajecter le fleuve d'Acheron,
Pour aussi bien qu'icy sous les douces friscades,
Sous les mirthes sacrez le long des palissades
Couvertes d'orangers, au champ Elizien
Cueillir de nos amours le plaisir et le bien.
Voilà pourquoy je fais des prieres, maistresse,
Et non pas pour me voir abondant en richesse.
Pourveu que je sois tien et que mienne tu sois,
Il ne me chault de l'or des Princes ni des Rois.
Je pourrois bien passer ma jeunesse et ma vie
Sans or et sans argent, et non sans toy, m'Amie

Tu és seule mon bien, mon or et mon argent !
Fussay-je Roy, sans toy je serois indigent.
Non ! non, la pauvreté ne fera point, Madame,
Que je ne t'ayme mieux mille fois que mon ame.
Plus que l'or et l'argent j'estime la vertu,
L'honneur et la beauté dont ton corps est vestu.
  Y-a-t-il diamant, rubis, perle d'élite,
Esmeraude, Saphir, Opalle qui merite
La moindre des vertus qui decorent ton corps ?
La vertu mille fois vaut mieux que les tresors.
Il faut premierement acquerir la sagesse :
La sagesse aux humains est la seule richesse.
  Que servent ces tresors, que servent ces grands faix
De ducats et d'escus ? que servent ces buffets
Pompeusement chargez de maint precieux vase ?
Que servent ces logis si tapissez de gaze ?
Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point,
Ni ne servent de rien quand quelque mal nous point.
Ils nous nuisent plus tost ; car l'execrable envie
Qu'avons d'en amasser nous tourmente la vie.
Au contraire l'amour nous console tousjours
Et nous fait avaller plus doucement nos jours.
Mesme apres le trespas il chatouille nos ames
Et nos corps inhumez sous les ombreuses lames.
  Or je suis resolu de faire plus de cas
De tes belles vertus que non pas des ducas :
L'argent est moins que l'or et l'or que la sagesse ;
J'aurai doncques assez, en t'ayant, de richesse,

AUTRE ELEGIE.

Que je hay ces vieillards qui pensent m'arracher
L'amour que je te porte, à force de prescher

Que tu n'as des moyens, cuidant que ma jeunesse
Appete autant de biens que leur sotte vieillesse.
  Malheureux incensez qui de rien ne font cas,
Sinon que des escus, sinon que des ducas,
Si non que des joyaux qu'avec si grande peine
Des pays estrangers en France ou nous ameine,
Comme si en l'argent, en l'or et au moyen
Et non en autre bien consistoit le vray bien.
Tu es plus riche qu'eux ; car la vraye richesse
Et le souverain bien consiste en la sagesse.
Cil qui est sans sagesse et sans vertu n'a rien
Eust il dessous sa loy le globe terrien ;
Et cil qui est sans or et sans nul héritage
Est plus riche cent fois que Crasse, s'il est sage.
  Mesme en ces vanitez tu es plus riche qu'eux.
Et au prix de tes biens, ils ne sont que des gueux.
Sçauroient ils avoir or en leur coffre, maistresse,
Si fin et si luisant que celuy de la tresse ?
Argent si clair et net que celuy de ton front,
Où l'honneur et l'amour leur demeurance font ?
Ebene si noircy que celui qui s'encline
Sur tes yeux mes Seigneurs en double arche ebenine ?
Deux Saphirs dont l'azur soit si délicieux,
Si beau et si serein que celuy de tes yeux ?
Cynabre si plaisant que celui de ta joue ?
Marbre si blanchissant que le marbre qui nouë
Sur ton sein eslevé en deux flots arrondis,
D'Amour et de mès yeux le plus cher Paradis ?
Coral si rougissant que celuy de ta bouche
Pleine d'ambre et de musc, où personne ne touche
Qu'amour qu'on void tousjours folastrer au dedans ?
Dyamans si naïfs ne si fins que tes dents ?

Rubis si precieux que ceux qui aboutissent
Tes tetons qui poupins en leurs raiz s'esjouyssent,
Monstrant honnestement par leur ferme rondeur
De tes chastes desirs le desir et l'ardeur !
Quoy ! ces pauvres badins sçauroient-ils voir encore
Dix perlettes de choix fillettes de l'aurore
Qui soient telles que sont celles qui de tes mains
Finissent richement les dix frères germains ?
Non, non, ils ne sçauroient ; car tout ce que nature
Avoit peu conserver d'une soigneuse cure,
De rare, d'excellent, de parfait et de net,
Depuis mil ans en ça dedans son cabinet,
Le jour que tu nâquis, elle t'en fit un offre
Et pour t'en enrichir en appauvrit son coffre,
Tellement qu'au dedans il ne demeura bien
En aucune façon qui mérite le tien.
Cessez donques, cessez vieillars, de me reprendre
Et de plus après moy vos paroles despendre ;
Car l'homme n'est point fol, ny n'est point animal,
Qui cerche les vertus et déteste le mal.

LA PUCE.

Petite puce, ainçois petite peste,
Trop fièrement aux pucelles moleste,
Jè ne pourrois, o cruelle, en mes vers
Mesdire assez de tes faits si pervers
Et des tourmens que tu fais aux pucelles.
Tu poings leurs corps de morsures cruelles
Et sans pitié ores sous le teton,
Or' sur le sein, ore sur le menton,

Or' sur la cuisse, or sur le ventre et ore
Sur le mignon que mon penser adore,
Or' sur la fesse et ore sur le flanc,
Tu les meurdris et leur suççes le sang ;
Laissant au lieu de ta dure morsure
Long temps après une rouge blessure,
Dont bien souvent ont le cœur despité ;
Car ces rougeurs offensent leur beauté.
Souventes-fois ton aiguillon leur pince
Si vivement leur peau douillette et mince,
Que tu les fais par tout le corps fremir.
Par toy la nuict ell' ne peuvent dormir,
Ell' ont tousjours la main en sentinelle
Pour t'attraper, ore sur leur mamelle,
Or' sur leur ventre et ore aux environs
Du Paradis que tant nous désirons.
Pleust-il aux Dieux immortels que je peusse,
Quand je voudrois, me transformer en puce,
A celle fin que j'eusse le pouvoir
De manier, de taster et de voir
Le lieu pour qui ma trop dure maistresse
Me donne au cœur un monde de détresse
Si je sçavoy que les enchantemens
Que les vaisseaux, que les attouchemens
Dont Circe usa par estrange malice
Pour transformer les compagnons d'Ulysse
En vils pourceaux, fussent bons à muer
Un homme en puce et puis, sans le tuer,
Quand il voudroit, le rendre de puce homme
J'en userois, afin que quand le somme
Dedans le lict enveloppe les yeux
De la beauté dont je suis furieux,

Subtilement j'entrasse dans sa couche
Pour luy baiser les roses de sa bouche,
Pour manier et taster à souhait
De son beau sein les deux gazons de laict.
Pour librement, sur sa cuisse arrondie
Et sur sa fesse amplement rebondie,
Me promener et taire mille bonds,
Bref, pour la voir du chef jusqu'aux talons.
Puis ennuyé de telle mignardise,
J'yrois, tout plein du feu qu'Amour attize,
Dessus son sein, afin de luy humer
Toute l'humeur qui l'empesche d'aymer,
Et en son lieu luy mettre en la poitrine
Le feu gaillard de la gente Cyprine,
Dont l'ardeur fait que nous nous entr'aymons
Et que d'enfans la terre nous semons
Et qu'imitant toute autre creature
Nous assemblons les outils de nature.
Mais aussitost que le feu de Cypris
De tous costez auroit son cœur espris
Et que l'humeur du tout seroit ostée,
Je laisserois ma figure empruntée
Et reprendrois celle qu'auparavant
J'aurois laissée et puis, Dieu sçait comment,
Voyant mon Ente en mes bras detenuë,
Pleine d'amour, courtoise et toute nuë,
Opiniastre à mon feu souslager,
Toute la nuict j'apprendrois à nager
Dedans la mer d'une beauté si belle,
Ore planant, ore noüant sur elle.
Toute la nuict en cent mille façons
Je baiserois les petits monts bessons

De son beau sein, et les vermeilles roses
Sur les replis de ses levres escloses,
Et tout folastre en si folastres jeux
Je n'aurois cesse à tordre ses cheveux,
A pratiquer cent mille mignardises,
Cent mille amours, cent mille gaillardises ;
A la taster ores hault, ores bas,
A la baiser, à prendre mes esbats,
Et luy montrer combien je suis adextre
A voltiger à droit et à senextre ;
Mais quand le jour s'en voudroit revenir
Je voudrais d'homme en puce devenir,
A celle fin de partir d'avec elle
Sans estre veu d'aucune sentinelle
Ou sans partir demeurer tout le jour
Dedans son lict, attendant le retour
Du soir, afin d'encore me rejoindre
(Homme refait) sans soupçons et sans craindre,
A ses costez, et par ainsi tous jours
En sureté jouir de mes amours.

XXIX.

Je voudrois estre, au profond de la mer,
Ou sur un mont, quelque roche insensible ;
Je voudrois estre une souche impassible
A celle fin de ne pouvoir aymer.
Pour aymer trop et pour trôp estimer
Une beauté rigoureuse au possible,
Je souffre au cœur un tourment si terrible
Qu'il n'en est point là bas de plus amer.

Dieux immortels, si la pitié demeure
Dedans vos cœurs, permettez que je meure,
Ou que je sois en marbre transformé ;
A celle fin qu'en si dure nature
Je puisse mieux supporter l'avanture
D'un miserable aymant sans estre aymé.

XXX.

Pardonne moy si je ne sçaurois croire
Bon Jupiter, que tu reçoives tant
De miel au cœur quand ton oreille entend
La douce voix des filles de Memoire,
Que j'en reçois, quand celle où vit la gloire
Et le guerdon que ma peine pretend,
Chante les vers qu'Amour en s'esbattant
Me fait gémir sur le bord de mon Loyre.
Telle douceur ne coulle de la voix
Du rossignol, alors qu'au plus doux mois
Par les buissons il courtize sa dame,
Que de la voix de celle en qui je vy
Il en couloit le jour que je la vy
Et que son chant amadoüa mon ame.

XXXI.

Plus que la mort je veux fuïr les lieux
Où la beauté qui mon ame tempeste
Trop fièrement me saccagea la teste,
Sur mes vingt ans, du foudre de ses yeux.
Je ne veux plus que mon mal soucieux
Tant de caquets ni tant de ris appreste ;
Ores je veux que la raison m'arreste :
C'est trop longtemps demeuré furieux.

Trois fois Phœbus à la perruque blonde
D'un nouvel an a serpenté le monde
Depuis, hélas ! que je suis amoureux
Et que je sers une fière excellence
Qui pour guerdon de mon obéissance
Comble mon cœur de soucis langoureux.

XXXII

Pardonnez-moy, je ne suis point jaloux !
Tant seulement je me fasche, Madame,
De quoy mon cœur mon esprit et mon âme
Si loyaument vous ayment maugré vous.
Hélas ! j'ay veu qu'aviez soucy de nous !
Mais maintenant je ne sçay quelle flame
Qui pour autruy tour à tour vous enflamme
A ce soucy mis sans dessus dessous.
Si que je suis aujourd'huy le dernier
De vos amans et j'estois le premier.
O qu'y a-t-il au monde plus fragile
Que l'amitié des femmes et leur foy !
Ah ! qu'à mon dam maintenant j'apperçoy
Estre certain ce qu'en a dit Virgile.

A MONSIEUR DE RONSARD,

ROI DES POETES FRANÇOIS.

Ronsard, d'autant qu'en vers tu me surpasses,
Et que tu as tout autre surpassé,
Celle dont l'œil m'a le cœur offensé
Passe ta dame en beautez et en graces.

Combien, Ronsard, à nos futures races
Et à nous mesme eusses tu delaissé
De plus beaux vers, si Amour t'eust poussé
Ainsi que moy dans de si belles nasses ?
Bien que tes vers soient tellement sçavans
Qu'ils n'ont laissé, Ronsard, à tes suyvans
Q'un désespoir d'imiter leur doctrine ;
Si eusses-tu d'avantage entrepris
Si l'Archerot fils aisné de Cypris
De ma Deesse eust touché ta poitrine.

POURTRAIT

DE SON ENTE.

—

I

Aux cheveux.

Cheveux frisez en mille crespillons
Et mignotez d'une tant bonne grace,
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.
Ainsy qu'on void les cornus papillons
Voler joyeux sur quelque verde place,
Ainsi ce Dieu d'une joyeuse face
Vole dessus vos crespes tortillons.
O beaux cheveux ! o perruque menuë
Où est mon ame en prison detenuë
Et mille cœurs attachez et liez,
Si vous voulez que par toute la terre
On vous louenge au son de ma guiterre,
Encordez-la de vos brins deliez,

II

Au front.

Front bien poly, trosne de magesté,
Front yvoirin où la vertu se place,
Front où Diane, ainsi qu'en une glace,
Mire l'honneur de sa virginité ;
Front, marbre ainçois, où la divinité,
La gaillardise et la plus belle grace,
Le jeu le ris, ldalienne race,
Ont buriné toute leur déité,
Qu'un Vendomois, qu'un Belleau ne suis-je ore
Pour peindre au vif la beauté que j'adore
Et l'orient de ton lustre vermeil !
Sur toy, beau front, si proprement s'assemble
Le lys au teint de la rose, qu'il semble
Qu'en toi tousjours se leve le soleil.

III

Aux yeux.

Yeux, qui donnez à mes pensers des aisles,
Les eslevant de ces terrestres lieux
Pour les porter jusqu'au trosne des Dieux
Et leur monstrer les deïtez plus belles ;
Yeux, où d'Amour naissent les estincelles;
Yeux, dont l'azur est plus delicieux
A contempler que n'est celuy des cieux,
Ni que les yeux des douces colombelles ;
Yeux, non pas yeux, mais sphères de Cypris
Dont les rayons m'ont tellement epris

Qu'au lieu de sang mes veines sont de braise,
O beaux soleils non jamais embrunis
Que ce m'est d'heur d'estre votre Phœnix
Mourir pour vous, c'est mourir de trop d'aise.

IV

Aux oreilles.

O belle, jeune et rondelette oreille,
Dont le destour en ovale formé
M'a mille fois en therme transformé,
Voyant de près ta céleste merveille!
Trois, quatre fois je te supply, ne vueille
Qu'à mes hélas ton pertuis soit fermé.
Piteuse entend de mon cœur enfermé
Dans tes detours la douleur nompareille.
Si tu daignois un quart d'heure escouter
Les cruautez qu'Amour me fait gouster,
En t'adorant, belle oreille, j'estime
Que je pourrois rencontrer à la fin
De mes travaux la souhaitable fin
Et que mon vieil s'accord'roit à ma ryme.

V

Aux joues.

Quand je te voy, o nymphelette jouë,
Je pense voir quelque lys blanchissant
Baiser le teint d'un bouton rougissant,
Ou quelque œillet qui dessus le lait nouë.
Plus que ton teint d'aiglantine, je louë
Ces petits trous que ton ris blandissant

Au beau milieu de toy va batissant;
Car mon Seigneur à toute heure s'y joué.
Dans ces trous là cest Archerot vainqueur
Estoit caché le jour que dans mon cœur
Il mist le trait empenné de ta grace.
Il y estoit ; mais je ne le vy point
Sinon apres que sa fleche m'eust poingt
Et qu'il se fut emparé de la place.

VI

LA BOUCHE.

Sonnet aux Avettes.

Fille du ciel, ô menagere Avette,
Ne lasse plus tes vollans avirons,
Pour effleurer à petits becs larrons
Les belles fleurs qui naissent sur Hymette.
Sans te peiner d'une aussi longue traite,
Sur ceste bouche ou bien aux environs,
Tu peux suççer un millier de fleurons,
Maint Hyacinthe et mainte Paquerette.
Icy la fleur qui naquit d'Adonis
Croist à foison, ici sont épanis
Les lyz, les tyms et le Girofle encore ;
Mais garde toy, dérobant leur douceur
Pour t'enrichir, qu'un brandon ravisseur
Ainsi qu'à moy le cœur ne te devore.

VII

Au col et à la gorge.

Col blanc et rond, gorge grasse et douillette
Qui soustenez ce petit univers,

Ce chef des chefs, dont les effets divers
M'ont mis au cœur l'amoureuse sagette.
Col un peu long, gorge un petit longuette,
Voulez vous pas que j'honore mes vers
De vos beaux lys qui n'ont peur des hyvers,
Ni de l'ardeur que l'avant-chien nous jette.
O col charnu, ton grasset embompoint
Comme beaucoup ne nous découvre point
Des nerfs tendus alors que tu te tournes ;
Tu es tout beau ! Et toy, gorge de Lys,
Tu es si belle en tes deux petits plis
Qu'en mes pensers sans cesse tu séjournes.

VIII

Aux mains.

O belle main, dont mon cœur est espris
O belle main dont la blancheur insigne
Est mille, mille et mille fois plus digne
Du present d'or que celle de Cypris.
De tes cinq doigts la richesse et le prix
Pourroient encore eschanger en un Cigne
Le puissant Dieu, pere du jumeau Signe
Qu'on voit flamber au celeste lambris.
O belle main ! ô main douce guerriere,
Main qui detiens mon ame prisonniere
Dans les filets de cet aveugle Archer ;
Si tu as soing d'estre de moy pourtraite
N'empesche plus ma main, quand je souhaite
Taster le mont de ce joyau si cher.

IX

Au ventre

Si le parfait consiste en chose ronde,
Comme il est vray, petit ventre refait,
Ventre poupin, tu es du tout parfait ;
Car rien plus rond ne se trouve en ce monde.
Ceste beauté qui s'engendra de l'onde
Puis engendra cet enfant qui me fait
Tant lamenter, ne l'avoit si bien fait,
Passant la mer dans sa coquille blonde.
Tu es tout doux, tout gras, tout rebondi,
Tout potelé, tout beau, tout arrondi,
Tout blanc, tout net, tout gentil et tout leste !
Mais si tu veux encore estre plus rond,
J'ay des outils, ventre, qui te feront
Beaucoup plus rond que la rondeur celeste.

X

A son compagnon.

O des Amours le repos gratieux,
O le tresor des tresors de mon Ente,
O petit mont, ô coraline sente
Qui peut tenter les hommes et les Dieux !
O mont feultré d'un coton precieux,
O paradis ! faudra-t-il que je tente
Ton vain pourtrait sans qu'au vray je contente
De la douceur mes esprits envieux ?
Croy-moy, tu fais, mon Ente, trop de conte,
En ta verdeur, de ne sçay quelle honte,
Honte qui fait que le monde defaut.

Non, non, ne crains ; ensuy-moy la nature,
Laissant la honte à ceux qui en ont cure :
Jamais en soy la nature ne faut.

XI

Aux jambes.

Pilliers d'argent qui fermes supportez
Ce beau logis, ceste espargne, où Nature
Et le forgeur de toute créature
Ont enfermé leurs plus riches beautez ;
Jambes de lyz qui toutes surmontez
A bien danser, monstrez vostre teinture,
Vostre longueur et de quelle peinture
Il faut trasser les greves que portez.
Dieux immortels, quelle vivante neige !
Que de blancheur ! helas, bons Dieux ! que n'ay-je
D'un seul Bunel la delicate main
Et son pinceau trempé dedans la cresme
Pour vous trasser. Si chose si supresme
Se peut trasser par artifice humain.

XII

Aux pieds.

Il ne faut plus qu'on me vante Tethis,
Royne des eaux et femme de Neptune,
Pour ses beaux pieds ; ceux de ma nymphe brune
Sont plus estroits et beaucoup plus petits.
Pieds asseurez, rondement aboutis
En dix orteils veufs de toute infortune.
Se peut-il voir Deesse sous la lune
Qui en ait deux si beaux et si gentis ?

Je suis heureux, vrayment, je le confesse,
Et trop heureux de quoy ma muse cesse
Son œuvre aux pieds d'un pourtrait si divin.
Donc pour finir au parfiit simulacre,
Devotieux, à tes pieds je consacre
Pour tout jamais mon principe et ma fin.

LE

SECOND LIVRE

DES

SOUSPIRS AMOUREUX DE GUY DE TOURS

SONNETS

EN FAVEUR DE SON ANNE.

C'est à ce coup, Muses, que je suis pris
Et qu'un bel œil triomphe de mon âme ;
C'est à ce coup que l'amoureuse flame
De tous costez me tient le cœur êpris ;
C'est à ce coup que l'enfant de Cypris
Me fait au vray serviteur d'une Dame
Dont la beauté qu'en mes yeux je reclame
Du beau Troyen mériteroit le prix ;
C'est à ce coup que le ciel me condamne
Parfaitement d'aymer une belle Anne
Et d'embellir le monde de son nom.

Sus doncques sus, Pucelles que j'estime
Portez si loing les accens de ma ryme
Que l'univers soit moins que son renom.

II.

Clothon à peine autour de sa fusée
De mon printemps la trame devidoit,
A peine encor ma levre se bordoit
D'une toison brunettement frisée,
Quand un bel œil, d'une flame puisée
Du plus beau feu qui dans le ciel ardoit,
Eprit mon cœur qui point ne se gardoit ;
Et me rendit toute l'âme embrasée.
Cinq ans y a quê je suis tout en feu,
Et toutes fois eschauffer je n'ay peu
Le beau sujet de ma flame supreme.
O bel œil brun, semence de mon dueil,
Je t'accompare en effect au Soleil,
Qui brusle tout sans se brusler soy-mesme.

III

Quand j'apperçoy les beautez de mon Ange,
Je m'esbahys que le pere des Dieux
Pour l'abuser et pour en jouyr mieux
En quelque Cygne encore ne se change ;
Qu'il ne se met sous la figure estrange
Ou d'un taureau, ou d'un or précieux :
Cent mille fois il a quitté les cieux
Pour des beautez de plus basse louange.
Danaë, Lede et ceste nymphe encor
Qui fut ravie à son pere Agenor
N'avoient le port ny le ris plus folastre.

Eh ! fut il donc une telle beauté
Que celle-là qu'en toute loyauté
Mon cœur adore et mon œil idolastre !

IV

Je pense errer là haut entre les Dieux
Et m'abreuver de nectar à leur table,
Quand j'apperçois la clarté delectable
De cest œil brun d'où s'escoule mon mieux.
Il fait beau voir la lumière des cieux
Et du printemps la grace peu durable ;
Il fait beau voir, dessus l'Indique sable
Le diamant reluire précieux ;
Il fait beau voir l'Aurore diaprée
Sortir gayment de sa couche pourprée
Peinte de fleurs ; mais il fait plus beau voir
L'œil que mon œil si chastement adore ;
Car de luy seul le Soleil et l'Aurore
Et le Printemps empruntent leur pouvoir.

V

Tu conseillois à ta germaine Elise
D'aymer le frere au petit Cupidon
Qui des fureurs du Dolope brandon
Dessus son dos sauva son pere Anchise ;
Et luy disois : Ma sœur, que plus je prise
Que la clarté dont Titan nous fait don,
Que tu verrois en grand honneur Sidon,
Si ce Troyen à femme t'avoit prise.
Et luy disois qu'il n'estoit sous les cieux
Rien aux humains de plus delicieux
Que cest Archer et sa flame supreme.

Doncques pourquoy ne veux tu point aymer,
Toy qui d'amour la voulois enflammer ?
Laisses ta sœur et songes pour toy mesme.

VI

Que dans ceste eau ne la tiens-je aussi nuë
Que j'y suis nud ! imitant les tritons,
Les Esturgeons, les Dauphins et les Tons,
Je f'roy l'amour sur la greve menuë ;
Je baiseroy sa gorgette charnuë
Et le vermeil de ses jeunes tetons,
Blancs et polis comme deux pelotons
De laict caillé ou de neige chenuë.
Je mignott'rois ses cheveux gredillez,
Confusement sur l'onde esparpillez,
Dont Cupidon mille cœurs encordelle ;
Puis j'essayrois, ainsi que le poisson,
Par quelque belle et gentille façon,
Au prochain bord de frayer avec elle.

VII

J'auray tousjours au plus beau de mon ame
Du mois d'avril le vingt-uniesme jour ;
Car ce jour là le puissant Dieu d'Amour
M'eprint le cœur de sa gentille flame.
En ce jour là, j'eus l'heur de voir ma Dame,
De votr son front, des graces le sejour,
De voir ses yeux, où folastre à l'entour
Cet Archerot dont la fleche m'entame.
O jour heureux ! en qui ma puberté
Heureusement perdit sa liberté
Qui maintenant heureuse est asservie

Avec mon cœur dessous l'heureux pouvoir
D'une beauté qui fait d'ordre mouvoir
Les pas suyvis du sphere de ma vie.

VIII

Jeune beauté, merveille de nostre age
Je t'aime tant que je voudrois avoir
Cent et cent cœurs afin de te pouvoir
Aymer cent fois et cent fois d'avantage.
Hé Dieu ! que n'ay-je à l'entour du visage
Ainsi qu'Argus cent yeux pour mieux te voir ;
Que n'ay-je aussi, pour mieux te concevoir,
Autant d'esprits que par l'air il en nage !
Pour bien aymer tant et tant de beautez
Qu'on voit reluyre en toy de tous costez,
C'est peu d'un cœur, ma Dame,
Et c'est trop peu de deux yeux pour les voir,
Et pour en soy toutes les concevoir
C'est trop peu que d'une âme !

IX

Ceste beauté, pour laquelle je porte
Les pleurs aux yeux, le soucy sur le front,
Hier au soir ourreloit, d'un doigt prompt,
De la Hollande, estant size à sa porte.
Et là ce Dieu, dont la quadrelle forte
M'a fait au cœur un ulcere profond,
Mignardement voletoit tout au rond
Des raiz dorez de son œillade accorte.
Puis ennuyé de voller se cachoit
Dedans ses yeux d'où viste il decochoit
Dix mille traits sifflans comme la foudre

Dedans les cœurs de ceux qui en passant
Alloient leurs yeux des graces repaissant
Qui s'esbattoient avecques elle à coudre.

X.

Si je voulois, Anne, vous presenter
Quelques fleurons dignes de vostre grace,
Qui celle là des Kharites efface,
Je les voudrois de vous mesme emprunter.
De vostre sein, digne que Jupiter
En pluye d'or encore se reface,
J'emprunteroy les beaux lys, ou se place
Ce jeune Archer qu'on ne peut eviter.
De vostre joue à l'Aurore pareille
J'emprunteroy l'aiglantine vermeille,
Et les œilletz de vos levres encor;
Puis, pour les joindre en un bouquet insigne,
J'emprunterois un de vos cheveux d'or :
Seroit-ce pas un bouquet de vous digne ?

XI

Je n'ay point d'yeux pour voir ma rebelle,
Ni de désirs que pour la desirer,
Ni de souspirs que pour la souspirer,
Ni de pensers que pour penser en elle.
Je l'ay si bien empreinte en ma cervelle
Que je puis autre chose priser,
Ni d'autre Dame en tous lieux deviser,
Ni recevoir affection que d'elle.
Je n'ay des pieds que pour l'aller chercher,
Je n'ay des mains qu'afin de la toucher,
Ni point de cœur que pour concevoir d'elle.

Bref je n'ai rién qu'elle n'ait, et ne puis
Me dire à moi, tant à elle je suis...
Et toutes fois elle m'est si cruelle !

XII

Sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un ormeau,
Ceste beauté que j'adore estoit sise :
Là Cupidon, le ris, la mignardise
Volloient autour de son soleil jumeau.
Jamais le ciel ne fist rien de si beau :
Dessus sa joue estoit une cerise
Qui au milieu d'une blancheur exquise
Flamboit ainsi qu'un coral dedans l'eau.
Un attifet luy couvroit le visage,
Qui augmentoit sa grace d'avantage,
Ce me sembloit, tant j'estois transporté.
Zephire adonc qui la voyoit si belle,
Mollettement l'esventoit de son aile,
Se pendillant à son poil mignotté.

XIII

Plus je la voy, plus je la trouve belle,
Et quand cent fois, le jour je la verrois,
Cent fois le jour, Le Clerc, j'y trouverois
Quelque beauté d'accroissance nouvelle.
Quand le Printemps en Mars se renouvelle
On ne voit tant de fueillages au bois
En un moment naistre tout à la fois,
Que de beautez et de graces en elle.
Non ! tu dirois que les astres des cieux,
Nature et l'art ne seroient soucieux
Que d'embellir, de polir et d'accroistre

L'infinité de ses perfections,
Pour les premiers nous faire icy paroistre :
Elle en beautez, moy en affections.

XIV

O doux regards, ô bouche, dont il sort
Un ris, un chant, une parole accorte,
Qui referoit une personne morte
La rappelant du Charontide port !
O cheveux bruns qui me liez si fort
Et dont le Dieu, qui pour ses armes porte
La fleche et l'arc, fait la ficelle forte
Dont sans pitié il me traisne à la mort.
O main douillette ! ô levre cynabrine !
O front d'yvoire ! ô gorgette marbrine !
O sein de lyz, des grâces le sejour.
A peine au cœur sens-je l'amere playe
De vostre adieu, tant extreme est la joye
Qu'ore je sens pour vostre heureux retour.

XV

O belle main ! qui me serres le cœur,
Qui clos ma vie en si petit espace,
O belle main, ainçois ô belle nasse,
Où m'emprisonne Amour mon belliqueur !
Main, que mes yeux d'une triste liqueur
Ont tant lavee en implorant ta grace,
Main, pour laquelle il faut que je trespasse
Tant tu m'es fière et pleine de rigueur !
O belle main, ne me sois plus farouche,
Et me permets que librement je touche
A ce beau sein, ja desja s'eslevant

En deux cousteaux de porphyre et d'yvoire,
Cousteaux flottant ainsi qu'au bord de Loire
Deux petits flots sous un debile vent.

XVI

Si tu ne veux que je t'ayme, Maitresse,
Ostes tes yeux plus luisans que le jour,
Ostes ton front des grâces le séjour,
Ostes ton ris, ostes ta gentillesse ;
Ostes ta bouche, où la délicatesse
Et les baisers folastrent à l'entour,
Ostes ton poil où se pendille Amour,
Ostes ton port si remply d'allegresse ;
Ostes ton col rondement blanchissant,
Ostes ta joue et son teint rougissant,
Ostes tes mains, ta voix et ta parole ;
Car cependant que tu auras en toy
Tant de beautez, il faudra malgré moy
Que plein d'amour à tes pieds je m'immole.

XVII

Demandez-vous qui me jaunist la face,
O mes Amis ! veu que journellement
Un soing caché dans mon entendement
Du trait fatal de la mort me menace.
Veu que je suis en un feu qui m'englace,
Veu que je n'ay un seul petit moment
De treve ou paix avec un pensement
Qui jour et nuict mille morts me pourchasse.
Je suis si plein d'amere passion
Que je surpasse en malheur Ixion
Et ses tourments ne sont que douces peines

Au prix de ceux que je couve en mon flanc,
Et qui gloutons s'espandent par mes veines
Pour s'enyvrer du meilleur de mon sang.

XVIII

Ne me refuse, Anne pour ton servant
Je te puis mieux servir que tu ne pense ;
Je puis te faire une Deesse en France
Par les beaux vers que je vays escrivant.
Je puis darder du Ponant au Levant
Plustost qu'en l'air un oiseau ne s'eslance,
De ta beauté la divine excellence
Et ton beau nom rendre tousjours vivant.
Je puis encore en despit de Saturne
Et de sa faulx, de la Parque et de l'urne,
Te peindre icy d'immortelles couleurs ;
Donc pour servant, Mignonne, ne refuse
Celuy qui peut, par l'outil de sa Muse,
Eterniser ton nom et tes valeurs.

XIX

Revien, Zephire, et avec toy ramene
Les belles fleurs merveilles du Printemps,
Les ris mignards, les jeux, les passetemps,
Afin qu'un peu mon Anne je promene.
Des Aquilons la froidureuse haleine
Et l'hyver morne ont duré trop longtemps
Doncques revien et chasse tous ces vents
Qui de frimas enfarinent la plaine.
Comment peux-tu souffrir si longuement
Que de Chloris le beau bigarrement
Soit retardé du mari d'Orithye ?

Ce te sera une honte à jamais,
Si en honneur bientôst tu ne remets
De sa beauté la richesse amortie.

XX

Seule beauté de mes yeux adorée,
Tu as le ris et le regard si beau
Que si es mains tu portois un flambeau
On te prendroit pour l'Alme Cytherée.
Tu as comme elle une grace asseurée
Et dans les raiz de ton soleil jumeau
Comme en ses yeux maint folastre Amourseau
Tient pour blesser sa fleche préparée.
Tu as la voix et le parler comme elle,
Comme son sein ton beau sein se pommelle,
Et toutes deux avez mesme embonpoint;
Vos lèvres sont vermeilles comme rose;
Vous differez seulement d'une chose;
Car Venus ayme et toy tu n'aymes point.

XXI

Dedans son bain Diane ne pleut tant
Au Cadmean qui la vit toute nuë,
Que la beauté que j'ay pour Dame esleuë
Me pleut hier sur Loire s'esbatant.
Amour estoit dans ses yeux voletant,
Ayant és mains sa quadrelle esmouluë,
Dessus sa bouche une trouppe menuë
De ris, d'attraits folastroit jolyment.
Le Dieu de Loyre et ses belles Naïades
Qui lors fouloient à nombreuses gambades
Le verd tapys de leur humide bord

En la voyant si belle et si parfaite,
Dirent tout haut : Voicy cette Nymphette
Pour qui les Dieux voudroient courre à la mort !

XXII

Fleur de vertu, fontaine de beauté,
Qui de mon cœur tout bas penser esloigne,
Par qui le ciel icy-bas nous tesmoigne
Combien il peut dessus l'humanité :
Lorsque je pense en ta divinité
D ire et de dueil tout le front me vergongne,
Sçachant qu'en vain ma Muse s'embesongne
A raconter quelle est ta déité.
Pour dignement louanger ton merite
Et ta beauté en tant de cœurs escrite,
Il me faudroit estre cil qui chanta
Si hautement sur les bords de mon Loyre
De sa Cassandre et l'honneur et la gloire
Qu'avecques luy jusqu'au ciel les monta.

XIII

Croys vistement, o mon petit bocage,
Sans avoir peur que le foudre des cieux,
Ny que des vents le souffle audacieux,
Te puisse nuyre ou te faire dommage.
Croys vistement, afin que ton ombrage,
Tous les estez, nous soit délicieux,
Garantissant du chaud malicieux,
De l'avant-chien, nostre tendre visage.
Non, pour cela, Bocage ne crois point ;
Mais pour l'amour de celle qui me poingt
Si doucement de sa grace estimée.

Elle m'a dit et promis dès longtemps,
Qu'elle viendroit, au retour du Printemps ;
Prendre le frais sous ta verde ramée.

XXIV

Toute chose ayme et n'y a rien que vous
Qui n'aymez point en ces gisantes terres.
L'acier, le fer, les arbres et les pierres,
Les eaux les monts ayment ainsy que nous.
Les fiers lyons, les tigres et les loups
Et les dragons aux dangereuses serres,
Les vents mutins et mesme les tonnerres
Trouvent qu'Amour est agréable et doux.
Seule icy-bas vous avez la poitrine
Veufve du feu de la belle Cyprine,
Feu qui Pluton a peu mesme enflamer.
A tout le moins, s'il ne vous plaist, ma Belle,
De nous aymer, ne soyez si cruelle
De nous deffendre à ne vous point aymer.

XXV

Belle Psyché, dont la beauté supresme,
Les doux regards, les ris et les attraitz,
Sont les brandons, les fleches et les traitz
Dont Cupidon s'arme contre soy-mesme.
Ne vois-tu point sur mon visage blesme
De mes douleurs les douloureux portraitz ?
Las ! quand veux-tu regarder de plus prez
De moy, chetif, la passion extresme ?
ne te chaut de mes tourmens, non plus
Que s'ils n'estoient de tes beautez venus,

Que s'ils n'avoient de tes yeux prins naissance,
Anne, pour Dieu, aye de moy mercy !
Le Scorpion blesse et guerist ainsi :
Heureux celuy qui guarist son offence !

XXVI

Voici la rive et l'herbe tendrelette
Et les fleurons où ma Déesse un soir,
Apres avoir folastré, se vint seoir
Avecques mainte et mainte Nymphelette.
De ses doux ris naissoit la pasquerette ;
Le ciel joyeux de si belle la voir
Faisoit autour de sa face pleuvoir
Maint hyacinthe et mainte violette.
Le Dieu Amour, qui avec elle estoit,
Prenoit ces fleurs et les embouquetoit,
Puis, en faisant une humble reverence,
Les agençoit luy mesme de sa main
Sur le caillé de son pudique sein :
Hé Dieu ! quel heur il avoit, quand j'y pense !

XXVII

Ha ! pauvre Guy, que tu es désolé
Pour estre absent des beaux yeux de ta Dame,
Beaux yeux brunets, dont la divine flame
En tes ennuys te rendoit consolé !
Que feras-tu, estant si reculé
De ces beaux yeux, ainçois de ta chere ame,
Qu'en vain, hélas ! au secours tu reclame
De la douleur qui te rend affolé ?

Jamais Anthoine, au fort de son desastre,
N'eut tant d'ardeur de voir sa Cléopastre
Que tu en as de revoir ces yeux doux.
Doux yeux, hélas ! si vous avez envie
Que vostre Guy ne perde point la vie,
Avancez-vous, hélas ! avancez-vous !

XXVIII

Loire qui vas de ton onde vitrée
Razant les murs de ma ville de Tours,
Et qui conduis, sans faire aucuns destours,
Tes flots chenus au sein de la Marée,
Si tu vois plus, sur ta rive dorée
D'un beau sablon, s'esgayer de maints tours
Cette beauté, source de mes amours
Et des tourments qui m'ont l'ame esgarée ;
Je te supply, d'un murmure adoucy,
Luy raconter le penible souci
Qui pour l'aimer incessamment m'affole.
Si tu me fais une telle faveur,
Par mes escrits je feray ton honneur
Tel que celuy de Gange et de Pactole.

SONGE

Il faisait chaud et le pere du jour
Avoit ja faict la moitié de son tour,
Quand pour charmer ma peine soucieuse
Je me posay sur ma couche ocieuse,
Ayant fermé les fenestres pour mieux
Que le sommeil se glissat en mes yeux.

Mais aussitost que la vertu sorciere
De ses pavots eust cillé ma lumiere,
Le Dieu Morphée, ennuyé de mes pleurs
Et des travaux de mes longues douleurs,
Me vint offrir en songe ma Maistresse,
Mon Ange ainçois, ayant sa brune tresse
Esparse au vent en mille crespillons,
Où les Amours, ainsi que papillons,
Volloient joyeux, armez d'arcz et de trousses,
Et enrichis de cent mille detrousses.
Sa robe estoit ouverte par devant,
Qu'elle taschoit de rejoindre souvent,
Pour m'empescher de contempler la gloire
Et la rondeur de ces ondes d'yvoire,
Qui vont flottant à petis mouvemens
Sur son beau sein suject de mes tourmens.
Mais aussi tost qu'en ce point je l'eu veuë,
J'eu volonté de la voir toute nuë,
Si que, malgré ses fœminins efforts,
Je luy descouvre entierement le corps,
Et sur mon lict brusquement je la couche,
Où je baisay cent mille fois sa bouche
Et ses beaux yeux, dont la flame pourroit
Ressusciter un homme qui mourroit,
Fendre les rocs, appaiser la marine
Et arracher le cœur de la poitrine.
Cent et cent fois dominant sa rigueur,
Je t'embrassay d'une masle vigueur,
Et l'approchay de si prés, ce me semble,
Que nos deux corps se joignirent ensemble.
O Dieu, que d'aise ! O Dieu, quelles beautez
Voioy-je lors ! et quelles nouveautez

De lyz, d'œillets à pleines mains touchoy-je ?
Et quels plaisirs au fond du cœur avoy-je !
Je ne puis croire, o Dieu ! que dans les cieux
Il y ait rien de plus délicieux !
Et croy qu'au prix d'une telle liesse
Paradis soit une amere tristesse.
Certainement si j'eusse plus longtemps
Repeu mon cœur d'un si doux passetemps,
Je feusse un Dieu, et sentoy ja mon ame
S'ailer le dos d'une divine flame
Pour m'emporter de ce terrestre lieu,
Là haut au Ciel, pour me faire un grand Dieu:
Et croy que cil qui auroit jouyssance
Réellement de sa rare excellence
Non seulement seroit un Dieu plus grand
Que celuy-là qui tout brise et tout fend
Quand il lui plaist, tant sa force est supresme;
Mais plus que Dieu, il seroit les Dieux mesme.

CHANSON

Je suis amoureux d'une fille
Plus belle cent fois que n'estoit
Venus, alors que la portoit
Sa mere au fond d'une coquille.
Je pense que Nature aydée
Du pouvoir souverain des Dieux,
Ne l'ait faicte que pour les yeux
Et que pour estre regardée,
Jamais la Royne Ægyptienne
Ne mignota dessus son front
D'un doigt fœmininement prompt
Si belle tresse qu'est la sienne.

Titan, qui le jour nous apporte
Tout resjouy de l'Orient,
N'a l'œil si beau, ni si riant
Qu'est le sien qui tout mon heur porte.
Sa belle et délicate jouë
N'est autre chose qu'un œillet,
Qui tout odorant et douillet,
Dedans un plat de cresme nouë.
Il me souvient d'une grenade
Riante au soleil automnal,
Quand je voy le double coral
De sa bouche où Amour panade.
Hé Dieu ! que la rondeur unie
De son mignardelet menton
Se rapporte bien au bouton
D'une rose presque épanie.
Son col ressemble une colonne
De marbre blanc, et son beau sein
Large, net, entrouvert et plein,
Ressemble à celuy de Latonne.
Hé Dieu ! qu'il fait bon voir encore
Sur ce sein doucement esmeu
Descendre et monter peu à peu
Ces flots que mon penser adore !
Ses mains sont aussi délicates
Que du satin et ses dix doigts,
Dignes du sceptre de nos rois,
S'aboutissent de dix agathes.
Junon n'a le maintien si grave
Qu'elle a, n'y l'aqueuse Tethis,
Avecques ses talons petits,
Au marcher n'a le pied si brave.

Bref la moindre beauté de celle
Que mon cœur adore et mes yeux,
Passe la plus belle des Cieux
Et de la terre universelle.

CHANSON

Cet œil qui s'eleve à l'égal
D'un front d'yvoire et de cristal
Noüant d'une douceur benine
Dessous une voute ebenine,
Hier mille traits me darda,
Quand mon Anne me regarda.
Mais quoy ! ces mille traitz, au lieu
De m'offenser, ont au milieu
De mon cœur peint de la cruelle
Mille fois la figure belle,
Si que mon cœur, de tous costez
N'est qu'un Paradis de beautez.

CHANSON

Je veux finir mes escris,
Et mes cris,
Et mes plaintes nompareilles,
Puisque pour les escouter
Et gouster
Ma Dame n'a point d'aureilles.
Je veux n'avoir plus le teint,
Ainsi peint
De couleur à demy-bleuë ;
Car pour voir ceste couleur
De douleur
Ma Dame n'a point de veuë.

Je faulx, Ma Dame les oyt,
Et les voit
Non pas pour m'estre propice;
Mais bien pour se resjouyr
De m'ouyr
Plaindre de mon grief supplice.
Elle void tous les ennuis
Où je suis
Pour l'aymer plus que moy-mesme;
Mais c'est le plaisir plus grand
Qu'elle prend
De me voir si pasle et blesme.
Ses liesses et ses ris
De mes cris
Croissent et prennent naissance,
Et du malheur qui me tient
Luy provient
Toute sa resjouyssance.
Mais quel arrest aymantin
Du destin,
Quelle force vehemente,
Las! me contraint d'estimer
Et d'aymer
Cela qui plus me tourmente?
Je ne sçauroy m'empescher
De cercher
Son amour, bien que je sache
Au vray qu'en vain je la suy,
Et poursuy,
Et qu'à la flêchir je tasche.
Mourons! c'est assez languy,
Pauvre Guy!

La mort seule a la puissance
D'arracher hors de ton cœur
La rigueur
De ceste amour qui t'offense.
Adieu ! Je m'en vay mourir
Et courir
Là bas d'une plante isnelle.
J'espere plus de confort
De la mort
Que de mon Anne cruelle.

XXIX

Doy-je maudire ou louer la journée
Que tes beaux yeux prindrent ma liberté ?
Je n'en sçay rien ; car à la vérité
Elle me fut cruelle et fortunée :
Cruelle, autant qu'une flame obstinée
Chassa de moy toute félicité,
Remplit mon cœur de toute adversité
Et m'aveugla plus que n'estoit Phinée.
Elle me fut heureuse, pour autant
Qu'elle me fist un amoureux constant
De ta beauté qui n'a point de semblable.
O jour heureux et malheureux aussi,
Qui m'as rendu de tout ce monde ici,
Le plus heureux et le plus misérable !

XXX

Voulez-vous point, Angelique beauté,
Prendre pitié du mal qui me devore ?
Las ! voulez-vous m'estre cruelle encore
Et me gesner de vostre cruauté ?

Ah ! vous m'avez, Anne, assez tourmenté !
Pource humblement vostre pitié j'implore.
Secourez-moy, ou je m'en vais dés ore
Rendre l'esprit par vostre dureté.
Non ! J'ai desir, ma Déesse, d'attendre
Encore un peu : le Temps fait tout comprendre ;
Le Temps enfin fait toute chose voir.
Quand par le Temps vous sçaurez la misere
Que j'ay pour vous, j'espere recevoir
De vous le fruict duquel je desespere.

XXXI

A tout le moins si j'avois cêt honneur
De la hanter et de parler à elle,
Pour le guerdon de mon ame fidelle,
Je ne plaindrois si souvent ma douleur.
Mais ô Destin ! ô Desastre, ô Malheur !
Sa mere est si farouche et si cruelle
Qu'elle ne veut que ma Deesse belle
M'eslise au vray pour son vray serviteur.
O dure mere ! ô femme difficile,
Si tu savois combien j'ayme ta fille
Et de quels feux mon cœur en est espris,
Tu m'octroirois le bien que je demande :
Ce bien est grand ; mais mon amour est grande,
Toute amour grande est digne de grand prix.

XXXII

Hault eslevé sur l'aile de ma ryme,
Loing de la dent du peuple vicieux,
Je veux graver ces sonnets dans les cieux
Qu'Amour luy-mesme a poly de sa lyme.

Divines sœurs, qui habitez la cyme
Du mont Parnasse au sejour gracieux,
Favorisez mon vol audacieux :
Vous en aurez quelque jour de l'estime.
Et toy, Phœbus, pere des beaux espris,
Ne sois contraire à mon vol entrepris
Et ne fonds point la cire de mon aile,
Ou si tu veux que ton alme flambeau
Brusle mon dos, donne-moy pour tombeau,
Non une Mer, mais le Sein de ma Belle !

LE

TROISIÈME LIVRE

DES

SOUSPIRS AMOUREUX

DE

GUY DE TOURS

SECOND LIVRE

EN FAVEUR DE SON ANNE

I

Mon Anne et Cupidon sont presque mesme chose.
Si mon Anne sousrit, Amour sousrit aussi ;
Si elle est souciée, Amour est en souci ;
Si mon Anne repose, Amour aussi repose.
Si mon Anne ne parle, il a la bouche close ;
Si mon Anne devise, Amour devise aussi ;
Si elle a froid ou chaud, il est chaud ou transi ;
Si mon Anne compose, Amour aussi compose.
Si elle ouvre les yeux, Amour ouvre les yeux ;
Si joyeuse elle chante, Amour chante joyeux ;
Si son pied va marchant, Amour marche comme [elle ;
Bref tout ce qu'elle fait, Amour le fait soudain.
Ils different pourtant ; car Amour est humain
Et mon Anne est farouche, inhumaine et cruelle.

II

Madame, ce n'est point l'orgueil ny le mespris,
Qui font que quelquesfois pardevant vous je passe
Sans me recommander à vostre bonne grace
Et saluer vos yeux, planettes de Cypris.
Madame, vostre Guy n'est point si mal appris
Que s'il ne se sentoit de qualité trop basse
Il ne vous saluast d'une joyeuse face;
Il craindroit, l'ayant fait, d'avoir trop entrepris.
Il vous honore tant, vous ayme et vous revere,
Qu'il craint plus que la trait de la Parque severe
De vous estre ennuyeux et de vous faire tort;
Voyre il vous ayme tant que mesmement il n'ose,
De peur de vous fascher, dire qu'estes la cause
Et le sujet du mal qui le meine à la mort.

III

Ni le peu de soucy qu'elle a de mon tourment,
Ni cette folle amour qu'obstiné je luy porte,
Ni l'espoir affronteur qui trop haut me transporte,
Ni mille et mille maux que je souffre en l'aymant,
Ni ses jeunes desdains croissant journellement,
Ni tant de passions que sa fierté m'apporte,
Ni la crainte que j'ay qu'un autre me l'emporte,
Ni la chaleur du feu qui me va consumant,
Ni l'arrest de ma mort qu'on lit dessus ma face,
Ni le dueil que je sens estant loing de sa grace,
Ni ses propos divins qui me sont interdits,
N'auront jamais pouvoir d'esloigner de mon ame
L'ardente affection que je porte à ma Dame;
Car telle affection m'est un vray Paradis.

IV

Ne vous suffit-il pas, belle Anne de mon âme,
De me brusler le cœur du feu de vos beaux yeux ?
Voire de me brusler en tant et tant de lieux,
Que je ne suis plus rien qu'une amoureuse flame ?
Ne vous suffit-il pas de me voir, ô ma Dame,
Le butin eternel d'un feu victorieux,
Pour estre idolastrant d'un cœur devotieux
Vostre beauté qu'en vain en bruslant je réclame ?
Sans encore vouloir dedans le feu jetter
Ces sonnets innocents qu'Amour m'a fait chanter
Pour faire vos vertus par tout le monde entendre ?
Mais quoy, fiere Beauté, vous gaingneriez fort peu,
Pour les perdre du tout, de les jeter au feu ;
Car ainsi qu'un Phœnix renaistroyent de leur [cendre.

V

Vous donner des bouquets, c'est porter de l'areine
Aux rives de la mer, des rameaux aux forests,
Des lyz à vostre sein, à vos yeux des attraitz
Des naques à vos doigts, du musc à vostre haleine.
De bouquets et de fleurs vous estes toute pleine ;
Les vertus, les honneurs dont vous faites acquetz
Sont vos roses, vos lyz, vos fleurs et vos bouquets,
Qui font tant admirer les vergers de Touraine.
Doncq au lieu d'un bouquet, je vous offre ces vers
Cejourd'huy qu'un chacun par ce grand univers
Revere le sainct nom dont vous estes nommée.
Le temps à la parfin le bouquet faniroit ;
Mais les fleurs de ces vers fanir il ne sçauroit,
Non plus que les fleurons de vostre renommée.

VI

Si tu es amoureux de la divinité,
Nos amours, de la Rue. ont la mesme origine
Ton amour est divine et la mienne est divine :
Tu aymes le soleil et j'ayme sa clarté.
Est-ce pas adorer la mesme Déité.
Qu'adorer ses effectz ; et prisant la machine,
De la terre, de l'air, du ciel, de la marine,
Prise-t-on pas l'autheur de sa nativité ?
Je pense que celuy qui chante les louanges
De ma belle Maistresse equiparable aux Anges,
Louange, honore, prise, ayme et revere Dieu ;
Car je croy fermement que Dieu ne l'a point faite,
Et d'esprit et de corps, si belle et si parfaite,
Que pour se faire en elle adorer en ce lieu.

VII

Belle fleur de quinze ans, qu'en toute reverence
J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point
Que ce Doux Archerot, qui si doucement poingt,
De son feu doucereux allume ton enfance.
Aymes, ore qu'Avril ton visage enjouvance,
Ore que les attraitz, les graces, l'enbonpoint,
La beauté, le loisir t'honorent de tout point
Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeu-
Belle, ne garde point à Pluton ta beauté, [rance.
Ny au temps, qui remply de trop de cruauté
Gaste et devore tout. Il vaut mieux qu'un jeune
[homme
Dispost, comme je suis, par mille passetemps,
Cueille sein contre sein les fleurs de ton printemps
Et en si doux esbats apres toy se consomme.

VIII

Non, je n'auray jamais en ses yeux de fiance ;
Leurs regards sont trompeurs et pleins de [trahison ;
Ils sont cause, Binet, que je suis en prison
Et qu'entre mille ennuys je passe ma jouvence.
Eux, en amadouant ma debile innocence
D'un accueil gracieux, et ma sotte raison
Par un petit sousris, meirent en ma maison
Le feu de cet enfant qui met tout en enfance.
Tellement qu'aujourd'huy le Prince Idalien
Fait de mon pauvre cœur un mont Sicilien,
Qui brusle incessament et jamais ne consume,
Et quand il aperçoit que cet amoureux feu,
A faute de sujet se diminue un peu,
Il devalle en mon cœur et plus grand le r'allume.

IX

Si tu ne veux m'aymer, o ma douce Rebelle,
Permets à tout le moins que je t'ayme et ne sois
Si pleine de rigueur; car si je ne t'aymois
La mort incontinent m'emmeneroit chez elle.
Je n'ay d'autre âme en moy que cet amour fidelle,
Cette gentille Amour, et si tu me l'ostois,
Tu m'osterois l'esprit, la raison et la voix,
Amortissant du tout ma masse corporelle.
C'est ore, Cupidon, qu'assurément je croy
Que sans faute tu es de toute chose Roy
Que tu es cêt Esprit infus par tout le monde,
Que rien sans ton pouvoir ne vit en ces bas lieux,
Que tu es le maintien des hommes et des Dieux
Et que ta main de tout porte la pomme ronde.

X

Celle qui dans ses yeux tient ma mort et ma vie,
Hier se promenant pres de moy pas à pas,
O rigoureux desdain ! sur moy ne daigna pas
Jetter un seul regard, tant mon heur luy ennuye.
Anne, si vous avez une si grande envie
Que le dard inhumain du violent trespas
Me face devaller aux ombres de là bas,
Je suis prest d'obeir à vos desirs, m'Amie
Faites ce que voudrez de moy ; je suis à vous ;
Exercez dessus moy vos plus aspres courroux,
Et d'un trespas cruel guerdonnez mon service.
La donc avancez-vous ; je ne puis recevoir
Plus grand contentement qu'en trespassant me
Faire à vos cruautez de mon cœur sacrifice. [voir

XI

Combien qu'un long chemin m'esloigne de vos yeux,
Petits yeux, où Venus ses amorces retire,
Et d'où son fils Amour mignardement me tire
Mille traits qui le font de moy victorieux.
Je ne laisse pourtant de les voir en tous lieux
Et de sentir en moy l'agreable martyre [desire
Dont de prés ils gesnoyent mon cœur, qui ne
Plus d'heur que de mourir en tourment si joyeux.
Une maison, un mont ou un arbre, Maistresse,
Peuvent bien empescher de voir la blonde tresse
Du soleil, non le jour que produisent ses rayz ;
Ainsi le long chemin empesche bien ma veuë
De voir vostre beauté de grâces tant pourveuë,
Mais non pas d'en sentir ny d'en voir les effects.

AIR

Sortez du fond de ma poitrine,
Souspirs, et allez vistement
Conter à ma toute-divine
En quel miserable tourment
Je suis pour son esloignement.
Dites-luy qu'une douleur forte
M'a presque mis dans le tombeau,
Et que c'est le bien que m'apporte
L'esloignement de ce flambeau,
Qui dans ses yeux reluist si beau.
Dites-luy, d'un piteux langage,
Que si elle a quelque vouloir
De me garantir de la rage
Du tourment qui me fait douloir,
Que bientost me vienne revoir.

XII

O cheveux, doux liens de mon ame asservie,
O front calme et serain, ô sourcils ébenins,
O beaux yeux brunelets, dont les astres benins
Gouvernent à leur gré le vaisseau de ma vie!
O delicate jouë, où la mordante envie
Ne scauroit que reprendre, ô rempars coralins,
O bouche d'amaranthe, ô propos tout divins,
O ris, qui quelquefois mes travaux dessennuye!
O col plus blanc que neige, ô gorgette de laict,
Qui ceinte richement d'un carquan noirelet,
Se fait par son contraire apparoistre plus belle!
O mon Anne, ô mon Tout, ô mon cœur, ô m'Amour,
N'auray-je jamais l'heur de vous voir de retour
Revenez! ou la mort m'emmenera chez elle!

XIII

Elle est donc de retour cette vermeille Aurore
Qui avec elle esclost le jour de ma clarté !
Elle est donc de retour cette unique beauté
Que mon œil idolastre et que mon cœur adore
Elle est donc de retour cette riche Pandore
Qui a tant eu de dons de chaque Deité,
Qu'en la voyant on void toute divinité
Et tout ce qu'icy bas on souhaite et honnore.
Elle est donc de retour! Et si n'ay eu cet heur
De la voir et d'apprendre aux pieds de sa grandeur
L'aize qu'au fond du cœur je sens pour sa venue.
O bien-heureux retour, qui chasses tout ainsi
L'angoisse de mon cœur, qu'un soleil éclairci
Chasse l'obscurité d'une poisseuse nuë.

XIV.

Anne, dont les beautez chaque jour me font vivre
Entre mille trespas, cest Archerot vainqueur
A mieux escrit ton nom au centre de mon cœur
Que je ne l'ay escrit au dedans de ce livre.
Si tu sçavois combien ce petit Dieu me livre
D'extresmes passions en aymant ta valeur,
Je sçay que tu aurois pitié de ma douleur,
Eusses-tu le cœur fait de metal ou de cuyvre.
Cinq ans sont ja passez que plein d'affection
J'endure mille ennuis pour ta perfection,
Sans que tu ayes d'eux ny de moy cognoissance.
Mais pour tous ces ennuys je ne requiers sinon
Qu'Amour dedans ton cœur escrive ainsi mon nom,
Qu'il a le tien escrit dedans ma souvenance.

PEINTURE D'AMOUR.

Le premier qui peignit Amour petit garçon,
Aveugle et emplumé et sans nulle vesture,
Monstra bien, le peignant d'une telle façon,
Qu'il estoit sans esprit et lourd à la peinture.
Celuy n'est point enfant qui dompte Jupiter,
Qui luy oste des mains le foudroyant tonnerre,
Qui peut, d'un petit trait à l'aise surmonter
Le ciel, l'air et la mer, les enfers et la terre.
Celuy n'est point sans yeux, qui decoche si droict,
Dans le cœur d'un chacun, ses poignantes qua-
[drelles,
Qui ne faillit jamais à rencontrer l'endroict
Menacé du regard de ses vives prunelles.
Celuy n'est point vollage, ains solide et constant,
Qui fait incessament dans mon cœur sa demeure
Qui depuis cinq estés, que je regrette tant,
Ne m'a pas esloigné d'une minute d'heure.
Celuy ne va point nud qui despouille les Dieux,
Les princes et les rois monarques de la terre.
Quoy ! celuy qui commande en ce monde et aux
[cieux.
Yroit-il sans habit, comme feroit un herre?
Tandis que je faisois ces amoureux discours
Mon Anne en souriant me dit : — Si tu desires
Tirer naïfvement le Prince des Amours,
Devines ce qu'il faut ? Il faut que tu me tires !

DEFFICT DE COMBAT

D'ANNE ET D'AMOUR.

Mon Anne voyant un jour
Dans un pré l'enfant Amour.
Luy dist, d'une voix folastre :
— Petit Dieu, veux-tu combattre ?
Soudain ce Cytherien
Luy repond. — Je le veux bien.
— Laisses donc, luy dist ma Dame,
Cette violente flamme
Ces fleches et ce carquois !
Et ce petit arc turquois !
— Et quoi ! Si je m'en desnuë,
Que pourra ma dextre nuë
Contre-toy ? Luy dist riant
Ce petit Dieu variant.
Toutes fois puisqu'as envie
D'esbattre en ce point ta vie,
Je quitteray mon carquois
Et mon petit arc turquois,
Et ma flame violente,
Pourveu que tu sois contente
De clore tes deux beaux yeux ;
Car leurs raiz bruslent les Dieux,
Et que ta langue sommeille
Dedans ta bouche vermeille ;
Car son langage disert
Les dieux et les hommes perd.
— Je le veux, dist ma deesse,
Puis tout soudain elle abaisse

Ses paupieres sur ses yeux,
Dont les raiz bruslent les Dieux,
Et dans sa vermeille bouche,
Qui jusques au cœur me touche,
Elle enferma son parler
Qui peut les Dieux affoler,
  Mais soudain que sa paupiere
Luy eust sillé la lumiere,
Et que ses yeux furent clos,
Et sa bouche sans propos,
Amour dans le ciel s'envole,
Luy disant cette parole :
— Anne, l'attrait gracieux
Que tu as ayant les yeux
Fermez et la bouche close,
Peut surmonter toute chose.

CHANSON.

Mon Anne trouvant un jour
Endormy l'enfant Amour,
Finement luy prist ses fleches,
Son arc turquois et ses mèches.
Mais si tost que le sommeil
Eust abandonné son œil,
Et qu'il se trouva sans armes,
Il versa cent mille larmes.
  Ne pleure tant, dist Cypris,
Tes traictz et tes feux surpris,
Anne les a voulu prendre,
Mon mignon, pour te les rendre.
  Ell' n'a besoin de tes feux ;
Car des beaux raiz de ses yeux

Et de sa douce faconde
Elle embraze tout le monde.

ODE A PHŒBUS.

Phœbus à la blonde tresse,
Viens t'en icy promptement,
Pour donner allegement
A ma fievreuse Maistresse.
  Ce te sera une honte,
Si cette amere douleur
Ternist la vive couleur
De sa bouche qui me donte.
  Viens donc, Phœbus, et te haste,
De peur que ce fievreux mal
N'endommage le coral
De sa levre delicatte !
  De peur que sa belle joue
Ne perde son teint pourprin,
Où tousjours le Dieu Cyprin
Follastre et gayment se joue.
  Ha! ce seroit grand dommage,
Si son jeune front de laict
Devenoit affreux et laid
Et refroigné devant l'âge ;
  Si cette jeune Deesse,
Par un fievreux accident,
Tout d'un coup alloit perdant
La grâce et la gentillesse.
  Phœbus, sois luy donc propice
Et tost devalle en ce lieu,
Car c'est la raison qu'un Dieu
Une Deesse guarisse.

XV.

L'escumiere Venus et les trois belles Graces,
Despites en leur cœur de voir ceste beauté
Que j'adore et revere en toute loyauté,
Les surpasser en ris en beautez et en graces,
Toutes pleines au cœur de jalouses menaces,
Allerent implorer, en toute humilité,
Le secours malheureux de la Deesse Até [nasses.
Pour nuire au beau suject qui me tient en ses
Cette fiere, approuvant leur maudite oraison,
Escoula ne sçay quelle angoisseuse poison
Dans le corps angelic de celle qui m'embraise,
Cuidant anéantir sa divine beauté ;
Mais tout ainsi que l'or s'affine en la fournaise.
Sa grace s'embellist en telle cruauté.

XVI.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle
La belle affection que je porte aux beautez,
Qu'on void en vostre corps vivre de tous costez
Et qui vous font ça bas sur toutes la plus belle;
Amour n'a point le dos garny d'une double aille,
Que pour guinder au ciel de voz divinitez
Les vœux que je vous fay, lorsque vos cruautez
Redoublent contre moy leur puissance cruelle.
Amour n'a point de traitz sinon pour me blesser ;
Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlacer
Amour n'est point armé, sinon contre moy
[mesme

Amour n'a point de feux que pour me martyrer,
Amour n'a d'arc és-mains, sinon pour me tirer ;
Bref Amour n'est Amour qu'afin que je vous
{ayme.

QUATRAIN

Pourquoy te myres-tu, Mignonne, en ceste glace ?
Si tu veux bien mirer tes beautez et ta grace,
Mires toy dans mon cœur profondément navré:
Amour de son traict d'or t'y a pourtraite au vray.

LOUANGE DE LA BRUNETTE

A Guy Favereau, sieur de la Grange

ADVOCAT EN PARLEMENT

Il est vray, je le confesse,
Favereau, que ma Deesse
A les cheveux bruneletz
Et les deux yeux noirelets,
Qu'elle a de brune teinture
La délicate voûture
De ses sourcils gracieux ;
Dont Amour ingenieux
Fait l'arc duquel il me jette
Au cœur sa fiere sagette.
Mais pour cela, Favereau,
Son visage est-il moins beau ?
Sa grace en est-elle moindre ?
Son œil en peut-il moins poindre ?
Et le coral doux-riant
De sa bouche moins friant ?

En sa facon et son geste
En est-elle moins celeste ?
L'ondoy'ment de son aller
Et les mots de son parler
En sont-ils moins agreables,
Moins plaisans et moins louables ?
Et son esprit en est-il
Moins habille et moins subtil ?
La nuict est sombre et noirette,
Et la lune brunelette
Poste, par les Astres beaux,
Au galop de deux moreaux.
Venus ayme les nuicts sombres,
Les lieux recoys et les ombres
Des taillis et des forests
Et le fond des Antres fraiz,
Le silence des vallées
D'ombrages emmantelées ;
Et cette belle Cypris,
Pour estre brune, eut le prix
De cette pomme dorée,
Qui, sur la race Hectorée,
Versa tant d'afflictions
Et de maledictions.
Y a-t-il vive estincelle
Qui ne brille en la prunelle
Et au regard d'un œil brun ?
Y a-t-il plaisir aucun,
Y a-t-il liesse aucune
Que n'ait une fille brune ?
D'une brune le baiser
Est cent fois plus à priser

Que celuy là de la blonde.
  Aussi n'est-il en ce monde
Baiser plus delicieux,
Plus doux et plus gracieux,
Plus amoureux et folastre
Que celuy d'une noirastre;
Ny baiser plus fade au cœur
Plus orphelin de vigueur
Et plus desplaisant à l'âme
Que cil d'une blonde Dame ?
La Grece et l'Itale aussi
Sont vrays tesmoings de eecy;
Qui ne trouvent fille aucune
Belle, si elle n'est brune,
Si elle n'a les cheveux
Bruneletz et les deux yeux.
  Aux yeux des filles brunettes
Vous voyez mille amourettes,
Mille graces, mille attraitz,
Mille brandons, mille traitz,
Maint amoureuse scintille
Y briller, et mille et mille
Folastres cupidonneaux
Volleter, ainsi qu'oyseaux,
Par leurs cheveleures noires,
Piaffans de leurs victoires.
  Les liesses, les plaisirs,
Les delices, les desirs,
Les gaillardes mignardises,
Les mignardes gaillardises,
Les agreables devis
De mille baisers suyvis,

Les Ris emmusquez de basme,
Et d'Amour la douce flame
Folastrent soir et matin
Sur le bel escarlatin
De leur bouchette petite,
Où mainte perle d'eslite,
Trez bien assize dedans,
Apparoist au lieu de dents.
  Bref les Dames brunelettes,
Bref les brunes pucelettes
Sont plus belles que ne sont
Celles qui ont le poil blond
Et les yeux de couleur bleuë,
Ainsi qu'une espaisse nuë.
  Quant à moy, tant que j'auray
Le cœur vif, j'estimeray
Les noirelettes Pucelles
Cent mille fois plus que celles
Qui, comme une Pallas, ont
Les yeux verds et le poil blond.
  Donc, Favereau, je t'assure
Par la gentille enfonceure
De l'arc et par le brandon
Du petit Dieu Cupidon,
Que j'aymeray mon Annette
Tant qu'elle sera brunette.

LOUANGE DU PRÉ DE SON ANNE.

Le voicy ce joly pré,
De mille fleurs diapré,
Où ma folastre Angelette,
Où ma belle Nymphelette

Reçoit tant de passetemps,
En la saison du Printemps.
Le voicy ! que je le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois qu'il a
De fleurettes çà et là.
Ha ! mignon. que je t'honore ;
Non pour l'esmail qui colore,
D'un divers bigarrement
Ton mollet accoustrement ;
Mais pour ce que tu agrée
A ma Dryade sacrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent comme Astres aux cieux.
Donc, o beau Pré, je diray,
Et si point ne mentiray,
Qu'il n'y a pré en ce monde
Qui en tant de fleurs abonde,
Que toy, qui va surpassant
Tout autre pré fleurissant
Que toy, en qui l'on void naistre
La pasquerette champestre
La fleur du treffle et du thin,
Du picot et du plantain,
Du serpollet, de l'ozeille.
Que la mesnagere abeille
Et les pettis papillons
Et mille et mille oisillons
Suççent chaque matinée,
Des que l'humeur emmannée
Dessus est cheute du ciel,
Affin d'en faire leur miel.

Le pré où la belle Europe
Cueilloit, avecques sa trope
Des fleurs pour embouqueter,
Lorsque le grand Jupiter
La ravit pour sa maistresse,
Ayant emprunté l'espece
D'un gay taureau blanchissant,
N'estoit pas si fleurissant
Que toy dont le tapys porte
Des fleurons de toute sorte.
Le rivage où le Thebain,
De son invincible main,
Arracha la corne horrible
Du front d'Achelois terrible,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, o joly pré,
Bien qu'aux Naïades douillettes
Il fournist lors de fleurettes
Pour en remplir jusqu'aux bords
Cette corne au bout retors.
La prée où muée en vache
Paissoit la fille d'Inache,
Lorsque de cent yeux aigus
La gardoit le monstre Argus,
N'estoit pas si variante
En fleurons, ni si riante,
Que tu es; aussi tousjours
Les delices, les amours
Vollent et vollent sans cesse
Parmy ta delicatesse,
Invitant le troupeau cher
Des belles Nymphes du Cher

Et le sacré chœur des Phées,
Poupinement atiffées,
Et les Sylvains d'alentour
A s'entrefaire l'amour.
  Le beau pré où Proserpine
Fut de Pluton la rapine,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, o joly pré !
  La rive de Castalie
N'est en fleurons si jolye
Que tu es, ny celle-là
Où Jupin despucella,
Dessous la forme d'un cygne,
Lede d'un tel honneur digne.
Bref ni rivage ni pré
N'est tant que toy diapré.
  Donc à bon droit mon Annette,
Mon Euphrosine brunette
T'appelle son pré joly,
Son pré de fleurs embelly,
Son pré mignon, son pré riche,
Son pré qui n'est point en friche,
Son beau pré, son pré gaillard,
Son pré gay, son pré mignard.
Mon Dieu quel plaisir estoit-ce
A ceste trouppe Deesse,
Qui suyvoit ma Nymphe, adonc
Qu'elle s'estalloit au long
De ta verdure esmaillée,
De la voir, si esveillée,
Marcher, courir et saulter
Et quelquefois s'arrester,

Pour baiser ton herbe espaisse,
De sa levre baiseresse.
  Hélas ! où estoy-je alors ?
Non ! de regrets je me mords
Que je n'estois avec elle,
Ou que n'estois sauterelle,
Ou gresset ou grezillon,
Pour voir sous son cotillon
Cette precieuse chose,
Hélas ! que nommer je n'ose,
Ny en moy mesme penser,
Tant je crains de l'offenser.
  Mon Dieu ! En la voyant telle
Parmy ton herbe nouvelle,
Que j'eusse reçeu de bien,
De delices, et combien
De cheres resjouissances,
Ains plus tost de desplaisances,
O joly Pré, de te voir,
Au lieu de moy, recevoir
De sa bouchette petite
Les baisers que je merite
Mieux que toy, car tu ne peux
Gouster ses baisers, heureux
Comme moy, qui ay une ame
Propre à recevoir tel bâme
Et propre à juger combien
Ses doux baisers font de bien.
  Or puisque ma Nymphelette,
Ma toute belle Angelette
T'ayme, je te veux aymer
Et sur tout autre estimer,

Te promettant qu'à ma Lyre
Je ne feray plus rien dire
Que ton los, pour l'amitié
Que te porte ma moitié.

ODE

Tant que vivant je seray,
Anne, je vous aymeray,
Et vostre fière rudesse
Qui me tourmente sans cesse.
Vos rigueurs et vos desdains
Et vos changements soudains
N'auront jamais la puissance,
(J'en jure votre excellence),
De bannir hors du sejour
De mon cœur la grande amour
Qu'obstinément je vous porte,
Tant elle est constante et forte.
Et si apres le trespas,
Maistresse, on ayme là-bas,
Croyez qu'en la fosse obscure
Je n'auray pas moins de cure
De vous aymer, que j'avois
Lorsqu'au monde je vivois.

A SON BOCCAGE

O joly bosquet,
Où tousjours babille
D'un mignard caquet
La trouppe gentille

Des oiseaux gaillards,
Qui, d'une aisle peinte,
Vollettent sans crainte
Parmy tes feuillards.
N'est-ce un grand desduict,
Aux saisons qu'Hercule
Plus asprement luit
En la canicule,
D'avoir sur son œil
Un espais fueillage,
Qui nostre visage
Prive du Soleil ?
Que jamais des foudres
Les feux inhumains
N'offensent tes coudres
Plantez de mes mains.
Ny chaleur, ny pluye,
Ny gresle, ny vent
Fierement soufflant,
Jamais ne t'ennuye.
Loing de toy tousjours
La taulpe, orpheline
Du jour de nos jours,
Ne te soit maline ;
Ores, ny jamais
La chenille infecte
Ne fasse retraitte
Dans ton bois espais.
Mais bien sous ton ombre
Les rossignoletz,
Avec un bon nombre
D'autres oiseletz,

Volettent sans cesse,
Chantans les beautez
Et les cruautez
D'Anne ma Deesse

ODE

SUR LA MORT D'UN PAPILLON

Lorsqu'un petit Papillon
De son double esventillon
Voloit autour de la face
De mon Anne, il print l'audace
De baiser les beaux œillets
Et les couraux vermeilletz
De sa bouche, toute pleine
D'une ambrosiene aleine.
Mais las ! comme il les baisoit
Et à souhait se paissoit
D'une viande si douce,
La mignarde de son poulce
Si doucement le ferut
Que le pauvret en mourut.
Et dit-on qu'il fist entendre
Tel propos, avant que rendre
Sa chere amelette au vent :
— Que j'auray d'oresnavant
D'honneur, de gloire et d'envie,
Pour avoir perdu la vie
Par les mains d'une beauté,
Pour qui toute Deité
Quiteroit la voute ronde
Du ciel, pour venir au monde

Cercher un mesme trespas,
Que celuy qui de ce pas
Me va mettre dans la tombe,
Où il faut que chacun tombe !

PROSOPOPÉE

DU MIROIR DE SON ANNE

Mon Anne un jour se mirant
Et ses beautez admirant,
Son miroir luy dist : — Cruelle,
Que te sert-il d'estre belle ?
Mais dy moi que te sert-il
D'avoir le front si gentil ?
D'avoir le plein de ta face
Si remply de bonne grace,
Le poil si bien atiffé
Et le chef si bien coiffé,
Le corsage si celeste,
Si tu fuis comme la peste
Amour et ses passetemps,
En la fleur de ton printemps ?
Cela sied mal à la belle
D'estre à Cupidon rebelle,
Et toute dame qui est
Jeune, aggréable et qui plaist,
Doit, pendant que la verdure
De sa jeune beauté dure,
Aymer, car le plus souvent
La beauté fuit comme vent,
Et la jeunesse s'envole
Comme fait une parole

Sans jamais plus revenir ;
Et l'on ne peut rajeunir
Comme le serpent qui laisse,
Quand il luy plaist, sa vieillesse.
  Donc, Mignonne, cependant
Que ton œil est si ardent,
Que sur ta face poupine
Fleurist la belle aiglantine,
Que le fleuron de Cypris
Rougist entre mille ris
Autour de ta belle bouche,
Qui jusqu'à l'ame me touche ;
Pendant que toutes beautez
T'escortent de tous costez
Et que le temps t'est propice,
Ayme avant que tu vieillisse.
  Helas ! mon Dieu ! quel regret,
Quel gemissement secret
Tu aurois en ta vieillesse,
D'avoir passé sans liesse
Et sans aucun passetemps
Les beautez de ton Printemps.
  Mais dy pourquoi t'aurait faite
La nature si parfaite ?
Si non pour prendre plaisir
En amour et pour choisir
Quelqu'un remply d'allegresse,
Qui toute nuict te caresse,
Qui te baise tout le jour
Sans s'ennuyer de l'amour ?
  Une fille trop pudique,
Et qui à rien ne s'applique

Qu'à decevoir sa beauté
D'une longue chasteté,
N'est pas digne qu'on l'appelle
Fille, mais beste cruelle,
Voire une masse de fer,
Qu'Amour ne peut eschauffer.
De cecy je te conseille ;
Et croy que, si ton oreille
Ne surpasse en surdité
Des marbres la dureté,
Que ceste vive parole
Te fera plus douce et molle
Envers ton fidelle Guy,
Qui pour toy tant a languy.

CHANSON

Bien-heureuse tu chante,
Cigalle, en ces rameaux,
Et, chetif, je lamente
Mon dueil sous ces ormeaux.
Tu te pais de rosée ;
Je me pais de ces pleurs,
Dont ma face arrosée
Tesmoigne mes douleurs.
La chaleur estivale
Ne t'endommage point ;
Et la flame fatale
D'Amour tousjours me poingt.
Où il te plaist tu volles,
Et je suis en prison ;
Gayes sont tes parolles,
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume
Au flair des doux zephirs ;
Et la mienne s'allume
Au feu de mes souspirs.
Trop tu te glorifie,
Et je m'abaisse trop,
Sous ce Dieu de Paphie
Qui m'emmene au galop.
Mignonne, je t'égale
En un point seulement ;
C'est qu'en chantant, Cigale,
Tu meurs, et moy chantant.

ODE A SON ANNE

A cause que ta beauté,
Mignonne, a la primauté
Dessus toute autre vivante,
Tu m'es fiere et arrogante,
Tu te ris de ma langueur
Et du brasier de mon cœur ;
Et lorsque je te saluë,
Te rencontrant par la ruë,
Tu tournes en autre part,
Pour ne me voir, ton regard.
Doncq en ce point tu te mocque !
Ans ! venez, je vous invoque,
Pour abaisser son orgueil
Qui me devale au cercueil.
Et toy, vieillesse tardive,
Ores monstre-toy hastive

Et de ton marcher plus prompt
Vien-t'en luy rider le front,
Et luy voler sa jeunesse
Et blanchir sa noire tresse ;
Afin qu'ainsi de son corps
Tout orgueil sorte dehors.

ELEGIE

[Dame.
Mon Dieu ! que j'ay de maux pour vous aymer, ma
Mon Dieu ! que j'ay d'ennuis enclos dedans mon âme,
Pour estre idolastrant d'une parfaicte foy
Vostre jeune beauté, qui n'a soucy de moy ;
Qui d'autant plus me voit souffrir pour l'amour d'elle,
Se monstre à mes douleurs inhumaine et rebelle.
O dure cruauté ! ô malheureuse Amour !
Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour
Que je te fus sujet et que ta chaude flame
Eprit mon jeune sang d'une si froide Dame !
Au moins si j'esperois, après tant de douleurs,
Tant d'ennuis, tant de maux et tant d'ameres pleurs,
Qui de jour et de nuict roulent dessus ma face,
Surgir heureusement au havre de ta grace,
Je ne me plaindroy pas. Mais, las ! aucun espoir
Ne flatte les tourmens qui tant me font douloir,
Et n'est rien que la mort, que j'appelle à toute heure
Qui puisse mettre fin au dueil qui me malheure.
Mais que dy-je, insensé ! Amour n'est point sujet
Aux effets de la mort, ny au fil de son traict.
Nous sentons aussi bien nos peines amoureuses
Dedans le froid giron des urnes ténébreuses,

Après que sommes morts, que nous faisons alors
Qu'en ce monde la vie anime nostre corps.
Las ! que feray-je donc, puisque la Parque fiere
Ne peut avec mon corps occire ma misere ?
Où auray-je recours ? Non ! je ne puis penser,
Madame, que vos yeux qui ont peu m'offenser
Les premiers de leurs raiz, soyent si pleins de rudesse,
Qu'ils n'ayent quelque jour pitié de mon angoisse.
Seroit-il bien possible, Anne, que dans vos yeux
Mille fois plus plaisans que la lampe des cieux,
Et qu'entre les rayons de leur gentille œillade,
Où Amour jour et nuict se tient en embuscade,
La pitié ne logeast ? Et que sous vostre sein,
Des graces le sejour et d'Amourettes plein,
Qui souleve desja deux pommes de porphire
Qu'animent les souspirs d'un gracieux zephire,
Se cachast traistrement un cœur plein de venin,
De rigueur et de sang, et non un cœur benin,
Pitoyable, amoureux, gracieux et facile
A prendre les ébats de Venus la gentille ?
Non ! je ne le croy pas, mais bien que vostre corps
Est tel par le dedans comme par le dehors.
Je veux donc desormais embrasser l'esperance
Et souffrir mes douleurs d'une brave asseurance,
Me dire bien-heureux, en attendant le jour
Que vous prendrez pitié de ma fidelle amour.

XVII

Anne, je ne me plains d'un milion de peines
Que je souffre en aymant vostre jeune beauté ;
Je ne me plains aussi de vostre cruauté [maines.
Bien qu'elle engendre en moy mille morts inhu-

Je ne me plains de voir une ardeur en mes veines
  Brusler de mon Printemps la prime nouveauté ;
  Je ne me plains de voir ma ferme loyauté
  Et ma belle amitié n'estre que choses vaines.
Mais helas ! je me plains de voir communément
  Je ne scais quels faquins privez d'entendement,
  Vous promener au soir et moy n'oser atteindre
A si rare bonheur que, sans comparaison,
  Je merite mieux qu'eux, d'autant que la raison
  Est plus que la sottise et la sottise moindre.

XVIII

Laisse moy reposer ! ne te suffit-il pas,
  Amour, que tous les jours ta cruauté m'assomme,
  Sans encore les nuits empescher que le somme
  Enchante mes soucis de ses plus doux appas ?
Laisse moy reposer : autrement le trespas
  Qui toute chose enfin de ce monde consomme
  Me ravira soudain ; pour autant que tout homme
  Sans repos, longuement ne peut vivre icy bas.
Mais non ! ne permets point, Amour, que je som-
  [meille ;
  Ains fais que nuict et jour incessamment je veille,
  Pensant à la beauté qui doucement me poingt.
Je reçoy plus de bien, pensant en telle chosé,
  Que je n'en reçoy lorsqu'assoupy je repose :
  J'ayme mieux trespasser que de n'y penser point.

XIX

Les Druydes et Bards tellement reveroyent
  Le Guy, qui les rameaux emperle de nos chesnes,

Qu'aulieu de diamans, de bagues et de chaisnes
Le premier jour de l'an gayment s'en estrenoyent.
Ces bons peres grisons tout ce jour en avoient
En leurs mains, aymant mieux ces gentilles [estrennes
Que tout l'or dont Pactole enrichi t ses areines :
Les jeunes, plus gaillards, le chef s'en couronnoyent.
Ce premier jour de l'an, ô ma belle Angelique
Il me plaist d'imiter cette façon antique
Et au lieu de carquans, de Guy vous estrener :
Mais je suis ce Guy là. Recevez mon offrande ;
Mainte belle pucelle en don me la demande,
Mais à d'autre qu'à vous je ne la puis donner.

XX

Seul but de mes desirs, Anne, mon petit œil,
Hélas ! ne veux tu point adoucir ton courage
Envers ton pauvre Guy, que l'amoureuse rage
Pousse deja dessus les levres du cercueil ?
Mignonne, tu le peux d'un gracieux accueil
Garantir de la mort et du cruel outrage,
Qui, comme une fureur, incessament ravage
Dans son cœur forcené de souffrir un tel dueil.
Donc, puisque tu le peux, pour si petit de grace,
Affranchir du trespas qui de pres le menace,
Helas ! que tardes-tu de luy donner comfort ?
Ou bien, Mignonne, ou bien d'augmenter ta rudesse,
Pour le faire mourir, afin que par la mort,
Ou que par ta pitié sa douleur prenne cesse.

XXI

Lorsqu'une fievre forte agitoit ma Maistresse,
La Mort vint à son lict, recrespant de sa main
Le bois soupplement fort de son dard inhumain,
Afin de la tuer au fort de son angoisse.
Mais si tost qu'elle vist la fleur de sa jeunesse
Et le mont jumelet de son trop chaste sein,
Elle ne voulut pas achever son dessein,
Et sans luy faire mal incontinent la laisse.
Et disoit s'en allant : — Une telle beauté
Ne doit jamais sentir ma fiere cruauté,
Ny morte devaller au manoir Plutonique.
Les enfers ne sont pas dignes de tel honneur ;
Apres cent ans d'icy, sans mort et sans douleur,
Le ciel s'enrichira de sa face angelique.

XXII

Quand je pense au plaisir que je reçeu le jour,
Anne, que je baisay vostre bouche rosine,
Savoureuse, mollette, odorante, ambrosine,
Me semble que je vole au celeste sejour.
Me semble que Venus et son enfant Amour
Me meine promener sous la verde crespine
Des myrthes Paphiens, et que leur main poupine
Mignotte de cent fleurs mon chef tout à l'entour.
Mais quoy ! si seulement pensant en telle chose,
Imaginairement je me metamorphose
En cent mille plaisirs, que deviendroy-je au prix,
Si j'avois une nuict, d'un mouvement folastre,
Fouillé les lys douillets de vostre sein d'albastre.
Travaillant au mestier de la belle Cypris.

XXIII

Que maudit soit le jour, Anne, que je baisay
  Le coral souspirant de vostre belle bouche
  Qu'Amour tant seulement suççe, baisotte et touche;
  Car à d'autres qu'à luy cet heur est mal aisé.
Hélas ! depuis le jour que je fu tant osé,
  Un desir enflammé me fait telle ecarmouche
  Que soit que le soleil se resveille, ou se couche,
  Je sens un Mongibel dans mon cœur embrasé,
O desir importun et tout ardent de braise
  Qui veut qu'encore un coup mon Anne je rebaise,
  Enseigne-moy comment je la puis rebaiser !
Mais quand à ton vouloir je pourroy satisfaire,
  Cesserois-tu, Desir ? Nenny ; mais au contraire
  Tu deviendrois plus grand au lieu de t'appaiser.

XXIV

Vous diriez, luy voyant une si douce face,
  Un langage si doux, un si doux entretien,
  Une œillade si douce et un si doux maintien
  Qu'elle n'auroit en soy ni rigueur ny falace.
Et toutesfois ce n'est qu'amertume et qu'audace,
    Que finesse, qui mesme un cault Laertien
    Tromperoit aisément, et le rendroit tout sien,
    Malgre son noir moly et sa fiere menace.
Son visage n'est doux sinon que pour tromper ;
    Son langage n'est doux que pour mieux attraper;
    Son entretien n'est doux que pour estre severe ;
Son œil n'est doux qu'afin de nous mettre à la mort ;
    Et son maintien n'est doux que pour nous faire [tort ;
    Bref elle n'a douceur que pour nous estre amère.

XXV

Mon cœur desistons nous d'aymer ceste cruelle,
Ceste beauté qu'Amour, enfant ingenieux,
A ça bas envoyé pour prendre par les yeux
Les hommes qui, peu caults, la regardent si belle.
Ce n'est pas une fille; une fille n'est telle;
Les filles d'ici-bas n'ont l'œil si gracieux,
Ny le cœur si glacé, ni si peu soucieux
De l'humaine amitié, ny l'âme si rebelle.
Je croy que c'est un roc qu'Amour, par son pouvoir,
Fait en forme de fille en ce monde mouvoir,
Rire, chanter, danser, aller, manger et boire.
Non, ce n'est point un roc, c'est la belle Cypris,
Qui ça bas est venue et telle forme a pris,
Afin que dessus moy son enfant aist victoire.

XXVI

Puisque mes vrais souspirs n'ont jamais sceu mouvoir
Ton cœur trop ennemy d'Amour et de sa mère,
Je ne veux plus souffrir cette douleur amère
Qui bourrelle mes sens sousmis à ton pouvoir.
Adieu, Belle Anne; adieu, je ne veux plus te voir,
Pour toy je ne veux plus angoisser de misere:
C'est trop continuer sa cruauté premiere,
A l'endroit d'un servant qui fait bien son devoir.
Pour mon feu ta poitrine est un peu trop gelée;
Il faut à ma folie une amante affolée
Qui sente comme moy le traict dont amour poingt.

Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre;
Qui se plaigne toujours et qui m'écoute plaindre;
J'en veux de la façon ou bien je n'en veux point.

XXVII

Puisque mon amitié te vient à desplaisir,
Puisque ton œil divin ne m'est point favorable,
Puisque tu n'es en rien à mon mal secourable,
Puisque pour ton servant tu ne me veux choisir ;
Puisque à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,
Puisqu'à mes passions tu n'es point pitoyable,
Puisque tu t'esjouys de me voir misérable,
Puisque pour ton amour la mort me vient saisir,
Puisque de ma douleur ta cruauté s'augmente,
Puisque plus j'obéis et plus tu me tourmente,
Puisque pour te servir il te faudroit un Dieu ;
Puisque je ne suis pas un sot ny une beste,
Puisque j'ay quelque peu de raison en ma teste.
Puisque tu n'aymes point, je te veux dire adieu.

XXVIII

Adieu, beaux cheveux bruns dont le plus petit brin
Lieroit un Jupiter tout ardent de colere ;
Adieu, beaux yeux brunets, ainçois jumelle sphere
Ou brillent les flambeaux du petit Dieu Cyprin ;
Adieu, bouche de musc ; adieu beau front marbrin ;
Adieu, petit menton ; adieu, douillette paire
De tetons relevez ; adieu poitrine chère ;
Adieu, gorge de laict ; adieu, teint cynabrin.
Adieu, main délicate ; adieu, grâce divine ;
Adieu, gentil maintien ; adieu, face poupine ;
Adieu, ris qui feroit d'un homme un demy-Dieu.

Adieu, propos sucrez qui me souliez attraire;
Adieu, ma folle amour; adieu, douce contraire;
Adieu, fière beauté, d'un éternel adieu !

XXIX

Triste je souspiroy cette plainte amoureuse,
Assis dans le giron de la belle Eraton,
Quand l'horrible megere et sa sœur Alecton
Rendoient de toutes parts la France malheu-
[reuse.
Quand les François mutins, d'une dague outrageuse
S'entrecoupoient le fil que leur tramoit Clothon,
Eux mesmes se faisant devaler chez Pluton :
O fière cruauté ! ô guerre vergongneuse !
Quand nos princes Bourbons et les princes Lorrains
Avoient pour s'esgorger le coutelas aux mains,
Et le desir au cœur de voir leur race esteinte :
Pour n'ouyr leurs débats, ny le bruit des canons,
Ny voir les estandars de tant de gonfanons,
J'escrivois en ces vers mon amoureuse plainte.

NOTES

Page 2, v. 18. — *Fere*, du latin *Fera*, bête sauvage.

Page 20. — *Fleutis*, son qui imite la flûte.

Page 3, v. 15. — C'est le sonnet de la belle matineuse tant de fois fait et refait au XVIe et au XVIIe siècles.

Page 4, v. 14..— Vers de Ronsard.

Page 8, v. 16. — On peut croire d'après ce vers que son *Ente* s'appelait Adrienne La Belle.

Page 8, v. 25. — Le château de Bagneux devait être ou Bagneux en Anjou, près Saumur, (Maine-et-Loire), ou Bagneux en Berry près Valençay (Indre.)

Page 9, v. 18. — D'après cette description de la volte, c'était une espèce de valse sautée, où les dames laissaient voir bien des choses. Amadis Jamyn a écrit deux pièces de vers sur la volte provençale, qui sont fort curieuses, ff. 113 et 115 de ses œuvres, Paris 1579, in-12.

Page 14, v. 22. — *Carite ;* du grec χάρις : Grâce.

Page 19, v. 6. — *Orin :* couleur d'or.

Page 18, v. 22 — *Biner :* baiser.

Page 33, v. 9. — *Avette* : abeille.

Page 36, v. 14.— Bunel (Jacques ou Jacob), peintre Français, né à Blois en 1558, mort vers 1620. Fébilien a seul parlé de lui. Il peignit la

petite galerie du Louvre brûlée en 1660, l'histoire d'Aladin dans le même palais et 14 tableaux à fresque à Fontainebleau. Il fit une descente du St-Esprit pour l'Eglise des Grands Augustins, une Assomption pour les Feuillants, etc., et le nom de ce grand artiste est à peu pres inconnu.

Page 42, v. 22. — *Quadrelle* : flèche.

Page 58, v. 7. — *Une plante isnelle* : un pied rapide.

Page 63, v. 18. — *Naque* : Nacre. Cotgrave donne nacre, nacle et naque. Nicot ne donne que les deux derniers.

Page 74, v. 8. — Il a fait plus loin la louange de la Blonde. T** p. 68.

TABLE

Notice sur Guy de Tours. V
A Messire Roger de Bellegarde . . . . . iij
Versà Guy de Tours . . . . . vj

SOUSPIRS AMOUREUX

Sonnets en faveur de son Ente 1
Pourtrait de son Ente 30
Sonnets en faveur de son Anne 38
Second livre en fav. de son Anne 61
Notes. 98

ACHEVÉ D'IMPRIMER
Sur les presses de HENRI SCHOUTHEER
Typographe
A ARRAS
Le 24 Septembre 1878

Pour LÉON WILLEM, Libraire
A PARIS

LIBRAIRIE L. WILLEM, 2, RUE DES POITEVINS, PARIS

TRÉSOR

DES

VIEUX POÈTES FRANÇA

PUBLIÉ PAR MM.

PR. BLANCHEMAIN, CH. BRUNET,

ALF. FRANKLIN,

P. LACROIX, LUD. LALANNE, R. DE MAUL

A. DE MONTAIGLON, J.-F. ORSIER,

P. PINSON, LE BARON J. DE ROTHSCHIL

ETC.

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, bliées par R. DE MAULDE. 4 volumes. Papier vélin : 5 Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'am les Mignardises amoureuses*, etc., par PR. BLANCHE 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, par CH. BRU 2 volumes. Vélin : 5 fr. ; Hollande : 8 fr.

La Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, Bourdigné, publiée par A. DE MONTAIGLON. 2 volu Vélin : 5 fr. ; Hollande : 8 fr.

Les Noelz et chansons françoises et patoises s siennes de Martin. 1550, par J.-F. ORSIER. Un vol avec musique en fac-simile. Vélin : 7 fr.; Holl. : 1

La Musette de d'Alibray, par PROSPER BLANCHEMA

Œuvres poétiques de Guillaume des Autelz, par J DE ROTHSCHILD.

PARIS. — IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY.

LE
Paradis d'Amour

LES MIGNARDISES AMOUREUSES
MESLANGES & ÉPITAPHES

DE

GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2

1879

GUY DE TOURS

POËSIES

**

TIRÉ A 450 EXEMPLAIRES
tous numérotés

350 sur papier velin nos 101 à 450
100 — de Hollande nos 1 à 100

N° [redacted]

LE
PARADIS D'AMOUR

LES MIGNARDISES AMOUREUSES
MESLANGES ET ÉPITAPHES
DE GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE ET NOTES

par

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS

1878

NOTICE

Ce volume se compose d'environ moitié des Poésies publiées, en 1598, par Guy de Tours, et n'en est pas la partie la moins intéressante.

Le poème intitulé le Paradis d'amour est aussi ingénieux par le sujet que par les détails. — L'auteur feint que l'Amour se fait construire à Tours un temple, où il réserve un trône pour chacune des jeunes Tourangelles les plus célèbres

alors pour leur beauté. Toutes sont appelées successivement par le Dieu lui-même et classées selon l'ordre de leur naissance et de leurs attraits. Combien le poème gagnerait en intérêt, s'il était possible de retrouver la trace des familles auxquelles appartenaient les jeunes filles qui y sont dénommées et dépeintes; mais je n'ai pu établir guère que des conjectures et encore ne s'appliquent-elles qu'au plus petit nombre. Toutefois les portraits, quoique représentant des visages entièrement inconnus aujourd'hui, sont tracés avec tant de variété, tant d'attrait, tant de charme; les éloges sont si habilement distribués, bien qu'avec une profusion infinie, qu'on éprouve encore un vrai plasir à parcourir cette galerie de figures gracieuses et vivantes quoique muettes. On s'étonne

que le peintre de ces miniatures poétiques, sans épuiser sa palette, ait pu répandre avec tant d'abondance le plus aimable coloris, et diversifier à ce point des madrigaux qui se ressemblent tous par le fond.

Les Mélanges offrent au contraire une foule de sujets différents, traités dans un style qui ne s'élève jamais au lyrisme; mais qui, dans une gamme modérée, est toujours aimable, harmonieux, fluide, plaisant, mordant même à l'occasion. Nous avons cru devoir en retrancher quelques traductions ou imitations d'Ovide, de l'Arioste, etc.; ces pièces nous ayant paru ne présenter qu'un médiocre intérêt et n'être qu'un pâle reflet d'originaux, qui ont été depuis beaucoup mieux et plus fidèlement traduits.

Les Mignardises Amoureuses, qui

précèdent les mélanges, sont des peintures assez vives d'un amour qui n'est rien moins qu'idéal ; c'est toute l'ardeur juvénile, toute l'effervescente puberté d'une passion qui déborde.... Mais n'a-t-on pas exposé de nos jours des tableaux plus réalistes, *qui n'ayant pas l'excuse d'être venus dans un siècle d'éclosion et de renouveau, témoignent seulement de la corruption fangeuse où nous sommes tombés et ne sont pas même voilés des gazes décentes, bien que légères, d'une molle et fluide poésie.*

Les Épitaphes, qui terminent le recueil, sont peu nombreuses et, après quelques-unes qui gardent les empreintes d'une douleur réelle et profondément sentie, on en voit arriver graduellement d'autres qui, de moins en moins sérieuses, atteignent jusqu'au burlesque et finissent

par tourner en épigrammes passablement acérées.

Nous espérons que le lecteur trouvera à lire ce volume le même plaisir que l'auteur à pris a composer et nous à réunir les pièces, qui forment ce léger mais gracieux faisceau poétique.

PROSPER BLANCHEMAIN.

LE PARADIS D'AMOUR

AUX NYMPHES DE TOURS

SONNET.

Angeliques beautez, estoiles de ce monde
Qui faites de nos cœurs selon vos volontez,
Qui en grâce, en attraits et en ris surmontez
Cette alme Deité qui s'engendra de l'onde.
Il me falloit avoir vostre douce faconde
Pour dignement parler de vos divinitez
Il me falloit avoir les esprits agitez
Des plus saintes fureurs dont Apollon abonde.
Je n'eusse tant osé! Mais le dieu Cupidon
Trop desplaisant d'ouïr d'un ignare fredon
Profaner vos honneurs dont ses forces dépendent,
M'enchargea d'un plus docte et d'un plus digne vers
Eslancer vostre loz par ce rond univers.
J'obéis volontiers quand les dieux me commandent.

LE PARADIS D'AMOUR

AUX NYMPHES DE TOURS

Amour m'a commandé de luy construire un temple
En l'azur de mes vers, sur le divin exemple
De celuy qu'il bastit à la belle Psyché
Lorsque de sa beauté son cœur estoit touché.
Muses, c'est maintenant qu'il me faut faire un offre
Des plus riches tresors qui soient dans vostre coffre.
La mere de Memnon, l'Aurore aux doigts rosins,
Avoit jà mis le frein aux quatre beaux roussins
Du soleil radieux, qui d'une jambe souple
Le tiroyent de la mer attelez couple à couple;
Jà la fière Progné d'un esclatant babil,
Nommoit en vain le nom de son petit Itil,
Quand, en quittant le lit, je sentis dans ma chambre
Un air tout emmusqué de violette et d'ambre,

Odeur qui tellement embâma mes esprits
Que je cuidois au vray que celle qui m'a pris
Me donnast des baisers, tant sa suave haleine
D'ambre et de violette est fertillement pleine.
J'entendis puis après sonner en divers lieux
De la chambre où j'estois mains luths harmonieux
Dont le son animé d'une voix angelique
Rendoit une si douce et plaisante musicque
Que je pensois ouyr les accens lygiens
De l'ange qui me tient esclave en ses liens.
J'aperçeu puis apres une grande lumiere
Qui du jour effaçoit la lampe coustumiere,
Au milieu de laquelle Amour estoit escrit.
Ce mot sainct estonna tellement mon esprit
Que je fus longuement pensant en ceste chose,
Pour en cognoistre enfin la principale cause.
Mais comme j'y pensois, une voix m'appella
Plus douce mille fois que n'estoit celle-là
Que Didon entendit en sa devote église,
Luy disant : vien à moy, vien ma tres chere Elise.
Cette divine voix me prononça ces vers:
  Amy, que je cheris des l'humblesse du bers,
Qu'en garde je donnay aux vierges de Parnasse
Des l'âge de sept ans, pour t'enseigner la trace
Qui guide dans le ciel sur l'aile du scavoir,
Dy moy, o trop ingrat, ne veux tu point avoir
Plus de souci de nous ? Je ne t'ay fait apprendre
Tant de belles vertus afin de les despendre
Au service d'autruy; ains j'esperois un jour
Voir luire en tes ecrits l'excellence d'Amour.
Ton cœur devroit partir de honte et de vergogne
D'avoir laissé toucher si divine besogne

Pour toy seul destinée à ne sçay quel rhimeur
Qui n'a jamais gousté de la prophette humeur
Que le volant coursier dont accoucha Meduse
Fist sourdre d'un rocher pour baigner chaque Muse.
Esleve ton esprit et montre luy combien
Il est malavisé d'attenter à ton bien,
Et d'avoir presenté à ces dernières pasques
Aux déesses de Tours des vers lourdement flacques,
Pour œufs frais et nouveaux que sa cervelle a pond
En despit des neuf sœurs citadines du mont
Qui fend d'un double chef la plaine refrisée
Que gouverne des Dieux la Reine tant prisée.
Ces déesses en qui toute ma royauté,
Tous mes feux, mes attraits et toute ma beauté
Et tout ce que les cieux, nature et l'artifice
Ont de parfait en eux, de grace et de delice,
Habitent pour jamais, sont dignes d'un sonneur
Qui puisse mieux chanter le prix de leur honneur.
Pren donc la plume en main et commence à descrire
Un Temple, à la façon que je te le veux dire :
Fay luy ses fondemens du plus riche metal
Sur le quel asseoiras cent pilliers de cristal,
Dont les bases seront à la forme Dorique,
Les chapiteaux brisez à la façon antique ;
Son pavé blanchira de marbre Parien
Mieux gravé que celui du tombeau Carien.
Les frises, guillochis, ovales et corniches
Seront de Diamans et d'Emeraudes riches ;
Les murs de fin Coral, les voûtes seront d'Or,
Les arboutans d'Agathe et les termes encor
Flamboiront de Rubis taillez de mains fort braves ;
D'Escarboucles luiront les fermes architraves ;

Opalles et Saphirs enchassez uniment
Couvriront tout le corps de ce beau bastiment.
Son frontispice soit de Jaspe et de Porphyre,
Ou paroisse en maints lieux la Topaze reluire.
Dans le corps de ce Temple erige à double rang
Cent siéges fabriquez d'un bel Yvoire blanc,
Puis en chacun d'iceux sieds-y selon sa race,
Son âge, sa beauté, sa prudence et sa grace,
Chaque Nymphe de Tours. Mets du dextre costé
Celles de noble sang, de l'autre la beauté
De celles qui ne sont extraites de noblesse,
(Qui le sont toutesfois pour leur haute sagesse.)
Au premier fais y seoir ce Paradis des yeux,
Cêt angelique corps le chef-d'œuvre des cieux,
Cêt ornement de Tours, ainçois de tout le monde,
Qui devroit de beauté porter la pomme ronde
Cette belle Gardette : Avise de quel œil
Elle verse desjà un agreable dueil
Aux cœurs des regardans ; avise de quel geste
Elle monstre combien sa nature est céleste ;
Regarde de combien son maintien est mignard,
Et de quelle douceur elle jette un regard.
La voyant si parfaitte en un âge si tendre,
Je pense veoir Venus lorsqu'elle vint descendre
Au golfe Cyprien, ayant pour son esquif,
Vne conque de mer, plus pure qu'argent vif.
Quel honneur ! Quel encens, quel agréable hommage
Auray-je quand le temps chatouillera son âge
Des desirs d'Hymenée ? Il me semble desja
Que son œil, qui naissant mille traits me forgea
M'apand dedans ce Temple vn milier de Trophées
D'âmes, de ses beautez vivement eschauffées.

Aux deux sieges d'apres place les Coterau,
Des grâces et d'honneur le bel astre jumeau.
Voy comme sur leurs fronts d'vne main yvoirine
La noble gravité ses chiffres y burine.
Voy comme dans leurs yeux tressaillans de clarté.
Les Ris accompagnés d'amoureuse Gayeté
S'esbatent doucement, et combien de delices
Et d'hameçons couverts de friandes blandices
Folâtrent à l'entour de leur visage teint
Des plus gentiles fleurs dont le printemps se peint.
Voy leurs beaux cheveux blonds, cent mille fois plus
De reluire là haut entre les plus beaux signes [dignes
Que ceux dont s'honoroit le chef Egyptien.
Escoute de leurs voix l'accent magicien;
Voy le port ondoyant de leur gresle corsage
Qui pourroit affoler du monde le plus sage,
De merveille et d'amour. Mais ces choses sont peu
A l'égal de l'esprit dont leur corps est esmeu.
La Déesse à qui plaist la pacifique olive,
Et qui au bien des Grecs fut jadis si proclive
N'a le parler si doux ne si persuasif.
On se paist de nectar quand le coral naïf
De leur bouche de musc mignardement desserre
Un langage qui fait si doucement la guerre
Aux cœurs des escoutans qu'ils semblent trespasser
D'aise, quand un tel bien leurs sens vient caresser.
Après la magesté de ces deux Damoiselles,
Fay seoir la Du Verger, la plus belle des belles.
Il ne vit icy bas vierge qui ait le corps
Et l'esprit si comblé de celestes tresors.
Vrayment c'est un verger où les plus belles choses
De nature et du ciel sont par destin encloses.

Qu'il fait bon veoir son teint d'aiglantines couvert ;
Qu'il fait bon veoir son œil à demy entr'ouvert
Et de son poil douillet la brunette crespine,
Et de son pied flaté la démarche poupine.
Ah ! qu'il fait bon ouyr de sa bouche d'œillets
Les propos animans deux coûraulx vermeillets.
Quand je la voy si belle et si vive, il me semble
Que je voy tous les Dieux et Déesses ensemble ;
Que je me voy moy-mesme : En ces terrestres lieux
Il n'est point de miroir qui me remembre mieux.
Dans le siege ensuyvant mets la nymphe D'Argouge
Veoy de quel vermeillon sa levre se fait rouge.
Il n'est rien de si beau ! Voy pendiller aux brins
De ses cheveux dorez, à petits doigts marbrins
Mille Cupidonneaux et veoy dessus sa joue
Dans le fond d'un œillet la grace qui se joue.
Qui n'a veu quelquefois les plaines de Thetis,
Sans vagues et sans flots et sans bouillons tortis,
Vienne voir de son front la campagne lissée
Que jamais le courroux de rides n'a plissée.
De sa bouche où Python exerce ses devis,
Par qui sont tant de cœurs de merveilles ravis,
Il sort un si doux ris et une voix si douce
Un air si souef et doux que si doucement pousse
Hors de son sein de lys un zephyre mollet
Qu'il n'est homme ça bas d'entendement si laid
Qui ne se façonnast à la divine escole
Des propos ensucrez d'une bouche si molle.
  Apres tu feras seoir les deux belles Binets,
Des plus rares vertus les divins cabinets.
Leurs cheveux blondissans sont les douces pantieres
Où je rends des plus fins les âmes prisonnières

Leurs beaux yeux sont la forge où mes petits soudars
Trempent, forgent et font la pointe de leurs dards ;
Leurs voix sont mes appas, leur port ma mignardise,
Leur maintien ma douceur, leur ris ma gaillardise.
Supplie les COLLIN de se seoir puis apres ;
Elles sont deux soleils dont les flamboyans rais
Eschauffent de mon feu si vivement les ames
Qu'on les peut appeller d'Amour les vives flammes.
Quand à moy (cher amy) desormais je ne veux
Pour ardre Juppiter, en mes mains d'autres feux :
Du plus moindre rayon de leurs belles œillades
Où mes avant-coureurs dressent leurs embuscades
Je bruslerois la mer : Moy-mesme je me sens
Brusler d'un si beau feu qui deprave mes sens.
Il faut apres ces deux asseoir cette CHARLOTTE,
Ainçois de tous les yeux la plus friande lote ;
Je dy cette Charlotte, ornement CHALOPIN
Qui sur toutes beautez paroist, ainsi qu'un pin
Paroist dessus un mont de sa teste pointue
Sur l'imbecille chef de l'herbe plus menue.
Quand je voy de son teint les roses et les lys,
Quand je voy de ses yeux les regards embellis
D'un million d'attraits ; quand je voy de sa grace
Le parfaict qui au ciel un beau chemin nous trace ;
Quand je voy l'or frisé de ses beaux cheveux blonds
Joliment mignottez en cent passefilons
Quand j'entends de sa voix la divine merveille,
Quand je voy trop heureux la teinture vermeille
De sa bouche qui fait des cœurs ce qu'elle veut ;
Quand je voy de son front la vouture qui peut
Effacer de blancheur la neige ou le ligustre,
Voire du firmament le chemin au blanc lustre.

Quand je la voy danser et d'un juste compas
Accorder aux violons le nombre de ses pas;
Quand je voy les tresors de sa double gencive
Où luit mignardement mainte perle naïfve ;
Quand je voy sur sa joue un bouton aiglantin
Qui flambe richement d'un bel escarlatin ;
Quand je voy de son col la colonne marbrine
Et les dix beaux rameaux de sa main yvoirine ;
Quand je voy de son sein le divin embompoint
Et mille autres beautez que je ne nomme point,
Je suis tout esperdu, et pense voir encore
En un mesme sujet les presens de Pandore :
Heureux le siècle où vit telle divinité !
  Apres tu feras seoir à son gauche costé
Sa cousine Launay. Vraymentelle merite
D'estre de la beauté la premiere Carite.
On voit je ne sçay quoy folastrer en son port
Qui pourroit animer un homme demy-mort
On voit dedans ses yeux je ne scay quelle amorce
Qui tout genre de cœurs à sa louange force,
Aux quatre bancs d'apres (suyvant tousjours la loy
De l'Ordre) tu soiras la gentille Le Doy,
La Cangay, la Jorret et la belle Joppitre ;
Par elles ma grandeur a augmenté son titre,
Mon feu s'est enforci : ce sont quatre soleils
Qui au monde n'ont point et n'auront de pareils.
La nymphette Le Doy par ses yeux me fait estre
Et par ses doux attraits de toute chose maistre.
La gente, belle, honneste et mignarde Cangay
Par ses nobles vertus fait maintenant que j'ay
Le front plus rehaussé de magesté divine.
La déesse Jorret, de ton Anne cousine

Fait par sa bonne grace un monde de vasseaux,
A qui de jour en jour je donne mille assauts.
L'agréable Joppitre est un Eden de roses
D'amarante, de lys et de toutes les choses
Plaisantes aux regards du corps et de l'esprit,
Et bref c'est une fleur où toute autre fleur rit.
Tu dois placer apres la tant parfaite MAILLE;
Voy de quel bel azur son œillade s'esmaille;
Voy jà dessus son front un petit camp d'Amours
Fourmiller, tout ainsi qu'au milieu des beaux jours
Fourmillent à l'entour des béantes fleurettes
Les petits papillons et les blondes avettes.
De son beau teint rosin l'infantine frescheur
De sa gorge de lait la supreme blancheur
De ses beaux cheveux blonds la longueur qui se trousse
En cent folâtres nœuds, et sa voix qui detrousse
De merveille les sens, sont les plus doux appas
Dont j'espere allecher tout le monde en mes laqs.
En apres fais asseoir la gente DE LA NOUE,
Dont la grace parfaite en toutes parts se loue;
Ce n'est rien qu'amitié, que bonté, que vertu
Et de rien que de beau n'a le corps revestu.
Ha! que je suis marry que ceste nymphelette
Cette petite HOUDRY, qui mon attente alaitte
D'un espoir de la voir la première en beauté,
N'est grande; elle seroit sise au dextre costé
De la perfection des deux de MOLAVILLE
Qui sont deux belles fleurs croissantes dans ta ville,
Ainsi que deux muguets croissent en un verger.
On void dedans leurs yeux un astre messager
De grace, de douceur, d'honneur et de prudence,
Qui jà force les cœurs à mon obeyssance.

Qui n'a veu quelquesfois un œillet rougissant
Baiser en un bouquet un beau lys blanchissant,
Vienne voir de leur teint la blancheur rougissante
Vienne voir de leur teint la rougeur blanchissante.
Qui n'a veu du coral sous le cristal de l'eau,
Vienne voir sous leur blanche et délicate peau
Les veines d'un beau sang fertillement remplies
Se couleurer ainsi sur les voûtes polies
De leurs fronts argentez, que les frisez rameaux
Du lhierre à l'entour des steriles ormeaux.
En apres fay asseoir la mignarde De l'Ange
Qui jà dans ses sous-ris descouvre une phalange
De petits Amoureaux tres-richement armez
D'arcs, de traits, d'hameçons, de brandons allumez
Et de beaux escus d'or dont la vive estincelle
A bien plus de vertu et de pouvoir que celle
Que le boucler d'Atlant aux regards esclattoit
Bien que par son moyen tout preux il abbatoit.
Dans le siege suyvant je veux que tu y place
La blonde Salignac, sang de tres-noble race :
Vit-on jamais corsage en son geste si beau ?
Jamais le clair Phœbus, du monde le flambeau
Monstra-t-il sur son chef une plus belle tresse,
Que fait ceste tres-noble et tres-sage deesse ?
Je te commande apres d'asseoir la Charbonneau.
J'ai tousjours dans les yeux quelque Cupidonneau
Bien muny de brandons ; j'ay tousjours dans sa bouche
Quelque grace du ciel, qui jusqu'à l'ame touche.
La beauté, la sagesse et toutes les vertus
Par lesquelles on voit les vices abattus
La suyvent en tous lieux et jamais ne la laissent,
Et de ses beaux discours incessament se paissent.

Aux quatre rangs d'après range les Beauregard ;
Ce sont quatre vertus qui ont en leur regard
Tant de friands appas, tant d'amorces aymables
Que des hauts-Immortels les mets insatiables
Ne sont qu'absynte au prix : Heureux et trop heureux
Qui se paist à souhait d'un bien si savoureux !
Heureux qui à souhait peut contemples les graces
Et les perfections de si naïfves faces.
Hé ! que celuy qui fut des masques inventeur
M'estoit grand ennemy et jaloux du bon-heur
Que recevoient les yeux en l'objet des images
De tant de delicats et gracieux visages.
Je croy qu'il fut conçeu d'une masse de fer,
Ou du germe empesté des trois Dires d'Enfer,
Et qu'il ne se plaisoit qu'à toutes choses laides,
Qu'à trouver, inhumain, quelques fascheux remedes
Contre mes doulx assaulx : Par son invention
Souvent mes feux sont vains en leur intention.
Combien agiroyent-ils dans les masles courages;
Combien me rendroient-ils de cæurs lourds et sau-
Benins et gracieux, sans ces masques maudits [vages
Qui voilent à leurs yeux tant de beaux Paradis !
O toy quiconque sois qui m'as fait ceste offense
A jamais puisses-tu là bas estre en souffrance.
Fay apres elles seoir l'agréable Jouys,
Qui rend de ses beautez les astres resjouis.
Voy-tu comme le ris d'une façon doucette
Luy creuse dans la jouë une double fossette.
Il n'y a rien çà bas qui puisse à son parler
Et à son port divin en douceur s'esgaller.
Elle n'est que douceur, et sa douceur modeste
Adouciroit l'esprit d'un furieux Oreste

Je veux qu'aupres de tant et de tant de douceurs
Tu faces seoir l'honneur des PINERELLES sœurs ;
Leurs esprits enrichis des plus belles sciences
Et de leurs corps poupins les divines cadences,
Leurs ris cytheriens, leur scavoir au devis
M'ont cent mille sujets en la Touraine acquis.
Aux sept chaires d'aprés fais y seoir la DE GENE
La GOURY, les BOUGROS, l'ABRIARD, la SUBLENE.
Ce sont sept diamans d'honneur et de Cypris
Desquels on ne sçauroit trop estimer le prix.
L'or qui folastrement sur la teste blondoye
De la belle De Gene est de si riche proye,
Que quelque paladin imitant un Jason
Ne craindroit le trespas pour si riche toison.
Voy-jà de quel doux philtre elle confit la veuë,
Voy-jà de quel maintien sa desmarche est esmeuë ;
Il faudroit que tu feusse un bien-disant Baïf
Pour peindre de son teint le cynabre naïf.
Voy comme la Goury de sa grace nymphale
Surpasse la beauté qui emporta Cephale.
On voit sur son visage un lustre si vermeil
Qu'on diroit que tousjours s'y leve le soleil.
Les trois belles BOUGROS de qui la mignardise,
De qui le brun regard tout autre paradise,
Ont le geste si beau en chacune action,
Le parler si facond en la perfection
Du langage françois, que leur douce faconde,
Leur geste, leur beauté peut vaincre tout le monde.
L'ABRIARD est un ange en qui les humains yeux
Peuvent voir en effet le miracle des Dieux.
Ce n'est qu'esprit, qu'amour, que beauté, que sagesse
Et le crayon vivant de toute gentillesse.

La Sublene a les yeux si doux et si riants
Et le corps amorcé de morceaux si friands,
Que les yeux ne sçauroient de si douce viande
Se saouler, tant elle est ambrosine et friande.
Au banc qui vient après je t'enjoins d'y asseoir
La brunette Tergats ; car on ne sçauroit voir
En tout cet univers beauté mieux accomplie.
Voy le double sourcil qui doublement se plie
Sur l'esmail brunissant de ses astres bessons ;
Voy son ris mignardé en cent belles façons ;
Voy son teint brun et clair et sa rouge bouchette
Et le courbe croissant de sa tresse noirette ;
Voy son petit menton et son col rondelet
Et sa gorge qui fait un reply jumelet
Et de son doux parler la parole attraiante ;
Puis tu diras qu'elle est Cyprine la riante.
Venons à l'autre rang : Je ne scache dans Tours
Autres que celles-là qui portent les attours
De noblesse. Sieds donc aux trois chaires premieres
Du senestre costé, ces trois vives lumieres
D'honneur et de beauté, ces trois Gilles qui ont
Les plus belles vertus empraintes sur leur front.
On ne pourroit trouver, en ces temps si barbares
Et si comblés de maux, trois plus honnestes phares
Aux Nymphes qui suyvront ; car outre la beauté
Qui reluit en leurs corps, la chere honnesteté,
La prudence, la foy et tout ce qu'on souhaitte,
Pour rendre en toute chose une Vierge parfaite,
Habitent en leurs chefs ; bref ces trois belles sœurs
Ne sont qu'honnestetez que beautez, que douceurs.
Au second banc d'après fais-y veoir l'excellence
De l'humble D'Emeray. Ha ! que son œil eslance

D'une bonne façon ses regards amorcez
De si douce douceur que les esprits forcez
D'un bien si doucereux en effet ne reçoyvent
De passe-temps si non quand à longs traits ils boivent
Un nectar si divin. Mais de combien au prix
Se sentent-ils heureux quand d'un petit sousris,
Elle emperle les mots de sa bouche faconde
Et riche à double rang de mainte perle ronde !
Ou quand de son marcher ils admirent ravis
Ses pas de tant d'Amours et de Grâces suyvis.
Aux trois sieges sequens assieds y les De-Costes
Qui meritent d'avoir autels et holocaustes
Pour les rares vertus et pour tant de beautez,
De Graces et d'Amours qu'on void de tous costez
De leurs corps animez des trois plus belles âmes
Qu'ont jamais fait les Dieux pour loger en trois dames.
Amathonte en attraits ne les surpasse point;
Dione n'a le port ni le maintien si coint,
Python en ses discours n'a pas tant d'eloquence.
Junon de magesté, ny Pallas de Prudence.
Cette claire Riviere et la tres-chere sœur
Tu soiras puis après : Il n'y a rien plus seur
Qu'en elles deux on void, comme aux vergers d'Eryce,
Fleurir tout ce que j'ay d'amour et de delice.
L'une et l'autre ne cede à la blanche Naïs
En supreme beauté : Les yeux sont esbahis
De merveille, voyant la candeur admirable
Qui paroist sur le haut de leur front venerable.
Le coral souspirant de leur bouche est si beau,
Leurs yeux sont animez d'un si chaste flambeau
Leur port est si remply de magesté divine
Leur parler est si doux, leur grâce si poupine,

Leurs cheveux sont si bien à l'entour de leur front,
Leur col en sa blancheur se descouvre si rond,
Leurs esprits sont si beaux et comblez de sagesses,
Que je croy fermement qu'elles sont deux Deesses.
Après ces deux icy place les Drulyon
Qui passent en beautez la beauté d'Ilion.
Celuy ne sçait comment je maistrise les ames
Qui n'a veu les doux yeux de si gentilles Dames,
Qui n'a ouy les accens de leur mignarde voix
Qui pourroit animer les rochers et les bois,
Qui n'a veu leur maintien, leur sage modestie
Et leur grace qui est du plus beau ciel partie,
Qui ne sçait les vertus de leurs entendemens ;
Qui donnent aux esprits mille contentemens ;
Bref qui n'a veu cela, il luy est impossible
De sçavoir de combien ma flammeche est sensible.
Assieds la Brethe après, la Brethe en qui l'on voit
Tout ce que cherement mon plumage couvoit.
Qui n'a veu quelquefois la blancheur de la Lune
Surpasser tous les feux que monstre la nuict brune,
Vienne veoir son beau front, qui surpasse en blan-
En grâce, en magesté et en belle largeur [cheur,
Tout autre de ce temps : Qui n'a veu sur l'espine
Une rose de May et sur une Aubespine
Maints fleurons argentins, vienne voir le vermeil
Et le blanc de sonteinct en blancheur non-pareil.
Venus de ses doux ris sa Deité mandie,
Æglé de la beauté doublement arrondie
En deux tertres de lys de son sein verdelet
Decore et embellit son teton jumelet ;
De ses cheveux chatins se perruque l'Aurore
Et de ses yeux rians Eufrosyne s'honore ,

Arachné n'avoit point l'entendement si beau
A peindre sur la gaze un ouvrage nouveau,
Qu'a cette belle Brethe, en la quelle Minerve
Comme en un cabinet tous ses thresors conserve.
Auprès d'elle fay seoir la modeste L'Huillier ;
Avecque elle tousjours j'entretiens un millier
De graces et d'attraits qui tout partout l'escortent.
Les uns dedans leurs mains mille flammeches portent
Pour jetter dans les cœurs de ceux qui trop osez
Escoutent ses propos de Nectar arrosez :
Les autres de maints traitz affutez sur la coche
S'arment pour enferrer celuy qui s'en approche ;
Les autres ont des lacqs, des nasses et des rets
Afin d'emprisonner tous ceux qui de trop prés
Regardent les beautez qui decorent sa face :
Les autres donnent tant à ses yeux d'efficace
Qu'il n'est arbre si dur, ne si ferme cailloux
Qui ne s'enamourast d'un œil si clair et doux.
Les autres plus gaillards sautent à la cadance
De ses pas tournoyans la Provençale dance.
Apres elle fay seoir l'Angelique Meon
Dont les graces te font un second Acteon,
De qui les chauds desirs, les amours insensees,
Les soins continuels et les vagues pensees
Furent les chiens eruels qui, sans nulle pitié,
L'occirent au plus fort de sa vaine amitié.
Mais avant que la seoir prepare luy son siege
De guirlandes d'œilletz et de lys dont la neige
Surpasse la blancheur des cygnes que Venus
A pour coursiers ailez de son beau coche esleus.
Ainsi que sa beauté toutes beautez surpasse,
Il faut qu'en art pompeux le siege où tu la place

Soit le plus beau de tous : Donc qu'il soit tout couvert
D'un damas gris-violant ou de beau satin vert
Recamé de fil d'or et qu'une riche frange
Couverte jolyment de mainte perle estrange
Le borde çà et là. Au bout de chaque bras
Une pomme d'argent ou d'or tu y mettras.
Au plus haut du dossier quatre Emeraudes belles
Aussi grosses que coings brilleront comme estoilles.
Maint saphyr, maint ruby, et maint fin diamant
Y luise en divers lieux d'un bel esclattement.
Il faut un siege tel à celle que Nature
A parfaite en beauté sur toute créature ;
Elle est si accomplie et si parfaite en tout
Qu'en ses perfections il n'y a point de bout.
Au milieu du printemps, lorsqu'entre les fleurettes
Les divers oisillons content leurs amourettes
Que le ciel rid en moy et que la terre et l'air
Et le marbre ondoyant de la profonde mer,
Que la condition des plus rigoureux astres
A moins de cruautez, de dueil et de desastres,
Elle nasquit dans Tours. La prudence et l'honneur
La bonté, le scavoir, l'humblesse et le bon-heur
Ornez des plus beaux dons qu'ils ont en leur puis-
La vinrent visiter au jour de sa naissance. [sance,
De mes traits plus divins je luy garny les yeux,
Et les Graces, qui sont les trois filles des cieux,
De leurs plus beaux presens ceste deesse ornerent
Et pour mieux la servir le ciel abandonnerent.
Je ne m'estonne pas si les meilleurs esprits
En sont jusques au cœur si vivement espris ;
Mais qui ne s'eprendroit de la couleur brunette
De ses yeux estoilez d'une double planette ?

De ses primes cheveux ? de ses deux beaux sourcils
Sur son front y voirin si proprement noircis ?
(Front semé tout partout d'une grace pudique.)
Ah ! que voyant de pres sa bouche magnifique
De couraux, de rubis, de perles et de fleurs,
Embasmant ses propos des plus douces odeurs,
Ne deviendroit epris et goustant le nepenthe
De son ris emmusqué d'amomon et d'achante,
Ris qui comme il luy plaist ouvre un beau paradis
Aux esprits jouyssans d'un si precieux ris.
Mais est il cœur si veuf d'humaine cognoissance
Qui voyant de son port la divine excellence,
La vermeille blancheur de son teint damoyseau
Et sa taille qui est plus droite qu'un rouzeau,
La rondeur de son col et les plis de sa gorge
Et son sein delicat où je detrempe et forge
Mes dards plus amoureux, et son grave maintien
Et la félicité de son doux entretien,
Ne brusleroit d'amour ? cher amy, je te jure
Que non moins que le tien mon pauvre cœur n'endure
Pour ses perfections, qui n'ont et qui n'auront
De pareilles jamais en tout ce monde rond.
Heureux si le destin dessous si belle face
D'un rampart aymantin et d'une epaisse glace
N'eust emmuré son cœur : J'espere toutesfois
La ranger quelque jour sous le frein de mes loix.
En cependant poursuy ta matiere entreprise.
L'attente quelquefois l'attendant favorise.
Donc après ce Phœnix en grace et en beauté,
En honneur, en sçavoir et en pudicité
Tu soiras la Gasnier qui n'a point de pareille
En regards attrayans et en face vermeille.

C'est une belle rose où souvent je me mets
Pour rendre les hauts Dieux à ma flamme sugets
Sieds après la Du-Lut grassettement mignarde.
Voy comme en sa beauté la Beauté se bragarde;
Voy comme ses beaux yeux doucement animez
Rendent par trop d'amour mille cœurs allumez;
Voy ses cheveux plus blonds que le coton de soye
Qui sur la jaune peau d'un petit coing blondoye.
Jamais Hortanse n'eut le langage si beau
Que l'a de tout honneur ce solaire flambeau.
Les trois belles Du-Pau qui de port et de faces
Representent au vif les trois divines Graces,
Qui suivent de Cypris les pas et la beauté
Tu soiras en après. Voy quelle honnesteté
Les assiste tousjours; voy de quelles œillades
Elles font choir les cœurs dedans mes embuscades.
Heureux les Phaëtons qui guidans ces Soleils
Dedans un si beau Pau bastiront leurs cercueils.
Place après la Caunier en qui toutes les nymphes
Qui de Loire et du Cher boivent les claires lymfes
Ont prodigué leur mieux. C'est bien le plus beau corps
Et le plus enrichy de celestes accords
Qu'on sçauroit œillader; c'est bien la plus belle ame
Qu'ait jamais inspiré le ciel en une Dame.
Range après la Gingot, fleur de toute vertu,
Miroer d'honnesteté, dont l'esprit est vestu
Ainsi que d'un habit des choses plus modestes
Que les Dieux reservoient dans leurs voûtes celestes
Prés de cette Pallas sieds la gente Robin
Dont les devis mignards et le geste poupin,
La grace, la beauté, le maintien et la taille
Livrent une si douce et plaisante bataille

Aux hommes et aux Dieux qu'ils n'ont contentement
Plus grand que de languir en un si doux tourment.
Suive après la courtoise et sage De Garance.
Voy de quelle agréable et belle contenance
Elle anime ses pas; écoute ses propos
Dont j'emmielle les dards qui me chargent le dos.
Arrange les Denis, accointables nymphettes
Et en toutes beautez uniquement parfaites
Près de cette Garance, et après fay asseoir
Ta commere Jouys; elle ne fait moins veoir
De Graces, de Beautez et d'Amours autour d'elle,
Que fait l'autre Jouys sa cousine tres-belle.
Celuy qui ne m'a veu sous un visage humain
Portant l'arc et la fleche en l'une et l'autre main,
La vienne regarder; mais qu'il prenne bien garde
Que sa marbrine main mille traits ne luy darde.
En la chaire d'après pose la Chicoisneau
Où luisent enchassez comme dans un anneau.
Les plus rares joyaux d'honneur et de sagesse
De sçavoir, de beauté et de toute alegresse.
Les flamboyans saphyrs de ses yeux azurez,
Le maniment leger de ses pas mesurez
Le cedre brunissant de sa tresse jolie,
Sa main de mille lys richement embellie,
Et de sa bouche aussi le beau Passèvelours
Sont les plus beaux objets qui se voyent dans Tours.
Après elle fay seoir les belles Gogonnieres,
Dont la grace me rend tant d'ames prisonnieres
Qu'on compteroit plus tost les étoilles des cieux
Que les esprits captifs ès fillets de leurs yeux.
La Dechais, la Chavrais deux humaines Déesses
Ainçois de chasteté deux gentilles hostesses

Tu soirras puis après : Vrayment il n'y a rien
Plus accort et plus beau en ce rond terrien.
Après tu placeras la Nymphe De-La-Londe,
En qui toute beauté et toute grace abonde
Ce n'est que mignardise, et son geste mignard,
Ses cheveux sur son front mignardez d'un bel art,
Son langage mignard, sa demarche mignarde,
Son œil mignardelet, qui mignardement darde
Tant de mignards attraits de ses mignards sous-ris,
Me la font prendre ici bien souvent pour Cypris.
Qui n'a veu quelquesfois une vermeille rose
Nager dessus du lait ou sur quelque autre chose
De plus blanc, s'il en est, vienne voir le vermeil
De sa joue, où Titan fait tousjours son réveil.
Vous qui avez cêt heur d'ébattre vostre veuë
Par le jardin fleuri de sa face pourveue
De tant et tant de lys, de tant et tant d'œillets,
De tant d'autres fleurons delicats et douillets,
De tant et tant d'amours, de caresses gentiles,
D'agreables trépas, de brillantes scintilles,
De perles, de rubis, de tresors precieux,
Pouvez bien dire ainsi : Contentez-vous (nos yeux)
Vous ne verrez jamais une chose si belle ;
Le ciel ne peut encor en former une telle.
Heureux et trop heureux le Cephiside beau
Qui dedans si belle onde erig'ra son tombeau.
Pose la Devarfil auprès cette belle ange.
Il n'est fille dans Tours plus digne de louange
Pour la facondité de son langage doux,
Qui pourroit appaiser de Juppin le courroux.
Ses regards brunissants et le ris qui s'egaye
Si joliment dessus sa bouche qui flamboye

De deux rouges couraux, son geste et son aller
S'accordent tellement avecque son parler,
Qu'il n'est cœur si felon que d'amour il ne tremble,
Voyant tous ses attraits si bien d'accord ensemble.
Place après la brunette et gente BARANTIN :
Il ne naist diamant si clair sous le matin
Que l'éclair de ses yeux, petits yeux de Cythere
Dont le sadin regard tout noble cœur altere
D'amour et de desirs embrasez de mes feux.
Après fay seoir la GAULT, car ainsi je le veux.
Elle est jà plus aymable, excellente et jolie
Que n'est la fleurissante et vermeille Thalie.
Son front de magesté et d'honneur favori
Jà semble demander à son pere un mary.
Son sein où d'Artemis se voit la sauvegarde,
Son esprit où le ciel toutes ses beautez garde,
Son vif entendement à toute chose prompt,
Sont bien dignes de ce que demande son front.
Sieds après les BIGOT dont les faces plaisantes
Surpassent en blancheur deux estoiles brillantes,
Leur ris un beau fleuron favory du soleil
Et l'astre de Venus la clairté de leur œil.
Je veux que les JOUBERT aux gracieuses faces,
Aux yeux clairs et sereins où j'apreste mes nasses
Pour attraper les Dieux soient sises puis après.
Leurs blondissans cheveux sont les belles forests
Où mes petits Amours s'embuchent et se perchent
Pour prendre le butin qu'avidement ils cherchent.
Aux deux sieges sequens fay reluire l'honneur
Des celestes CHARTIER deux astres de bon-heur.
Sur le sablon doré de Pactole ou de Gange,
Ou sur l'humide bord d'un autre fleuve estrange

Il ne s'amasse tant de perles, de rubis,
Joyaux dont les grands Rois decorent leurs habits,
Qu'on apprend de vertus, de biens et de sagesses
Aux devis eloquents de ces belles Deesses.
Leurs angeliques corps, leurs visages couverts
Des plus rares beautez, leurs jugemens experts
Aux mestiers de Pallas, m'esclavent assez d'ames ;
Mais les chastes desirs de ces trop chastes Dames
En liberent autant qu'ils en peuvent avoir,
Tant la grace et l'honneur en elles ont pouvoir.
En la chaire d'après que la Du-Brueil soit sise,
Qui en port et beauté ressemble une Marphise :
Nulle mieux dedans Tours ne tend mes hameçons
Pour prendre les humains en cent belles façons.
Range les Chalopin, de grace autant douées
Que les graces qui sont d'Amathonte avouées :
Voy de quelle gayté, voy de quels doux attraits
Leurs yeux descochent l'or de mes amoureux traits ;
Voy le pompeux honneur de leurs faces plus belles
Que celles du portrait que fit jadis Apelles ;
Voy de quel port divin leurs corps sont ondoyans ;
Voy comme leurs cheveux à demy blondoyans
Se poupinent en arc sur la marbrine plaine
De leurs fronts où tressault mainte rameuse veine.
Après ces belles sœurs place la Du-Perré :
Ja son œil attrayant et son beau poil doré
Commencent à dresser leurs plus belles amorces,
Pour allecher les cœurs dans les douces entorses
De leurs beaux labyrinths, où un aveugle feu
Entre mille desirs les mange peu à peu.
La Bernier suyve apres : la rondeur de sa face
Les doubles vermillons qui augmentent la grace

De sa gentille joué, et son ris mignoté
Et les costaux neigeux de son sein cailloté
Me font le plus souvent desbander le visage
Pour la voir; car je pense œillader mon image.
Aux deux chaires d'après arrange les MARCHAND.
Il n'est rien de plus beau ni de plus allechant
En la terre et au ciel : Jamais la belle Europe,
Ni celle qui retint l'espoux de Penelope
N'eurent tant de beautez, de graces et d'amours.
Sont les plus belles fleurs du beau verger de Tours.
Le gracieux Prin-temps, mignon de la nature
Ne produit çà et là tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets et de lys blanchissans,
Comme de leurs regards les attraits languissans
Font naître dans les cœurs de gentilles fleurettes,
D'agreables désirs, de douces amourettes.
La CONTESSE en après tu soiras doucement;
C'est le corps le plus beau, selon mon jugement,
Qui vive et qui vivra : En la machine ronde
Il n'est dame qui ait une tresse si blonde
Que celle de son chef, ni les yeux si mignards,
Ni le port si comblé de mouvemens gaillards,
Ny les propos si beaux, ny la bouche si belle;
Bref ses beautez font honte à celles de Cybelle.
Fay asseoir puis après la belle MORINET
Dont les yeux, le maintien et le ris godinet,
La prudence et l'honneur et la bouche vermeille
Animeroient un roc d'amour et de merveille.
Près cette belle Hebé tu soiras la BOULLÉ
En qui tout le plus beau du ciel est escoulé,
Honneur, graces, attraits et toutes courtoisies
En son corps bien formé leur demeure ont choisies.

Vienne après la AUBIN qui desja fait sçavoir
De combien elle peut augmenter mon pouvoir,
De combien ses regards et sa mine éveillée,
Et sa face de rose et de lys émaillée,
Et la divinité de son entendement
Peuvent forcer d'esprits par leur enchantement.
Aux trois sieges suivant fais y seoir la DESPAGNE
L'agréable COLIN des graces la compagne,
Et la belle CHEREAU : On voit en elles trois
Tout ce que peut l'honneur et ce que je pourrois.
La Despagne a l'esprit et la grace si bonne,
Les propos animez de sa levre bessonne
Sont si chastes et doux, qu'on diroit qu'Artemis
Et la vierge Pallas auroient en elle mis
Leurs plus belles vertus. La Colin, sa cousine,
En grace et en beauté si prochement voisine
Dione, que les Dieux ont autant de plaisir
En l'une comme en l'autre et autant de desir.
La Chereau porte aux yeux, et au ris et au geste
Tant et tant de beautez que mainte ame celeste
Est moindre qu'elle n'est; c'est pourquoy ne me chaut
D'estre en ce monde icy ou en celuy d'en haut.
Près ces trois, tu soiras la SAGET accostable.
Certes le nom qu'elle a luy est fort convenable :
Il n'est rien plus discret, plus *sage* et plus prudent.
Son œil est si courtois, si prompt et si ardent
Qu'on ne peut eviter sa *sagette* fatale
Non plus que celle là du beau veneur Cephale.
Il n'y a dedans Tours nymphe dont les propos
Soient tant comblez de miel et soient tant à propos.
Pour la derniere assieds cette humble CATHERINE
Du surnom de BAUDRY. Jamais conque marine

Ne fut plus delicate et fust-ce celle-là
Dans laquelle Venus en Cythere coula.
Jamais rive ne fut en may plus fleurissante ;
Jamais fueille de lys ne fut plus blanchissante,
Et jamais or ne fut plus blond et plus luisant
Que ses cheveux tressez sur son front si plaisant ;
Jamais coral ne fut si vermeil que sa bouche,
Où personne que moy en liberté ne touche,
Bouche pleine d'anis, qui découvre en riant
Plus de tresors perleux que ne fait l'Orient.
Les clairtez de ses yeux sont plus vives et belles
Que la clarté des yeux des douces colombelles.
En elle seule on voit les deïtez que vit
En trois divers objets le Troyen qui ravit
La supreme beauté qui mit sa ville en cendre
Et fit toute sa race aux Avernes descendre.
Il faut que tous les Dieux cessent de se vanter
Plus grands que Cupidon : Je puis à Juppiter,
Par l'aide de ses yeux oster l'horrible foudre
Et d'un plus fort éclair le convertir en poudre.
Je puis au vaillant Mars, du monde la terreur,
Arracher hors du sein la guerrière fureur ;
Je puis dompter Phœbus et ravir à Neptune
Le trident bransle-terre et la boule à Fortune.
Je veux qu'au haut du chœur de ce temple adoré
Tu me face un autel superbement doré,
Où dessus se verra ma divine effigie
Qui semble prononcer cette breſve élégie :

Race Deucalienne, ames faites de fer,
Que jamais ces beautez ne peuvent échauffer
De ma gentille ardeur, et vous, o surannées,
Qui sans fleur et sans fruict consommez vos années,
Dont les yeux sont ternis et les fronts sillonnez
De rides et de plis et les chefs grisonnez ;
Dont jà la dent se creuse et l'aleine s'infecte
Et la bouche blêmie abondamment s'humecte
D'une gluante odeur, n'approchez de ce lieu :
Telle est la volonté d'amour ce puissant Dieu.
Mais vous qui languissez en l'amour de ces anges,
Approchez et venez entonner mes louanges,
Dans ce temple sacré à ma divinité,
Et là vous immoler en toute humilité,
A celles qui vous ont rangez sous ma puissance
Sans faire à leurs beautez ni à moy resistance.
Venez ! je vous promets qu'en bref vos passions
Et vos maux finiront par leurs compassions.
Croyez que des beautez si parfaites et rares
N'ont des cœurs inhumains et des âmes barbares.
S'il y en a qui soient trop cruelles vers vous,
Apres avoir crié mille fois à genoux
Misericorde ou mort, apres avoir fait preuve
De vostre loyauté, si vostre amour ne treuve
Dans le fond de leur cœur une semblable amour,
Je les ferai sortir de ce plaisant sejour,
Et si je les rendrai si laide et si soudres
Qu'on les fuira partout comme mortelles foudres.
Je feray que leurs yeux n'auront plus de beauté
Ny leur ris de douceur, ni leur port de gayté.

Leur teinct sera défait et leur bouche aussi palle
Que celle d'un corps mort qu'en la fosse on dévalle,
Et au lieu d'un gentil et mignard embonpoint,
Elles auront le corps de toute part déjoint,
Have, maigre et hideux, ainsi qu'une carcasse
Que dechirent les loups en quelque osseuse place.

Ainsi me dit la voix, et n'eust si tost fini
Que ne finist aussi le plaisir infini
Que mes sens recevoient en ces divines choses,
Et rien ne m'en resta que ces beautez encloses
Dans ce petit discours que j'appan humblement
A celles qu'on y lit, par le commandement
Du puissant Cupidon, dont la magesté haute
Doit repondre pour moy, s'il y a quelque faute.

LES
MIGNARDISES AMOUREUSES
DE GUY DE TOURS
EN FAVEUR DE SA NÉRÉE

SONNET

Dessus l'autel d'Amour je veux ce mois icy
  Ce beau mois consacré à l'alme Cytherée,
  Vous jurer saintement, ô ma belle Nérée,
  Que serez desormais mon amoureux soucy.
Mais je veux qu'en après vous me juriez aussi
  Que seulement de moy serez enamourée ;
  Ainsi nostre amitié l'un à lautre jurée
  Luira tousjours en nous d'un feu bien esclairci.
O d'Amour et du Ris, Venus douce nourrice,
  Soit que tu sois en Cypre, en Paphe, ou en Eryce,
  Entens ces juremens et ces mystiques vœux !
Et fais que ton enfant à jamais soit contraire
  A qui d'elle ou de moy sera si temeraire
  De premier les enfreindre, et d'en rompre les nœuds.

MIGNARDISES

I

Puisque tu es toute mignarde
Puisque tu es toute gaillarde,
Je veux d'un carme tout mignard
Je veux d'un carme tout gaillard
Chanter ta toute mignardise,
Chanter ta toute gaillardise ;
Mais avant je te veux baiser
Afin, mignarde, d'appaiser
Le brasier que ta mignardise
Le brasier que ta gaillardise
Allume en moy si vivement,
Que je n'ay pouvoir nullement
De chanter, tant sa vive flamme
Brusle mignardement mon ame.
Donc, ma mignarde, baise moy,
Donc ma gaillarde, aproche toy,
Afin que mille fois je baise
Et suççote tout à mon aise
Ta bouchette mignardement
Ta bouchette gaillardement,

Afin que j'appaise la flame
Qui brusle vivement mon ame,
Afin que je puisse chanter,
Afin que je puisse vanter
Partout ta toute mignardise,
Partout en toute gaillardise,
Partout l'agréable plaisir
Qu'en te baisant me vient saisir,
Par tout le passetemps et l'aise
Que je reçoy quand je te baise.

II

Mignonne, plus blanche que n'est
L'astre qui tous les mois renaist,
Et beaucoup plus belle et divine
Que de Venus l'estoille orine,
Autant de baisers donne moy
Qu'il y a de grâces en toy,
Et qu'il y a de mignardises
Et d'amoureuses friandises.
Donne m'en autant que tes yeux
Ont de traits fiers et gracieux
Et qu'ils versent dedans nos ames
De glaçons et d'ardantes flames ;
Qu'ils ont de vies, de trespas
D'amorces, d'attraitz et d'appas.
Donne-m'en autant qu'il pandille
Au bout de la tresse gentille
De folastres Cupidonneaux,
Ainçois de petits larronneaux,
Qui pillent la douce franchise

A tous ceux que la convoitise
De te voir vient ensorceller.
Donne m'en autant qu'en parler
Tu as de grâces et encore
Autant que ta bouche s'honore
De roses et d'œillets fleuris
Où s'esbatent cent mille ris ;
Puis, pressez levre contre levre,
De ta langue qui se couleuvre
Si douillettement quand tu veux
Entre leurs couraux savoureux,
Tu me redonneras la vie
Que m'aura paravant ravie
Le plaisir qu'ordinairement
Reçoit au cœur un pauvre amant,
Du premier baiser que luy donne
Sa dame ; et puis après, Mignonne,
Entre tant de joyeux esbats,
Tu te lairras tomber à bas,
Contrefaisant l'esvanouye
D'aise de me revoir en vie ;
Afin que je puisse, ô m'Amour,
Te ressusciter à mon tour.
Ainsi, ma deesse mignonne,
Pendant que nostre age fleuronne,
Esjouirons nostre printemps
De tels amoureux passetemps :
La mort douteuse et la vieillesse
Nous invite à telle liesse.

III

Veux-tu bien, mon petit œil,
Mon petit bouton vermeil,
Ma petite pasquerette,
Ma petite violette,
Mon petit passevelours,
Mon amitié, mes amours,
Veux-tu bien que je te baise ?
Et qu'en te baisant j'appaise
La violence du feu
Qui me brusle peu à peu !
Veux-tu bien que je t'accole
Et qu'un petit je recole,
D'une gaillarde amitié,
Ma moitié dans ta moitié ?
Dy, le veux-tu bien, Nérée,
Plus belle que Cythérée,
Dy, nymphe, le veux-tu bien ?
Ouy, puisque tu n'en dis rien.
Bien souvent on n'ose dire
Cela que plus on desire
Et bien souvent ce qui plaist
Secretement on le taist :
Sur toute chose le taire
En amour est salutaire.

IIII

Maintenant que la belle Flore
Fait tout partout les fleurs éclore

Et que le gay rosignolet
Enfueillé dans une ramée
Va courtisant sa bien-aymée
D'un langage mignardelet.
  Maintenant que le doux zephyre
Par l'air mollettement souspire
Et que la corne du toreau
Ouvrant le sein de la nature
Pare de diverse peinture
Le front joyeux du renouveau ;
  Quittons, ma mignarde Nérée,
Que les hauts Dieux ont enheurée
Des attraitz les plus allechants ;
Quittons la ville, je te prie,
Où l'on ne void que tromperie
Et allons nous esbatre aux champs.
  Là, gaye, en simple vertugade,
Tu fouleras d'une gambade
Le tapy d'un pré fleurissant ;
Là tu verras la pasquerette,
Les coquerets, la violette,
Le lys et l'œillet rougissant.
  Là, le jour d'une bonne feste,
Tu environneras le feste
De ton chef de mille fleurons,
Qu'Amour, armé d'arc et de trousse
Rafraischira de la secousse
De ses peinturez aillerons.
  La, dessus une rive assise
Te mireras, comme Narcise,
Le teint de ton visage beau,
De ton front la voute marbrine

Et de ta levre cynabrine
Le ris et le reply jumeau.
  Là, sous le fueillage d'un chesne,
D'un fouteau, d'un orme, d'un fresne,
Qu'un petit vent fera trembler,
De quelque amoureuse accollade
Tu gueriras mon cœur, malade
Du désir de nous assembler.
  Là, sous la verdure d'un coudre,
Ensemblement nous pourrons coudre
Nos corps sans avoir peur de rien,
Nous repaissans en cette sorte
Du doux plaisir que nous apporte
Le nœud de l'Androgin lien.
  Là, dedans quelque autre sauvage
Je baisotteray ton visage
Et tes beaux tetons arrondis,
Ton beau sein remply de fleurettes
(Ainçois de douces amourettes)
Qui font çà bas un Paradis.
  Là, dès la fraische matinée,
Nous verrons la bande obstinée
Des Avettes filles du ciel,
Jusques à la tarde serée
Desrober la manne ensucrée
Des fleurs, pour en faire leur miel.
  Là, nous verrons à tire d'aille
Voler la jazarde Arondelle
Après les petits papillons,
Et, après la turtre craintive
Se lancer d'une aisle hastive
Les grivolez esmerillons.

La, nous verrons le lievre au giste
Et d'une jambe soupple et viste
Courir par les champs verdoyans,
Evitant la cruelle envie
Qu'on a de luy oster la vie
A force de chiens aboyans.
Là nous verrons les belles Phées
Et les nymphes bien atiffées
Baller au soir à bonds gaillards
Et les forestières Napées
Et les Dryades occupées
A faire des bouquets mignards.
Là, nous verrons mainte bergere
Dessous une aulne rivagère
Filler au son du flageollet,
Et le bergerot tout folastre
Luy taster sa cuisse d'albastre
Sur le doux fleurant serpolet.
Sus donc, ma mignarde Nérée,
Que les hauts Dieux ont enheurée
Des attraits les plus allechans ;
Quittons la ville, je te prie,
Où l'on ne void que tromperie
Et allons nous esbatre aux champs.

V

Alors, ma chere maistresse,
Que ton bras douillet me presse
Cà et là estroittement;
Alors que tu entortilles

Mon col où tu te pandilles
D'un folastre accollement ;
  Alors que tu me regardes
A tremblotantés œillades
Ains à regards amoureux
Et qu'en ceste douce sorte
Tu te pasmes demi-morte
Sous nos baisers savoureux ;
  Alors que ta langue douce
D'une amoureuse secousse
Entrouvant ses deux rampars
A la mode Idalienne
Vient frayer contre la mienne
A petits assaulx mignards ;
  Alors que la douce haleine
De ta bouche toute pleine
De musc embâme mes sens,
Et que ta voix nompareille
Distille dans mon oreille
Ses plus doucereux accens ;
  Alors, en telle liesse,
Je dy, ma chere maistresse,
Qu'il n'est Dieu plus grand qu'Amour;
Que c'est le Dieu plus insigne,
Et qu'il n'en est de plus digne
Au ciel de faire séjour.

VI

Amour las de tracasser,
Par la campagne éthérée

Vint un matin se musser
Dans le sein de ma Nérée.
  Moy, ne pensant que son sein
Fust de ce Dieu la demeure
J'y voulu mettre la main
Pour manier son enfleure.
  Mais au lieu de la toucher
Je touchay l'ardente flame
Dont ores ce faux archer
Me brusle jusques à l'ame.
  Hélas, mon Dieu ! qui eust cru
Que ce sein plus blanc que cresme
Eust recellé tant de feu
Sans s'en éprendre luy mesme ?
  Au prix si j'eusse tasté
A ce joyau sans macule
J'eusse jusqu'au ciel monté
Tout en feu, comme un Hercule.

SONNET

De teint, de port, de langage et de ris,
  De col de front, d'yeux et de cheveleure
  De sein, de mains, de tetons et d'alleure
  Tu es semblable à la belle Cypris.
Et tout ainsi qu'elle est peinte aux escrits
  Du Smyrnean, tu es : et, je t'asseure,
  Si tu n'estois si dure à la monture,
  Qu'on t'adorroit pour elle en ce pourpris.
Mais te voyant au montoir si farouche,
  Et qu'on ne peut te mettre dans la bouche

Le frain d'amour, pour mieux te chevaucher;
On ne peut croire, ô ma gente Nérée,
Qu'au vray tu sois la belle Cythérée
Qui hait à mort ce que tu tiens si cher.

VII

Ma nymphelette Nérée,
Plus belle que Cythérée,
Je voy, mignarde, je voy
Dans tes yeux je ne scay quoy
Qui me verse dedans l'ame
Secrettement une flame,
Qui ne se peut appaiser
Si tu ne me viens baiser.
Donc, ma nymphette honorée,
Des Dieux mesmes adorée,
Vien, vien me baiser, afin
Que ceste ardeur prenne fin.
Vien ; ne me sois point farouche
Aproche moy cette bouche,
Dont la douce haleine sent
Mille fois mieux que l'encent ;
Afin que cent fois je baise
Et suççe tout à mon aise,
En mille et mille façons,
Ses petits couraux bessons.
Aproche-moy ceste joue
Et ce beau tetin qui noue
Sur ton sein aussi souvent
Que tu respires le vent.

Ainsi tousjours, o Nérée,
Puisses-tu estre honorée
Pour la plus belle et tousjours
Puissent durer nos amours.

VIII

Petite nymphe folastre,
Je voy sur ton sein d'albastre,
Sein des graces favory,
Un petit teton qui jure
Sa foy qu'on te fait injure
De te nier un mary.

IX

Ainsi que le lhierre,
D'un refrisé rameau,
Estroitement enserre
Les branches d'un ormeau,
  Mignonne, que j'embrasse
Ton col plus blanc que laict,
Et que je l'entrelasse
D'un bras mignardelet.
  A celle fin, Mignonne,
Qu'à ton col ainsi joinct,
Un baiser je te donne
Qui ne finisse point;
  Ou s'il finit, qu'à l'heure
Nous devalle Clothon
Dans l'obscure demeure
De l'avare Pluton.

Puis, quittant ces lieux sombres
Destinez seulement
Aux malheureuses ombres,
Irons ensemblément
Sous les forests myrtines
Des champs Elysiens
Avec les Heroïnes
Et les Heroïens.
Là, nous verrons Iole
Et le vaillant Thébain,
D'une accollade molle
Liez, sein contre sein.
Là, nous verrons Persée
Tenant joyeusement
Andromède embrassée
Qu'il baise incessament.
Là, nous verrons Achille
Aux amoureux esbats
N'estre pas moins habille
Qu'aux martiaux debats.
Là, nous verrons Heleine
Baisotter son Pâris,
D'une bouchette pleine
De cent œillets fleuris.
Là, nous verrons Léandre
Et Héro s'accoler
Et d'une bouche tendre
Ensemble se coller
Là noue verrons Ænée
D'un plus chaste brandon
Exercer hymenée
Avecque sa Didon.

Là, verrons Hyppolite
Amoureux devenu
De Phedre, sa Carite,
Baiser le tetin nu.
Là, sur les herbes vertes,
Imitant ces Barons
A bouches entrouvertes
Nous nous baisoterons ;
Nous n'aurons point de cesse
De rire et de chanter
Et dessous l'ombre espaisse
D'ensemble nons enter,
Et d'une douce sorte
De cueillir, bien heureux,
Le fruict qui plus apporte
De bien aux amoureux.

X.

Çà, Mignonne que je bine,
D'une façon colombine,
Mille et mille fois encor
Le délicieux tresor
De ta bouchette rosine,
De ta bouchette ambrosine ;
Çà que je bine tes yeux
Dont les attraits gracieux
Me dardent mille amourettes,
Mille flammeches secrettes,
Mille agréables langueurs,
Mille plaisantes rigueurs,

Chaque fois que je regarde
Leur grâce douce et mignarde.
Il semble, à te veoir muzer
Que tu me veux refuzer.
Il semble, à te voir si lasche.
Que ma demande te fasche.
Et que d'une aspre rigueur
Elle tourmente ton cœur.
Ha! je t'entens bien, finette,
Je t'entens bien mignonnette,
Mignarde, je t'entens bien ;
C'est que par un tel moïen
Tu veux m'enhardir de faire
Envers toy le temeraire,
Et me fournir d'argument
De te faire un jurement
Par le doux fils de Cyprine,
Qui folastre en ta poitrine
Dessus deux jeunes tetons,
Plus blancs que deux pelotons
De neige à peine venue
Du froid giron de la nue.
Que si tu ne veux, ma sœur,
D'une amiable douceur
Me permettre que je bine
De ta bouchette poupine
Les roses et les œillets
Et les couraux vermeillets,
Que d'une mignarde force
Que d'une amoureuse entorse
Sous moy je te coucheray
Et puis je te bineray;

Et peut-estre la liesse
Que ta bouchette, maistresse,
La baisant me donnera,
Tellement esmouvera
Mes desirs de cette flame
Dont Cupidon nous enfla
Que je n'auray le pouvoir
D'obeyr à ton vouloir,
Ains à ceste flame ardente
Qui dans moy sera flamban
  Çà donc, sans plus reculer,
Que l'on me vienne accoler ;
Que mille fois on me bine
D'une façon colombine,
Et d'un bras douillet et mol
Qu'on entrelasse mon col;
Autrement je te proteste,
Par Amour enfant celeste,
Que de force j'useray
Et que je te coucheray
Sur cette prochaine couche
Pour mieux baisoter ta bouche.
Quoi ! Mignarde, il ne t'en chaut !
Or sus, commençons l'assaut
Et d'une façon folastre
Taschons à nous entr'abattre.
  Ha ! Mignarde, ton effort
N'est pas un petit si fort
Que le mien qui ja t'a mise
Bas, dès la première prise.
Ha ! que tu te moquerois,
Ha ! que tu te gaberois

De moy, petite Angellette,
Si, dessus ceste couchette,
Je ne binotois autant
Ta bouche mignardement,
Que tu as de mignardises,
Que tu as de gaillardises,
Qu'il y a dedans tes yeux,
Flambans comme astres des cieux,
D'attraitz, de douces blandices,
De Cupidons, de delices,
D'hameçons, de doux appas
Et d'agreables trespas.
Mon Dieu ! que la douce haleine
De ta bouche toute pleine
De thym, de roses, d'anis
Et de fleurons infinis
Emble doucement mon âme
Par la douceur de son bâme.
Ha! que tes baisers cyprins,
Si bien donnez, si bien prins,
Forçent doucement ma vie
De cette gentille envie
De venir à ce doux poinct
Que je ne te nomme point !
Las ! je n'en puis plus, mignonne,
Je n'en puis plus ma belonne,
Et faut en depit de moy
Que j'obéysse à la loy
De cette gentille envie,
Pour ne perdre point la vie.
Il vaut donc mieux, mon desir,
Luy ceder que de mourir :

Mais pourquoy, ma Colombelle,
Ma Deesse toute belle,
Mon amour, ne veux-tu pas
Que j'evite le trespas ?
Certes tu ne gangnes guere
De faire ainsi la colere.
Tes efforts ni ton prescher
Ne me sçauroient empescher
De prendre, sans te le dire,
Cela que plus tu desire
Que moy, bien qu'en te voyant
L'œil si triste et larmoyant
Et si rouge de colere
On jugeroit le contraire.
Or sus, mon tout, c'en est fait :
Et bien ! dy moy si l'effect
N'en vaut pas mieux que le dire ?
Ha, ha ? tu commence à rire.
Tu voudrois, je le voy bien,
Estre encore en un tel bien.
Ça recommençons Douillette,
Honteusement vermeillette,
Recommençons et tousjours
Traittons ainsi nos amours.

XI.

Des Dieux toute l'Ambrosie,
Tous les parfums de l'Asie
Et tout le plus doux du miel,
Que les fillettes du Ciel

Font sur la croupe d'Hymette,
Dans leur petite logette,
Toute l'odeur que Cypris
Conservoit dans le pourpris
De ses beaux vergers d'Eryce,
Et tout cela de delice
De mignard et d'apetit
Qu'Amour son enfant petit
Couvoit sous son aile orine,
Est dans la bouche rosine
De la beauté qui me fait
De mortel un Dieu parfait ;
Quand à pointes serpentines,
Entre un millier d'aiglantines,
De roses, de lis, d'œillets
Et de couraulx vermeillets
Sa langue magicienne
Vient frayer contre la mienne,
Qui d'un semblable choquer
La vient après attaquer.
Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ay d'aise
Quand godinement je baise
L'immortel passevelours
De sa bouche où les Amours,
D'une liesse folastre,
Ne cessent de s'entre esbattre.
Mon Dieu ! quelle aise je sens
Embler doucement mes sens,
Quand ma mignarde Nerée,
Ma douillette Cythérée,
Mon paradis, mon desir,
Mon petit œil, mon plaisir,

D'une façon bien seante,
D'une bouche mi-beante,
Vient sur mes levres poser
Ses levres, pour me baiser !
  Je puisse mourir, maistresse,
Si de moy toute detresse,
Toute amere passion,
Et toute autre affliction
Ne s'enfuit, quand je suççote,
Je pressote et je baisotte
La mâne, le thym, l'anis
Et les fleurons d'Adonis
Et la vermeille escarlate
De ta bouche delicate.
  Donc, mon petit nombrillet,
Mon petit teton douillet,
Ma passerelle mignarde,
Ma colombe fretillarde,
Ma douceur, vien appaiser,
Par un delicat baiser,
La flame trop violente,
L'ardeur trop estincellante,
Qu'Amour embusqué dedans
Tes yeux brunement ardens
M'a lancé dans la poitrine
Quand ton œillade cyprine,
A tremblottemens mignards
M'offusquoit de ses regards.
  Ainsi toute l'ambrosie
Des hauts Dieux, et de l'Asie
Tout le musc et tout le miel
Que les fillettes du ciel

Font sur la croupe d'Hymette,
Dans leur petite logette ;
Toute l'odeur que Cypris
Conservoit dans le pourpris
De ses beaux vergers d'Eryce,
Et tout cela de delice,
De mignard et d'appetit
Qu'Amour, son enfant petit,
Couvoit sous son aille orine
Soit dans ta bouche rosine
Pour tout jamais et mon cœur
Te soit humble serviteur.

STANCES

POUR LE DÉPART DE SA NÉRÉE

Helas ! pour souspirer et lamenter le dueil
Qui menace desja ma teste du cercueil,
Pour esloigner vos yeux dont la vive lumiére
M'a rendu vostre serf ; lequel des puissans Dieux
Pitoyable muera en souspirs soucieux
Mon cœur a demy-mort, et mes yeux en rivieres ?
Bons Dieux ! ne changez point en fleuves mes deux [yeux
Ny mon cœur en souspirs ; mais faites, o bons Dieux,

Que je meure à présent du mal qui me possede !
Les larmes aussi bien n'allegent les douleurs :
La mort allege tout et met fin aux malheurs.
La mort du malheureux est le plus beau remede.
Mais ne suis-je insensé, de vouloir estre mort !
He! ne le suis-je pas? et l'homicide effort
Des dures passions qui m'agitent sans cesse,
N'a-t-il pas desja mis en un tombeau reclus
Mon cœur desespéré? Non! non, je ne vy plus.
L'homme est bien trespassé qui ne vit que d'angoisse.
Adieu, belle Nérée, adieu, mon beau soleil,
Adieu, mon cher tresor, adieu, mon petit œil,
Adieu, mon tout, mon bien, mon espoir, mon envie,
Adieu, ma seule amour, hé! qu'en ce triste lieu,
Tout noyé de mes pleurs, ne puis-je dire adieu,
Aussi bien comme à vous à ma dolente vie !

SOUSPIRS AMOUREUX

EN FAVEUR DE SA CLAUDE

MIGNARDISE AU SIEUR DE VAUDEROLLE

Si tu ne veux veoir ma vie
Dessous Amour asservie,
Ne me meine plus chez toy,
Vauderolle; car l'œillade
De Claude me rend malade
Aussitost que je la voy.
  Mais qui n'auroit l'ame esmeue
D'amour, voyant en sa veue
Mille petits Amoureaux,
Qui, pour surprendre nos ames,
Embuchent entre leurs flames
Mille petits larronneaux ?
  Mais quel homme plein de glace,
Voyant sa divine grace,

Et la blancheur de son sein,
Et le mouvement folastre
De ses beaux tetons d'albastre
Ne s'enflammeroit soudain ?
  Qui seroit si peu traictable,
Voyant l'yvoirine table
De son front delicieux,
Et de sa bouche vermeille
La coraline merveille,
Ne deviendroit amoureux ?
  Tout ce qu'a de mignardise,
Tout ce qu'a de gaillardise,
De beau, de doux et d'attraict
La mignarde Cyprienne,
La gaillarde Paphienne
Est sur sa face pourtraict.
  Il faudroit en sa poitrine
Cacher une ame marbrine,
Pour ne s'enamourer point
D'une beauté si celeste,
D'une grace si modeste
Et d'un si ferme embonpoint.
  Je te jure, Vauderolle,
Que le sens et la parolle
Me faillirent pomptement
Quand j'entrevy le porphyre
De son sein qu'un doux zephyre
Anime si doucement
  Alors qu'à longues ondées
De ses œillades dardées
J'avalois le doux venin,
Je sentois une telle aise

En moy, que Mars quand il baise
De Venus le front poupin.
  Et mesmement quand j'y songe
Je sens Amour qui me plonge
Au fond de mille plaisirs
Et sa mère delicate
Qui douillettement me flatte
De ses plus jeunes desirs.
  N'en parlons plus; car j'ay doute
Que Cupidon ne m'escoute
Discourir de la façon.
S'il m'entend je suis en voye
D'estre encore un coup sa proye.
C'est un dangereux garçon.

SONNETS A LA BELLE CLAUDE

I.

Claude, pour Dieu ne me regarde point;
  Car aussitost que ton œil me regarde,
  Ce faux archer coup dessus coup me darde
  Cent mille traits dont mon cœur est époingt :
Et lors, mon Tout, que je suis en ce poinct,
  Et que je sens l'atteinte fretillarde
  De ces doux traicts; pour t'accoler, mignarde,
  Je me mettrois volontiers en pourpoint.
Ou, je te pry', m'Amour, plus ne m'œillade
  Ou me permets d'une estroite accollade
  De contenter cet amoureux desir
Que tes regards pleins d'une douce flame,
  Me regardant, engendrent dans mon ame.
  Fais l'un ou l'autre, ou bien me fais mourir.

II.

Hier au soir je ne pensois moins estre.
Que Juppiter, tant au cœur je sentois
De paradis, alors que j'escoutois
Ton beau parler qui de moy se fist maistre.
Chere beauté, que le ciel a fait naistre
Pour m'asservir aux amoureuses lois
Sois moi benine, afin que quelquesfois
De tes discours je me puisse repaistre.
Si ce plaisir m'est concédé de toy,
Je te promets et te jure ma foy
D'estre à jamais ton serviteur fidelle.
Claude m'amour, ce n'est un petit heur
De rencontrer un Guy pour serviteur :
Communément les Guys ont l'ame belle.

III

Doux est son port, douce est sa contenance,
Doux est son ris et doux est son aller,
Doux est son œil, et doux est son parler,
Douce est sa voix, douce est son éloquence.
Douce douceur, qui doucement m'offense
D'un feu si doux qu'il me plaist de brusler
En sa douceur, et par luy m'envoler
Outre le ciel, très-douce demeurance.
Claude mon sucre, il n'est rien dedans vous
Qu'il ne soit beau, parfait, honneste et doux
Hormis hélas vostre cœur qui repousse
Toute amitié, comme estant plus felon
Que n'est celuy d'un barbare Gelon ;
S'il estoit doux, vous seriez toute douce.

IV

Sur la minuict, en dormant, j'ay songé
Que je tenois ma Claudine embrassée,
Et qu'elle estoit comme my-trespassée
Du doux nectar qu'en elle j'ay plongé.
Et me sembloit, quand j'estois allongé
Sur sa poitrine en deux monts retroussée,
Que j'avois l'ame entre les Dieux placée
Et que j'estois en paradis logé.
Si donc au prix, j'avois la jouyssance
De ce beau corps en reelle puissance
Lequel des Dieux esgaler me pourroit ?
Non seulement je ne serois supresme
En Déïté : je serois les Dieux mesme,
Tant ce bonheur bien heureux me feroit.

V

Mon petit œil. mon unique Deesse,
A qui je suis en naissant destiné,
Ostes de toy cet honneur obstiné,
Ce fol honneur qui trompe ta jeunesse.
Si tu le croy, sans aucune liesse
Et sans plaisir tu verras terminé
Ton beau printemps, que le ciel t'a donné
Pour t'esjouir, attendant la vieillesse.
Ensuy, m'amour, la volonté du ciel,
Et jettes loing cêt honneur plein de fiel,
Ce fol honneur conçeu de la sotize.
Ce Dieu des Dieux, ce filz cytherien
Pour enseigner que l'honneur ne vault rien
Aux amoureux, est tousjours sans chemise.

VI

Je t'ayme, Amour, de ce que tu n'espris
Jamais mon cœur que de chose excellente.
Fut-il jamais rien si beau que cet Ente
Qui a l'honneur de mes premiers escris ?
Vit-on jamais, en ce mondain pourpris,
Nymphe qui fust au regard si plaisante,
Que l'Anne, helas ! dont encor je lamente,
Passionné de ses traitres sousris ?
Sçauroit-on voir sous la voute œtherée
Beauté pareille à ma belle Nérée ?
Mais, ô Amour, dy moy scauroit-on voir,
Mesmes au ciel, déesse si godine
Et si parfaite en beautez que Claudine,
Claudine en qui reluist tout ton pouvoir ?

VII

Comme l'on voit autour d'une fleurette
Voller en may cent mille papillons
Qui au bransler de leurs esventillons
Animent l'air d'une haleine doucette ;
Ainsi voit-on mainte troupe douillette
D'Amours, voller autour des vermillons
Et des regards et des beaux tortillons
De ma mignarde et chere Claudinette.
Comme l'on voit à l'entour de Cypris
Les doux appas, les graces et les ris
La mignardise et toute autre délice
Ainsi voit-on telles divinitez
Tout à l'entour des parfaites beautez
De la Claudine à qui je fais service.

VIII

Claude, aymez-moy ; car mon humeur est telle
Que je ne puis aymer sans estre aymé :
Je ne scaurois voir mon cœur allumé
D'une beauté qui m'est dure et cruelle.
L'homme est bien sot qui ayme une fumelle
Dont il n'est point chéri ny estimé,
Dont il n'a rien, dont il est consumé
Sans en jouyr et gesir avec elle.
Donc, si voulez que je vous ayme bien,
Claude aymez-moy et me monstrez combien
Vostre amitié envers moy sera forte,
Non par sousris ; mais par accollements
Par doux baisers et par recollements :
Je ne sçaurois aymer qu'en ceste sorte.

IX

Adieu, Amour, je ne veux plus te suivre,
Ny m'abuser de ta vaine douceur ;
Je veux choisir un autre train plus seur
Et plus certain à trouver de quoy vivre.
Je ne veux plus laisser l'or pour le cuivre,
Ny l'asseuré pour un espoir trompeur :
Je ne veux plus cheminer en erreur,
Ny fueilleter si souvent un vain livre.
Je veux chérir et Barthole et Jason,
Pour conquerir la colchique toison
Et carresser la robe et l'escritoire.
Adieu, Amour ; adieu, Claudine, adieu ;
Je ne suis pas ny fantosme ny Dieu,
Pour n'avoir soing du manger ny du boire.

X

Cesse tes pleurs, Claude, je te supplie ;
Je te promets (sur peine d'encourir
Ton fier courroux qui me feroit mourir)
De rendre en vers ta louange accomplie.
Ne pense pas que jamais je t'oublie
Et que je laisse ardemment de cherir
Ton œil qui doux promet de secourir
Le feu dont m'ard ton œillade jolie.
J'ay meilleur cœur qu'Apelle qui n'osa
Parachever le chef qu'il composa
Tant il craignoit que la fin de son œuvre
Ne respondit à son commencement :
Moy au rebours, je veux que ce chef d'œuvre
Prenne son los de son achevement.

XI

Sur ses genoux ma Claudine dansoit
Un enfançon, et de sa main douillette
Luy mignottoit sa tresse blondelette
Et à l'entour de son front l'agençoit.
Ce bel enfant quelquefois se haussoit
Pour luy baiser sa face vermeillette,
Puis embrassant sa gorge rondelette,
D'un million de plaisirs jouyssoit.
Mon œil confus de voir chose si belle
Pènsoit au vray que de ma colombelle
Ce fust Venus qui son fils caressoit ;
Moy je sentois un plaisir si extreme
Que je pensois estre cet enfant mesme
Tant par les yeux nostre ame se deçoit.

XII

Ma Claude estoit dedans une chapelle,
A deux genoux au devant d'un autel,
Et là prioit le puissant immortel
Te telle ardeur qu'il n'en fut jamais telle.
Là des Beautez la brigade plus belle,
Là les Amours qui me donnent martel
En la voyant supplier d'un cœur tel
Se mirent tous en priere avec elle.
L'un sur son front supplyoit à genoux,
L'autre en ses yeux rigoureusement doux,
L'autre en son sein, l'autre en sa tresse torte.
Quand elle auroit avecque moy couché,
Je suis certain que d'un si doux peché
Elle auroit grace en priant de la sorte.

XIII

Que ce seroit un insigne dommage
Si ce beau front de marbre bien poly,
Si ce regard sur tout autre joly,
Si cette bouche à qui je fais hommage,
Si la frescheur de ce jeune visage,
Si l'embompoint de ce sein embelly
D'un beau teton en rondeur accomply,
Si ce port gay, ce geste et ce corsage,
Si ce doux ris dont la grâce pourroit
Ressusciter un homme qui mourroit
S'alloient cacher dans un cloistre de nonne.
Beauté, qui m'as si doucement vaincu,
Ne pense pas qu'aymant un boutecu
Mieux que ton Guy, le grand Dieu te pardonne.

XIV

Las ! on m'a dit que Claudine ma vie
A volonté de se rendre Nonnin :
O Dieu tout-bon, tout sainct et tout benin,
Je te supplye ostes luy cette envie !
Chere beauté, qui m'as l'ame ravie
Et où l'honneur du sexe fœminin
Pompe et fleurit par le vouloir divin,
Loing de ton cœur chasse ceste folie.
Las ! Cupidon ! las ! que feras-tu plus,
S'elle s'enferme en un cloistre reclus ?
Tes traits, tes lacqs et tes flames sorties
De ses beaux yeux, n'auront plus de pouvoir
Mais s'elle y va, fais si bien ton devoir,
Qu'en bref le froc elle jette aux orties.

FIN DES AMOURS DE CLAUDE.

LES MESLANGES

SONNET I.

A MESSIEURS DE TOURS, POUR LES FEUX DE JOYE QU'ILS FIRENT DE LA CONVERSION DU ROY HENRI IV, QUI FUT LE 25e JOUR DE JUILLET 1592.

Essuyons-nous les yeux mouillez de tant de pleurs
Qu'avons depuis cinq ans versé sans intervalle;
François, ne montrons plus un visage si palle
Et tout à fait chassons nos ameres douleurs.
Il ne faut plus trembler; c'est fait que des Ligueurs;
Car de nostre bon Roy la majesté royalle
Accomplist aujourd'huy sa promesse loyalle,
Se faisant catholique et quittant ses erreurs.
Sus donc, loyaux François, sus! d'une saincte bouche,
Rendons graces à Dieu, qui jusqu'a l'ame touche
Nostre Roy valeureux, son plus cher favory.
Sus donc, qu'il n'y ait lieu exempt de feux de joye,
De danses, de festins et que partout on oye
Joyeusement crier : VIVE LE ROY HENRY !

II. A MADEMOISELLE DE LAURIERE

On me l'avoit bien dit, que les perfections
De vostre entendement n'estoient que des miracles,
Que vos propos mieleux n'estoient que des oracles,
Que vos beautez n'estoient que des affections.
On me l'avoit bien dit que vos conditions
N'estoient aucunement voilez d'humains obstacles,
Qu'en vous seule on voyoit tous les plus beaux [spectacles
Dont Amour peut forcer nos constellations.
On me l'avoit bien dit, que nulle ame céleste
Ne vivoit icy bas si belle et si modeste
Que celle qui vous fait du ciel mesme honorer.
Ores que je le sçay, que j'en ay preuve entière,
Je ne m'estonne plus si, comme la lumiere
Des esprits plus parfaits, on vous vient adorer.

III. A MADAME ANNE SOREL

Amour n'est plus enfant ny de masle nature,
Ny n'est plus aveuglé d'un importun bandeau,
Ny ne tient plus es mains ni fleche, ni flambeau,
Et comme auparavant ne court à l'adventure.
Son corps tendre et douillet n'est plus sans couverture ;
Ores il est vestu d'un habillement beau ;
Rondelet est son sein où un tetin jumeau
Esleve joliment sa parfaicte figure.
Le poil blond et crespé de son chef est changé,
Il est brun maintenant et bien mieux arrangé ;
Bref Amour n'est plus masle il est maintenant [femme.
Il a changé de tout hormis de naturel,

Et se fait appeler de tous ANNE SOREL :
Qui le voudra donc voir, viene voir ceste Dame.

IV. A UN PROCUREUR SON COUSIN

S'il est vray que celuy qui a petite teste,
Oreilles de guenon et regard de pourceau,
Le menton long et plat et le nez en arceau,
Le dos en limaçon, la jambe en arbaleste ;
S'il est vray qus celuy qui contrefait la beste
Pour mieux faire le fin et tistre en son cerveau
En contre son prochain quelque procès nouveau,
Ou quelque autre meschef de pareille tempeste ;
S'il est vray que celuy qui n'a point d'autre Dieu
Que le soing de fesser jour et nuict Sainct-Mathieu,
Et qu'à brasser en soy quelque embusche secrette ;
S'il est vray que celuy qui n'a point d'autres jeux
Que piller et ribler, est monstre dangereux,
Gardons-nous, mon Girard, des tours de Grelurette.

A MADAME RENÉE HUE TRÈS-VERTUEUSE FILLE

Epigramme dont les lettres capitales et les premières des derniers mots portent le nom.

Rien n'est si beau que vous estes Renée,
En vous n'est rien qui ne soit Excellent,
Nature, alors qu'icy bas fustes Née,
Et les hauts Dieux (comme il est Evident)
En vostre corps meirent Egallement
Honneur, beauté, grace, scavoir, Humblesse :
Vertus, croyez, que mesmes en Vieillesse
Enrichiront vos jours Ensemblement.

V. POUR UNE TRES-BELLE ET TRES-SAGE FILLE DONT LES LETTRES CAPITALES PORTENT LE NOM.

Madame, en vous voyant on void toutes beautez ;
Aussy pour ce sujet l'enfant de Cythérée
Rien que vous ne cherist sous la voute ætherée,
Joyeux de se mirer en vous de tous costez :
En vos cheveux il void ses cheveux mignotez,
Dedans vos yeux il void sa flamme reverée,
En vostre sein il void sa demeure asseurée,
Les arcs de vos sourcils sont ses arcs redoutez.
A l'aller, au parler vous luy estes semblable,
Luy est le Dieu d'Amour et vous estes aymable ;
On le void dedans vous, on vous void dedans luy.
Nature de vous deux n'a parfait qu'une essence.
De vos divinitez pareille est la puissance,
Et tous deux en nos cœurs vous versez mesme ennuy.

VI. PROSOPOPÉE

AU JARDIN DE DEFFUNCT MONSIEUR DE RONSARD, PRINCE DES POÈTES FRANCOIS

Heureux jardin, où la plus belle Muse
Qui ait jamais en la France habité
A les amours de Cassandre chanté,
Estant au cœur du grand Ronsard infuse.
Il m'est advis, quand mon esprit s'amuse
A concevoir quelle felicité
Tu recevois de telle Deïté,
Que je suis Dieu, tant ce penser m'abuse.

O beau jardin, s'il te demeure encor
  Quelque tresor d'un si rare tresor,
  Enrichis-en ma muse peu vantée,
A celle fin que nos plus tards nepveux
  Puissent sçavoir que j'estois un de ceux
  Qui de Ronsard ont leur gloire empruntée.

A MONSIEUR DE LA RUE

ODE

Ores que le Ciel regarde
La terre d'un doux sousris
Qui d'autre part se mignarde
De mille bouquets fleuris,
Ores que l'ame du monde
Sent de doux chatouillemens
De la Nymphe qui sur l'onde
Nasquit des flots escumans ;
Ores, mon cher de la Rue
Que toute chose est ferue
Du trait des petits Amours,
Quitte la Tragique Muse
Et d'une plus douce ruse
Trompe l'aigreur de tes jours.
  Vien voir mon petit bocage
Où jà le Rossignollet
Clos comme dans une cage
Decouppe mignardelet
Mille fredons à s'amie
Qui sur un tendre rameau

Semble d'aise estre endormie
Au sucre d'un chant si beau.
Autour d'eux une cohorte
D'oyseaux de diverse sorte
Preste l'oreille et les yeux,
Trop curieuse d'apprendre
De cet emplumé Terpandre
Les accens melodieux.
  Là, sous la verde ramée,
Où ces petits oysillons
Ayans leur bouche fermée
Et coys leurs esvantillons,
Escoutent ce brave chantre,
Qui, de son delicat ventre
Tire de si doux accords,
Nous nous coucherons ensemble,
Afin que sa voix nous emble
De plaisir l'ame du corps.
  Contens de telles merveilles,
Là nous ferons apporter
Maintes vineuses bouteilles
Pour nostre soif conforter,
Varians nostre liesse
De dix mille beaux sujects,
Tantost dessus l'herbe epaisse
Regardans les gays objects
Des fleurettes my-beantes,
Tantost sous les eaux coulantes
Se resjouyr les poissons,
Et d'une eschine qui couppe
L'onde, se ruer en trouppe
Autour des faulx hameçons.

Puis tout le long d'une lice
Que maint fruitier arbrisseau
De mille rameaux lambrisse
En la forme d'un berceau,
Tu me chanteras des carmes
Non empoullez de fureurs,
Ains pleins des douces allarmes
Qu'amour fait dedans nos cœurs.
Assez le prince de Gete
De sa maudite sagette
Trouble nostre nation,
Sans que la Muse Tonante
Nostre malheur nous augmente
Par representation.
Il n'y a rien sur la terre
Plus dommageable aux humains
Que le monstre de la guerre
Qui tout abat de ses mains;
Et n'y a rien au contraire
Dedans ce mondain repere
Plus propre aux hommes, qu'Amour
Qui entretient toute essence.
Donc, sans crainte qu'on nous tance,
Carressons-le nuict et jour.

VII. EN FAVEUR D'UN DE SES AMIS, AMOUREUX D'UNE DAME DONT LES LETTRES CAPITALES DES XII PREMIERS VERS PORTENT LE NOM.

Angelique beauté qu'uniquement j'adore,
N'aurez-vous point pitié de moy vostre servant?
N'aurez-vous point pitié de me voir si souvent
Estre martyrisé du feu qui me devore?

Belle, si vostre amour, qu'à mon ayde j'implore
Et si vostre douceur ne donne allegement
Au mal que jour et nuict je souffre en vous aimant,
Vous me verrez languir plus que jamais encore.
Hélas ! depuis deux ans j'attends vostre pitié,
Espérant quelque jour de voir mon amitié
Recevoir le profit du bien qu'elle souhaitte.
En Amour la longueur est un fascheux ennuy
Voire une passion qui fait mourir celuy
Qui aime ainsi que moy d'une amitié parfaitte.

LOUANGE DE LA BLONDE.

Afin que la Blondelette
Non moins que la Brunelette
Face cas de mes escrits,
Je veux d'un vers de tel prix
Que l'or à la couleur blonde,
Louanger par tout le monde,
Les Nymphelettes qui ont
Les yeux bleus et le poil blond.
Toute nostre France adore
Celles dont le chef se dore
D'un poil blond et dont les yeux
S'azurent comme les cieux.
Ordinairement la blonde
A la poitrine plus ronde
Que la Brune et ses tetons
S'honorent de deux boutons
Plus vermeils qu'une serize,
Et cache sous sa chemise

Je ne scay quelle toison
Qui de rechef un Jason
Feroit sortir de sa terre
Pour tanter à la conquerre.
  La tresse qui luit aux cieux,
Que par vœu devotieux.
La princesse Ægyptienne
Appandit à Cyprienne
Estoit blonde, et les rayons
Du soleil que nous voyons
Blondelets nous apparoissent ;
Les fruicts mesmement qui croissent
Pour nous substanter sont blonds.
Si les bleds aux tuyaux longs
Par les plaines ne blondoyent,
Si les pommes ne jaunoyent
Sur la branche, on n'en fait cas.
Qui fait aimer les ducas
Si non leur couleur dorée ?
Couleur qui si fort agrée
A l'apetit d'un chacun
Qu'on ne craint malheur aucun
Pour en amasser à force,
Tant plaisante en est l'amorce.
Bref en tout ce monde rond
Il n'est rien beau s'il n'est blond.
  Mais quel contentement est-ce
De voir une blonde tresse
Que mille Cupidonneaux
Frisottent en mille anneaux ?
Mais qui n'auroit l'ame esmeuë
De voir une œillade bleuë,

D'un petit sous-ris mignard,
Vous lancer un doux regard ?
Mon Dieu ! que de Mignardises,
Mon Dieu ! que de friandises
Ay-je aussi plusieurs fois veu
Folastrer en un œil bleu !
Celuy en sottise abonde
Qui dit que la Dame blonde
Est tousjours rude et tousjours
Difficile au Dieu d'Amours,
Et qu'il n'est que la Brunette
Pour estre en Amour parfaite,
Et pour s'eprendre soudain
Du feu dont Amour est plein.
Il est bien vray que la fille
Brunelette est fort habille
Au jeu d'Amour, mais pourtant
La blonde l'est bien autant,
Hors-mis qu'elle n'est si tendre
Que la brunette à s'éprendre
D'Amour et ne gouste pas
Si tost ses friands appas,
Ses douceurs et ses delices,
Et ses plaisans exercices :
Mais depuis que son ardeur
Luy a chatouillé le cœur,
Et qu'elle a eu dans la bouche
Le mors, elle est moins farouche
Que la brune et tous ses jeux
Ne sont si non qu'amoureux.
Elle s'esbat à toute heure
A frizer sa cheveleure,

A mignotter son tetin,
Et le bel escarlatin
De sa bouchette petite
Où s'esbat mainte Carite,
A regarder son beau sein,
A tenir nette sa main
A voir si elle peut plaire
En tout ce qu'elle veut faire.
Elle est grave en son aller
Et modeste en son parler,
Et n'est pas si babillarde
Ne si follement gaillarde
Que la Brune et ses propos
Ne sont si mal à propos.
Elle ayme un petit la dance,
Incessament elle pense
A se tenir proprement
En un bel accoustrement,
D'avoir la chausseure juste
Et une façon auguste
Comme la vierge Pallas ;
Bref voyla tous les soulas.
Dont la Nymphe blondelette,
Dont la blonde Nymphelette
S'esbat, alors que son cœur
Sent la plaisante liqueur
Dont Amour nous emmielle
Doucement nostre moüelle.

A MATHURINE, FORT BELLE FILLE.

Vostre beauté Mathurine
M'a mis dedans la poitrine
Ne scay quel ardent tizon
Que je ne sçaurois esteindre
S'il ne vous plaist de me joindre
D'une douce liaizon.
Donc, par vos yeux agreables,
Par vos attraits amyables
Et par la blonde couleur
De vostre tresse jolie,
Mignonne, je vous supplie
De m'oster ceste chaleur.
Ce vous sera peu de gloire
D'avoir dessus moy victoire
Par une aspre mauvaistié!
Vous aurez, ô ma belle Ange,
Mille fois plus de louange
De prendre de moy pitié.
La pitié est fort seante
A une beauté riante
Comme la vostre. Là donc
Ne me soyez point farouche
Et sur cette molle couche
Couchez-vous de vostre long;
Puis en cette douce sorte
Je vous ouvriray la porte
Par où nous pourrons tous deux
Entrer en la douce voye
Qui plus droictement convoye
Au bon-heur des Amoureux.

COMPARAISON DE LA LUNE ET DES DAMES.

La lune palle est moiteuse,
Et la rougeastre est venteuse,
La blanche ayme le temps beau ;
Donc à bon droict (ce me semble)
Tout genre de Dames semble
A ce nocturne flambeau.
La dame palle est pisseuse,
La rougeastre est vessisseuse,
La blanche ayme le plaisir,
Et toutes, comme la lune,
Ayment la nuict sombre et brune,
Pour chevaucher à loisir.

VIII

Resjouys-toy, mon cœur, ceste fiere beauté
Qui te dedaigne tant, peu à peu devient laide.
Le ciel n'eust peu t'offrir un plus brave remede
Pour te vanger d'Amour et de sa cruauté.
En elle ne vit plus cette nayfveté
De roses et de lis, et ore la possede
Un visage terny qui en palleur excede
Celuy d'un que la fievre a dix ans tourmenté.
Les Graces et les Ris ne luy font plus escorte,
Ell'n'a non plus de chair qu'une carcasse morte
Et ses yeux qui d'espoir si longtemps m'ont repeu
Ne lancent plus leurs rays d'une œillade si prompte.
Hé Dieu ! que j'estois sot de faire tant de conte
D'une chose si vaine et qui dure si peu !

CHANSON

J'ay veu que j'estoy le premier,
Mignonne, en vostre bonne grace ;
Mais ore j'y suis le dernier,
Et cent autres tiennent la place
Que je tenois auparavant
Que vous fussiez pareille au vent.
J'ay veu que nul ne vous plaisoit
Sinon moy, legere Madame,
Et qu'aucun que moy n'attizoit
Le feu d'amour dedans vostre ame ;
Mais ores le brasier de cent
Plus que le mien y va croissant.
J'ay veu qu'il n'y avoit que moy
Qui baisotoit ces franches roses,
Que sur vos levres j'aperçoy
Malgré le temps tousjours ecloses,
Mais ores je les voy toucher
De cent et n'en ose approcher.
J'ay veu que j'avois à souhait
De vostre sein la jouyssance,
Et de vos deux tetons de laict
Messagers de votre jouvance ;
Mais ores cent m'empeschent bien
La jouyssance d'un tel bien.
Vrayment je n'eusse jamais creu
Quand on me l'eust juré, Madame,
Que dedans vous il y eust eu
Une tant et tant legere ame,
Et que m'eussiez voulu laisser
Pour cent autres en caresser.

IX.

C'est grand cas que ma dame a tousjours quelque [affaire
Toutes et quantes fois que chez elle je suis :
Si tost qu'elle m'y voit elle traverse un huys,
Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire ;
Et tandis que j'y suis rien ne luy scauroit plaire,
Tout se fait au rebours, elle a cent mille ennuis :
Bref tousjours avec moy chez elle je conduis
Les braillemens, les cris, le soing et la colere.
Si un autre y survient, d'un visage riant
D'un accueil gracieux elle va suppliant
De s'asseoir au contouër ou d'ouyr sa nieçe
Jouer de l'Espinette, ou de la voir danser.
Madame il ne failloit, afin de me chasser,
User de telle ruse et de telle finesse !

X. CONTRE UN ROUSSEAU

Pour m'avoir abusé sans nulle occasion,
Miserable Rousseau, dont la sueur infecte
Est en infection si puantment parfaite
Qu'il n'est en puanteur autre perfection ;
Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,
Le Rocher de Sizyphe et bref je te souhaite
Tout ce qu'à son Ibin l'ingenieux Poëte
Souhaite avecque tant et tant d'affection.
Perfide avaricieux, pour si petite somme
Devois-tu courroucer la verve d'un tel homme

CHANSON

J'ay veu que j'estoy le premier,
Mignonne, en vostre bonne grace ;
Mais ore j'y suis le dernier,
Et cent autres tiennent la place
Que je tenois auparavant
Que vous fussiez pareille au vent.
J'ay veu que nul ne vous plaisoit
Sinon moy, legere Madame,
Et qu'aucun que moy n'attizoit
Le feu d'amour dedans vostre ame ;
Mais ores le brasier de cent
Plus que le mien y va croissant.
J'ay veu qu'il n'y avoit que moy
Qui baisotoit ces franches roses,
Que sur vos levres j'aperçoy
Malgré le temps tousjours ecloses,
Mais ores je les voy toucher
De cent et n'en ose approcher.
J'ay veu que j'avois à souhait
De vostre sein la jouyssance,
Et de vos deux tetons de laict
Messagers de votre jouvance ;
Mais ores cent m'empeschent bien
La jouyssance d'un tel bien.
Vrayment je n'eusse jamais creu
Quand on me l'eust juré, Madame,
Que dedans vous il y eust eu
Une tant et tant legere ame,
Et que m'eussiez voulu laisser
Pour cent autres en caresser.

IX.

C'est grand cas que ma dame a tousjours quelque [affaire
Toutes et quantes fois que chez elle je suis :
Si tost qu'elle m'y voit elle traverse un huys,
Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire ;
Et tandis que j'y suis rien ne luy scauroit plaire,
Tout se fait au rebours, elle a cent mille ennuis :
Bref tousjours avec moy chez elle je conduis
Les braillemens, les cris, le soing et la colere.
Si un autre y survient, d'un visage riant
D'un accueil gracieux elle va suppliant
De s'asseoir au contouër ou d'ouyr sa nieçe
Jouer de l'Espinette, ou de la voir danser.
Madame il ne failloit, afin de me chasser,
User de telle ruse et de telle finesse !

X. CONTRE UN ROUSSEAU

Pour m'avoir abusé sans nulle occasion,
Miserable Rousseau, dont la sueur infecte
Est en infection si puantment parfaite
Qu'il n'est en puanteur autre perfection ;
Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,
Le Rocher de Sizyphe et bref je te souhaite
Tout ce qu'à son Ibin l'ingenieux Poëte
Souhaite avecque tant et tant d'affection.
Perfide avaricieux, pour si petite somme
Devois-tu courroucer la verve d'un tel homme

CHANSON

J'ay veu que j'estoy le premier,
Mignonne, en vostre bonne grace ;
Mais ore j'y suis le dernier,
Et cent autres tiennent la place
Que je tenois auparavant
Que vous fussiez pareille au vent.
J'ay veu que nul ne vous plaisoit
Sinon moy, legere Madame,
Et qu'aucun que moy n'attizoit
Le feu d'amour dedans vostre ame ;
Mais ores le brasier de cent
Plus que le mien y va croissant.
J'ay veu qu'il n'y avoit que moy
Qui baisotoit ces franches roses,
Que sur vos levres j'aperçoy
Malgré le temps tousjours ecloses,
Mais ores je les voy toucher
De cent et n'en ose approcher.
J'ay veu que j'avois à souhait
De vostre sein la jouyssance,
Et de vos deux tetons de laict
Messagers de votre jouvance ;
Mais ores cent m'empeschent bien
La jouyssance d'un tel bien.
Vrayment je n'eusse jamais creu
Quand on me l'eust juré, Madame,
Que dedans vous il y eust eu
Une tant et tant legere ame,
Et que m'eussiez voulu laisser
Pour cent autres en caresser.

IX.

C'est grand cas que ma dame a tousjours quelque [affaire
Toutes et quantes fois que chez elle je suis :
Si tost qu'elle m'y voit elle traverse un huys,
Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire ;
Et tandis que j'y suis rien ne luy scauroit plaire,
Tout se fait au rebours, elle a cent mille ennuis :
Bref tousjours avec moy chez elle je conduis
Les braillemens, les cris, le soing et la colere.
Si un autre y survient, d'un visage riant
D'un accueil gracieux elle va suppliant
De s'asseoir au contouër ou d'ouyr sa nieçe
Jouer de l'Espinette, ou de la voir danser.
Madame il ne failloit, afin de me chasser,
User de telle ruse et de telle finesse !

X. CONTRE UN ROUSSEAU

Pour m'avoir abusé sans nulle occasion,
Miserable Rousseau, dont la sueur infecte
Est en infection si puantment parfaite
Qu'il n'est en puanteur autre perfection;
Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,
Le Rocher de Sizyphe et bref je te souhaite
Tout ce qu'à son Ibin l'ingenieux Poëte
Souhaite avecque tant et tant d'affection.
Perfide avaricieux, pour si petite somme
Devois-tu courroucer la verve d'un tel homme

CHANSON

J'ay veu que j'estoy le premier,
Mignonne, en vostre bonne grace ;
Mais ore j'y suis le dernier,
Et cent autres tiennent la place
Que je tenois auparavant
Que vous fussiez pareille au vent.
J'ay veu que nul ne vous plaisoit
Sinon moy, legere Madame,
Et qu'aucun que moy n'attizoit
Le feu d'amour dedans vostre ame ;
Mais ores le brasier de cent
Plus que le mien y va croissant.
J'ay veu qu'il n'y avoit que moy
Qui baisotoit ces franches roses,
Que sur vos levres j'aperçoy
Malgré le temps tousjours ecloses,
Mais ores je les voy toucher
De cent et n'en ose approcher.
J'ay veu que j'avois à souhait
De vostre sein la jouyssance,
Et de vos deux tetons de laict
Messagers de votre jouvance ;
Mais ores cent m'empeschent bien
La jouyssance d'un tel bien.
Vrayment je n'eusse jamais creu
Quand on me l'eust juré, Madame,
Que dedans vous il y eust eu
Une tant et tant legere ame,
Et que m'eussiez voulu laisser
Pour cent autres en caresser.

IX.

C'est grand cas que ma dame a tousjours quelque [affaire
Toutes et quantes fois que chez elle je suis :
Si tost qu'elle m'y voit elle traverse un huys,
Elle fait mille pas sans qu'il les faille faire ;
Et tandis que j'y suis rien ne luy scauroit plaire,
Tout se fait au rebours, elle a cent mille ennuis :
Bref tousjours avec moy chez elle je conduis
Les braillemens, les cris, le soing et la colere.
Si un autre y survient, d'un visage riant
D'un accueil gracieux elle va suppliant
De s'asseoir au contouër ou d'ouyr sa nieçe
Jouer de l'Espinette, ou de la voir danser.
Madame il ne failloit, afin de me chasser,
User de telle ruse et de telle finesse !

X. CONTRE UN ROUSSEAU

Pour m'avoir abusé sans nulle occasion,
Miserable Rousseau, dont la sueur infecte
Est en infection si puantment parfaite
Qu'il n'est en puanteur autre perfection ;
Je te souhaite, infect, le tourment d'Ixion,
Le Rocher de Sizyphe et bref je te souhaite
Tout ce qu'à son Ibin l'ingenieux Poëte
Souhaite avecque tant et tant d'affection.
Perfide avaricieux, pour si petite somme
Devois-tu courroucer la verve d'un tel homme

Que moy, qui peux t'ourdir un licol en mes vers ?
Devois-tu pour un rien t'acquerir un diffame
Qui mesme te suivra jusques dessous la lame,
De la lame à Charon, de Charon aux enfers !

XI. AU MESME.

On l'a veu ce vilain, ce traistre, cet infame
Cercher par les bourdeaux de Paris et de Tours,
Sans vergogne et sans peur ses lubriques amours,
Peu soigneux du serment qu'il a fait à sa femme.
Si donc impudemment il parjure son ame
Et viole la foy qu'entre les saincts discours
De l'Eglise il promist à celle qui tousjours
Luy conserve l'honneur de sa pudique flamme ;
Si donc il ose tant contre le Sainct-Esprit
Contre les saints decrets du sauveur Jesu-Christ,
Pourquoy n'eust-il osé contre moy telle chose?
O seigneur, venge-nous et permets que cet or
Qui l'a fait perjurer, luy face plus de tort
Que ne fist oncques l'or de Delphe ou de Tolose

DE C. D.

Catin a de l'ententement
De ne souffrir que l'on la baise ;
Car par un tel attouchement,
On sçauroit bien qu'elle est punaise.

D'ARETHUSE

Tu voudrois donc belle Arethuse
Que toute pûte fust sans nez ?
Si ces vœux t'estoient ordonnez,
Vrayment tu serois bien camuse.

A PACOLLET

Pacollet, tu ne fais que médire de moy
Quelque part que tu sois, et moy tout au contraire
De bien dire de toy. Mais j'ayme mieux me taire;
Car un chacun sçait bien que je ments comme toy.

DE MARMOT ET DE SA FEMME

Marmot, ta femme est si jolie
Et de tant de grâces remplie,
Qué si le puissant Jupiter
M'en avoit donné trois de mesmé,
J'en don'rois deux à Lucifer
Afin qu'il m'ostast la troisiesme.

XII. A M. MANDAT, LIEUTENANT CRIMINEL A TOURS

Helas! pourquoy faut-il, o Juge, que je baille
Des tesmoins contre cil qui m'a tant offencé?
Ne void on pas assez par son œil enfoncé,
Par son museau de rat, qu'il vaut moins qu'une [maille?
Ne void on pas assez par sa difforme taille
Par son col gresle et long, par son dos avancé
Par ses mains de guenon, par son poil hérissé
Qu'il ne propose en soy aucun dessein qui vaille?
Ne void ou pas assez par son visage sec,
Par son teinct de Lebrou, par son sein de rebec
Par ses pieds de pendu, par son traistre langage,
Par son trot harassé et bref par son maintien,
Qu'il ne vaut, ne valut et qu'il ne vaudra rien.
Pourquoy donc voulez-vous un autre tesmoignage?

XIII. DE GRELURETTE

Depuis le bord du Rhodien colosse
Jusques icy, et d'icy jusqu'au bord
Où le soleil se repaist et s'endort,
Et d'où il dort jusqu'aux rives d'Escosse,
Il ne se trouve une aussi fausse rosse
Que Grelurette, et croy (sans faire tort
A son renom) que tout encombre sort
De sa maudite et monstrueuse bosse.
Comme jadis le grand cheval de bois
Versa dans Troye un monde de Gregeois
Pour ruïner le demeurant d'Achille;
Ce monstre infect hors de son dos vouté
Verse dans Tours toute mechanceté,
Tant sa bosse est en trahisons fertille.

XIV. A UN PETIT ATHEISTE

Quoy, Mastin! penses-tu que je me scandalise
Des propos imposteurs que tu forges de moy,
Pour donner du plaisir à tels galands que toy?
Jamais pour un Maraud je ne me formalise.
Si contre Jesu-Christ, si contre son Eglise
Si contre les decrets de la chrestienne foy
Tu oses blasphemer impudemment, pourquoy
N'os'rois tu contre moy faire telle entreprise?
Va, jappes tout ton saoul, je t'en donne congé:
Dis de çà, dis delà (o Mastin enragé)
Qu'on me doit moins priser qu'une puante fange;
Que je suis un larron, un perfide, un pipeur.
De ces injures-là je n'auray point de peur;
Car d'un homme méchant le medire est louange.

LA DESCRIPTION DE BISTOQUET, MON CHIEN.

A MONSIEUR DES CHASSES

En attendant que la bonté
De Dieu me rende la santé,
Et me guerisse cette playe,
Penetrante jusqu'à la taye
Qui m'enveloppe le cerveau,
Tant la dextre de ce bourreau
De cet infame Grelurette
Frappa traistrement sur ma teste,
Et pour tromper l'oysiveté
Mere de toute iniquité,
Je me suis enhardy d'escrire
Cette ode pour te faire rire,
O Charles, mon tout, et aussi
Pour flatter un peu mon souci.
Or donc prepares les oreilles
Pour ouyr les rares merveilles
De Bistoquet mon cher mignon,
De Bistoquet mon compagnon,
De Bistoquet ma douce cure,
De Bistoquet où la nature
Fait voir les plus riches tresors
Qu'elle ayt pour accomplir un corps
De chien, et pour le rendre unique
En la perfection canique.

Bistoquet a l'œil clair et prompt,
Bistoquet porte un large front,
Bistoquet a l'oreille grande
Et basse, ainsi qu'on la demande;
Bistoquet a le ris mignard,
Bistoquet a le nez camard
Du quel mignardement il pousse
Une haleine souefve et douce,
Bistoquet a tout le menton
Couvert d'un noirelet cotton,
Bistoquet a la gorge ouverte,
Bistoquet a la voix diserte
Et n'est, en ce rond terrien,
Chien qui persuade si bien
Par un chienique murmure,
Qu'on luy donne de la pasture,
Que luy qui d'un jappement doux
Ayant les pieds sur vos genoux
Si doucettement vous convie
De luy entretenir sa vie,
Qu'on ne sçauroit lui desnier
Cela dont il vous vient prier.
Bistoquet a petite pate,
Bistoquet a peau delicate,
Bistoquet a le corps fort court,
Bistoquet n'est nullement lourd,
Bistoquet a la dent d'yvoire,
Bistoquet est de couleur noire,
Et sur luy rien ne se peut voir
Que son ventre qui ne soit noir.
Bistoquet a fort grosse crouppe,
Au bout de la quelle une houppe

De poil se voit bragardement,
Dont il couvre son fondement.
A peine sa levre enfantine
Se desistoit de la tetine
Qui l'alaictoit dans le berceau,
Que pour le rendre un peu plus beau
Et plus agréable à la veuë
Si raz ou luy couppa la queuë
Qu'il luy en est bien peu resté
Pour chasser la mouche en esté.
Bistoquet porte une sonnette
Au col, qui sans cesse caquette ;
Car sans cesse il va ou il vient,
Ou tantost court, ou tantost tient
Quelque peneau dont il se jouë,
S'en battant l'une et l'autre jouë.
Bistoquet est un peu paillard
Et tranche si bien du mignard
Faisant l'amour, qu'il n'y a chienne
Que tout aussitost il ne tienne
Et ne la bistoque gayment
D'un canique bistoquement,
Tant il a joyeuse braquette.
Bistoquet est de bonne guette
Et dès qu'on touche le loquet
Pour ouvrir l'huys, ce Bistoquet
En grommelant, court à la porte
Où il jappe de telle sorte,
Que celuy qui desire entrer
N'oseroit le seuil pénétrer
S'il n'en a bonne cognoissance.
Bistoquet n'est point sur sa panse,

Bistoquet n'est aucunement
Vilain, car tout soudainement
Qu'il a cagat, il prend la cure
De couvrir toute son ordure
Et de se traîner le fessier
Contre terre pour l'essuyer.
  Outre ces choses, la Nature
A doué ceste créature
De l'entendement le plus beau
Qu'on peut souhaiter au cerveau
D'un chien. Il cognoist au visage
D'une personne le courage ;
Quand quelqu'un de nous est fasché
Il ne bouge d'estre caché
Et quand on n'est plus en colere,
On ne vit jamais telle chere.
Bistoquet saulte comme un daim,
Bistoquet est viste et soudain
A vous faire mille passades,
A vous faire mille gambades,
Mille tours et mille retours;
Quelque fois arrestant son cours
Il se tapist contre la terre
Et puis regaloppant grand'erre,
Il se jette sur un chapon
Qu'on nourrist en nostré maison
Et, pour luy dresser une embuche,
Il se met derrière une buche,
Ou en quelque coin escarté
Où il n'y a point de clarté.
  Mais au pris des promptes soupplesses,
Des courbettes, des gentillesses

Qu'il fait avecque nos deux chats
Ce n'est rien. Mon Dieu ! quels ébats
Quand ils courent l'un après l' utre
Ou quand quelqu'un d'entre eux se veautre
Dessus le dos, pour provoquer
Les deux autres à l'attaquer.
Tantost un chat ouvrant sa patte.
Desguêne cela dont il gratte
Pour faire signe à Bistoquet
De n'approcher de son roquet.
Le chien voyant la patte croche,
N'ose pas de luy faire approche
Se contentant de sautiller
Autour et de loin le piller.
Mais sautant en cette maniere,
L'autre le prend par le derriere,
Luy poignant de ses pieds griffus
Et le dessous et le dessus
De sa crouppe qui se deschire
Quand de tels crocs il la retire ;
Ce qui le met en tel courroux
Que sans plus craindre ces Marcoux,
Il se jette sur leur fripp'rie
Qui fait que l'un et l'autre crie,
Fuyant les dents de ce guerrier.
L'un tire à guarand un grenier,
L'autre enfilant une chattiere
Se sauve dans une goutière.
Bistoquet qui cerche raison
De leur méschante trahison,
Les fuit, les jappe, les pourchasse,
Çà et là leur donnant la chasse.

Voire d'un cœur si genereux
Il court et recourt après eux,
Que s'ils ne gravoient tout à l'heure
Sur les traveteaux, je m'asseure
Qu'il les mettroit en cent morcéaux
Malgré leurs ongles de corbeaux.
Ce n'est pas tout, Bistoquet roule
Sur la terre comme une boule.
Bistoquet se tient tout debout
Et fait bien autre chose et tout ;
Car pour faire guerre à la mouche
Dessus son eschine il se couche.
Bistoquet abboye le vent,
Bistoquet vesse peu souvent,
Bistoquet jappe aux arondelles,
Bistoquet galoppe après elles,
Bistoquet sçait bien reculer
Un os du feu sans se brusler,
Le tirant avecques la jambe
Subtilement hors de la flambe.
Bistoquet scait le point d'honneur,
Et si quelque plus grand seigneur
De chien que luy passe en la rue,
Très-humblement il le salue.
Le plus souvent après disner
Bistoquet mene promener
Par sous les bras, en mon bocage
Les chiennes de noble lignage
Et leur donne la collassion
De quelque grange de chapon,
Ou de quelque fraische carcasse
De poullé d'Inde, ou de Becasse.

Et bien (mon Charles) ay-je pas
Trop d'heur d'avoir en ce lieu bas
Cette gentille creature,
Ce Bistoquet où la nature
Fait voir les plus riches tresors
Qu'elle ait pour accomplir un corps
De chien, et pour le rendre unique
En la perfection canique ?
Je te proteste, si j'avois
La science, l'art et la voix
Qu'avoit le chantre Sulmonide
(J'entends l'ingenieux Ovide)
Que jamais mon cher Bistoquet
N'iroit vers le sombre parquet
De Minos ny de Rhadamante;
Ains comme une estoille flambante
Luyroit au ciel, fait compagnon
Du chien de l'humide Orion.
O gentille petite beste,
Jamais ne tombe sur ta teste
Aucun mêchef et loing de toy
Tousjours soit le facheux esmoy
D'une demangeante gratelle !
Jamais ta gaillarde cervelle
Ne puisse enrager, et jamais
Un camp fourmillant et épais
De puces né fassé entreprise
De se loger en ta chemise
Pour t'importuner, et que nul,
Quand tu seras cul contre cul
Conjoinct avecque quelque chienne
Inopinément ne te vienne

De coups de baston accabler
Pour vous faire desassembler,
  Charles, mon Tout, je te supplie
De recevoir cette folie
D'aussi bon cœur que j'ay desir
Qu'elle t'apporte du plaisir,
Et que je souhaite à ma teste
La fin du mal qui la tempeste.

LES EPITAPHES

DE P. DE RONSARD

ROY DES POETES FRANÇOIS

Il ne faut plus aller dessus Parnasse
  Boire de l'eau, ny dormir au profond
  De l'antre creux où les neuf Muses sont,
  Pour estre faict aussi docte qu'Horace.
Il ne faut plus, pour esmouvoir en Thrace
  Encore un coup les montagnes qui font
  Esmerveiller les Astres de leur front,
  Suyvre Apollon et son fils à la trace.
Il faut sans plus venir devotement
  S'agenouiller dessus ce monument
  Et prier Dieu sur le corps qu'il enserre
Et dire ainsi : o Seigneur tout-puissant,
  Aymes l'esprit de ce corps pourrissant
  Autant la haut que tu fis en la terre.

EPITAPHE

De deffunct Michel Guy mon pere, vivant procureur
Au siege presidial de Tours, qui deceda le x jour
De fevrier 1595 âgé de LXV. ans.

L'OMBRE AU PASSANT

Michel Guy n'est pas mort, comme pense l'ignare.
L'homme ne tombe point au fond du monument.
Ce qui de l'homme meurt n'est l'homme aucune-
Ains un pesant fardeau duquel il se separe. [ment,
Le vray homme est l'esprit. Donc, Passant, ne t'egare
Jusques à là d'enter en ton entendement
Que Michel Guy soit mort : il est au firmament
Où, comme un astre clair, il reluit nouveau phare.
Vray est que le sujet qui ça bas l'arrestoit
J'entends son corps humain, repose en cet endroit
Attendant que Jésus de rechef le r'anime,
Pour luy faire jouyr avecques son esprit
Du bien qu'il a promis dedans sont saiact Escrit,
A ceux qui l'ont servy d'un vouloir magnanime.

COMPLAINCTE DE L'AUTHEUR

SUR LA MORT DE SON PÈRE ET D'UN SIEN FRÈRE

Quand serez-vous soulez, astres pleins de malheurs
D'amonceler en moy douleurs dessus douleurs ?
Quand serez-vous saoulez, o citoyens celestes,
De me voir endurer tant et tant de molestes ?
Et toy, cruelle mort, coulpable de mon dueil
Et de tant de torrents que debonde mon œil

Dy-moy, fiere, dy moy quand ta main plus felonne
Que celle de Mavors, que celle de Bellone
Cessera d'exercér son homicide effort
Dessus nostre maison qu'elle met à la mort!
O dure cruauté! Ainsi la jeune rose
Trespasse par la pluye avant que d'estre éclose;
Ainsi le Lys Francois trop vivement atteint
De chauld, perd en naissant et la grace et le teinct.
Ainsi le fruict nouveau, de quelque main de marbre,
Avant que d'estre meur est arraché de l'arbre.
Mais las! que t'ay-je faict? Quels pechez apparens
T'excitent à m'oster mes plus proches parens?
Est-ce point que tu es secrettement faschée
De voir triomphamment ma teste empanachée
De tant de lauriers verds, qui malgré ta rigueur
Seront à tout jamais en force et en vigueur;
Et qui, malgré les traits de tes fieres tirades,
M'empéscheront de voir les averniques rades?
O dure! si cela est cause de l'esmoy
Qui te rend si despite à l'encontre de moy;
Si cela est le mal dont tu es outragée
Ne t'en estois tu pas suffisamment vengée
Dessus mon Geniteur, las! que ta cruauté
Longtemps devant ses jours a de ce monde osté;
Car selon des humains l'ordinaire carrière,
Il devoit voir encor dix bons ans la lumiere.
Il me semble, cruelle, homicide et sans cœur,
Que tu devois du tout esteindre ta rigueur,
Ton courroux et ton fiel, pour le prix de la vie
D'un tel homme où le ciel et la nature amie
Prodiguement avoient employé leurs tresors
Pour le rendre admirable et d'esprit et de corps.

Depuis que du grand Dieu la parole feconde
A basty le pourpris de ce visible monde,
Qu'il a peuplé le ciel, les terres et les airs
Et le pere Océan de mille corps divers,
Il ne s'est point trouvé homme plus debonnaire.
Il estoit de vertu le vivant exemplaire ;
La foy, la verité l'accompagnoient tousjours
Et envers Dieu estoient ses plus fermes amours.
Tesmoins cent mille ennuis et cent mille traverses
Qu'il a souffert, durant que les armes perverses
Des mutins Huguenots la France maistrisoient,
Et l'Eglise de Dieu en tous lieux mesprisoient,
Faisans, impiété! des Temples venerables
Des marchés trafiqueurs et des ordes estables !
Toutesfois son amour envers le tout puissant,
Sa foy, sa verité, son cœur obeyssant
A l'endroit de son Roy et de Tours sa patrie,
N'ont peu brider le cours de ta prompte furie
Ny de l'ire indiscret que tu as contre moy
Sans que j'aye à escient commis rien contre toy.
Et as du mesme dard dont tu occis mon pere,
Occis (ô cruauté) mon plus ainé beau-frere,
Hommes qui ne devoient pour nos secrets debats
Augmenter le troupeau des ombres de là-bas.
Mais voyant qu'autrement tu n'avois la puissance,
Pour te venger de moy, de me faire nuysance,
Tu les as mis à mort presque en mesme saison
Usant en leur endroit de lasche trahison.
A peine fermoit-on le tombeau de mon pere
Qu'il le faillut r'ouvrir pour y mettre mon frere;
A peine achevoit-on la pompe du premier
Qu'il faillut commencer la pompe du dernier;

Et à peine pour l'un sortait-on de l'Eglise,
Qu'il y faillut rentrer pour pareille entreprise,
Pour un mesme subject et pour un mesme dueil,
Si qu'un double tourment nous espuisoit de l'œil
Mille ruisseaux larmeux, qui le long de nos faces
Distilloient tout ainsi que, par penchantes traces,
Distillent en hyver mille petits ruisseaux,
Des neiges, quand Phœbus les reconcrît en eaux.
Helas ! mon pere cher, failloit il que la vie,
A mon occasion vous fust ainsi ravie !
Helas ! mon frere cher, failloit-il que vos jours
A mon occasion demeurassent si courts !
Que je suis malheureux d'avoir esté la source
Du trespas qui a fait si petite la course
De vos ans, qui devoient n'avoir aucune fin
Pour les belles vertus que possediez, afin
Qu'aux siècles à venir la race qui doit naistre
Vous voyant, eust appris a cherir et cognoistre
L'honneur et la vertu, las ! qui par vostre adieu
Pour vous suivre tousjours, ont delaissé ce lieu :
Mais ne vous souciez, ames tres-genereuses
Et ne me soyez point pour ce fait ennuyeuses ;
Si par moy le trespas vous a fait tresbucher
Au tombeau, j'ay pouvoir de vous en arracher,
Et de vous redonner une plus seure vie
Que celle qu'il vous a traistreusement ravie,
Ainsi que par le son du Iuth qui est aux cieux
Orphée retira de l'enfer soucieux
Son espouse Euricide ; ainsi que ce grand Prince,
Qui tua les géans de chacune province,
Osta par sa vertu de l'Orque tenebreux
Alceste et celuy-là qui eut le cœur si preux

Que sans crainte de mort combatit dedans Crete
Le monstre renfermé dans l'enceinte secrete
Du labyrinth subtil et s'en rendit vainqueur,
De son branc estranger luy trapersant le cœur.
Ainsi je veux tirer hors de la fosse noire
Vos corps, les ranimant d'une éternelle gloire,
Et par l'art qu'Apolon m'enseigna des le bers,
Rendre à jamais vivans vos noms par univers.
Et ne veux pas souffrir que la tombe retienne
Nulle de vos vertus. Je veux que tout revienne;
Je veux qu'il n'y ait lieu des yeux tant retiré
Que vostre los n'y soit à jamais admiré :
Et pour contrevanger la vengeance qu'a prise
Sur vous, pour mon subject, la mort qui tout mesprise,
Je graveray si bien sur l'eschine du Temps
Vos noms, qu'ils dureront tousjours en leur printemps
Printemps ou fleuriront les diverses fleurettes
De vos belles vertus, où, comme les Avettes
Les hommes amateurs du philtre de l'honneur
Suççeront à longs traits affamez de vostre heur.
Il me semble desja que je vous voy revivre
Et que je voy despeints au plus beau de mon livre
Vos visages aymez et toutes nations
Y lire vos honneurs et vos perfections,
L'un admirant la foy qu'aviez vers vostre Prince
Et vers l'autorité de Tours vostre province,
L'autre vostre equité à l'endroit des cliens,
L'autre vostre douceur envers les supplians,
L'autre votre amitié vers l'Eglise Romaine,
Eglise d'où despend le salut qui nous meine
Là haut auprès de Dieu, pour nous paistre à souhait
Du bien qu'en verité sa parole promet.

Cependant reposez, ô bien heureux genies
Dans le giron muet de vos tombes unies,
Et recevez de moy ces larmes et ces cris
Et les accents piteux de ces tristes escrits.
Tandis je vay m'enfler des ondes de Permesse
Afin de m'acquiter envers vous de promesse

SONNET

EN FORME DE PROSOPOPÉE A FEU JEAN DE LA RUE

Voicy donc où ton corps chrestiennement repose,
  Cher amy ? voicy donc où il est enterré ?
  Voicy donc le sepulcre où il est enserré !
  Voicy donc où la mort mille morts me propose !
Voicy donc où mon œil ne doit faire autre chose
  Que pleurer ; voicy donc où tout desespéré
  De jamais plus revoir ton front tant desiré
  Il faut qu'à tous ennuis mon âme se dispose !
Helas ! qui eust pensé qu'un homme tel que toy
  Eust esté condamné d'obeir à la loy
  De la mort qui trop tost en la fosse te rue.
Muses, vous nous trompez ; vos sciences n'ont pas
  Pouvoir de garentir vos sujets du trespas :
  Par trop je le cognois en mon cher de la Rue.

DE FEU JEAN MARTIN DIT PALLUAU

Afin que ton renom vive eternellement
En despit de la mort qui t'a cruellement,
Palluau, mis au fond de ceste fosse noire,
Je le veux engraver au temple de memoire,
Je le veux cizeler dessus le dos du temps
Et le rendre à jamais pareil à un printemps.

De l'homme vertueux le renom doit sans cesse
Vivre entre les vivants d'une belle jeunesse.
Passant arreste un peu, ce lugubre escriteau
Te veut faire sçavoir qu'icy gist Palluau,
Palluau qui estoit l'ornement de Touraine,
Et l'est ore du ciel, par la Parque inhumaine.
Inhumaine vrayment, qui nous l'a sans mercy
Ravy pour l'eschanger en un astre éclaircy.
Autant que la splendeur du diamant surpasse
Le lustre pallissant d'une jaune topasse,
Autant ce bon vieillard surpassoit en bonté
Tous ceux qui de son temps vertueux ont esté.
Il estoit bon chrestien, il aymoit la justice,
Il haïssoit à mort la maudite avarice ;
Il estoit fort humain et fort officieux ;
Comme peste il fuyoit les hommes vicieux,
Il estoit libre et franc et maintenoit sa vie
En honneste renom et ne portoit envie
A autre quel qu'il fust, et ne s'entremesloit
Des affaires des grands, ny jamais n'en parloit.
Il estoit toutesfois tres-fidelle à son Prince
Et fust mort volontiers pour garder sa Province.
Tesmoin en est le traict qu'il joua finement
Aux Ponts, lorsque la ligue y versa rudement
Un armé tourbillon de soldats effroyables,
Qui menaçoient nos murs des coups espouvantables,
De leurs doubles canons, qui d'un gosier ardent
Vomissoient contre Tours un tonnerre grondant.
Ce bon vieillard estant en une maisonnette
Que gentille il avoit près d'une fontainette
Qu'on nomme Grouaizon, fust surpris des pietons
De la ligue, qui lors de leurs noirs hocquetons

L'effroyerent un peu; toutefois (fort affable
Qu'il estoit) les pria de se seoir à sa table
Et taster de son vin, ce qu'ils firent soudain
Aiguillonnez, je croy, d'une excessive faim.
Le vin estant failli, il leur dit : Je desire,
Messieurs,que vous buviez du vin qui soit moins pire
Que celuy qu'avez bu, et pour ce tout exprès
Je m'en vay vistement vous querir icy prés
De tres-excellent vin. Ces ligueurs l'en supplient
Et au bruit de ce vin leur fureur ils oublient.
Donc il part et s'en va portant dedans son poing
Un flaccon pour monstrer qu'il n'alloit gueres loing.
Si tost que de vingt pas il esloigna leur face,
Il se coule en renard tout le long d'une trasse
Dont le bout respondoit sur le bord areneux
De Loire, où il trouva (tant lors il fut heureux
Un batteau qu'il deslie, et luy mesme se passe
La riviere, et s'en vint d'une joyeuse face
Dedans Tours raconter comment il avoit peu
Se sauver des ligueurs, apres avoir bien beu.
Acte qui ne fut moins estimé des gendarmes,
Qui pour lors dedans Tours, haletoient en leurs armes
Du desir de monstrer l'ardente volonté
Qu'ils avaient de mourir pour garder la cité,
Que fut celuy que fist le valeureux Horace
Lorsqu'il passa le Tybre armé de sa cuirasse
Apres avoir longtemps l'ennemy combattu
Et que derriere luy le pont fut abatu.
Nul n'estoit dedans Tours tant que luy debonnaire,
Et dit-on qu'il ne fut jamais las de bien faire.
Le pas de sa maison estoit ouvert à tous;
De nature il estoit fort benin et fort doux,

Bref de toutes vertus son ame estoit ornée ;
Aussy pour ce sujet la jeunesse bien née
De la ville de Tours le suivoit en tout lieu.
Mesme les estrangers l'honoroient comme un Dieu.
Las ! que ferois-tu plus, jeunesse Tourangelle ?
Tu as perdu ton Pere et la Parque cruelle
L'a mis dans ce tombeau. Donc pleine de douleurs,
Verse eternellement un Ocean de pleurs ;
Tire toy les cheveux et d'un main irée
Que ta poitrine soit tout partout deschirée.
Lamente jour et nuict sur son triste cercueil,
Et ne porte jamais que vestemens de dueil ;
Fais luy hault eslever dans la place publique
Un simulacre fait de marbre magnifique,
Afin que les enfans de tes enfans et ceux
Qui à mille ans d'icy pourront naistre apres eux,
Voyans ce beau pourtraict, soient espoingts d'une [envie
De consommer le fil de leur fragile vie
Au train de la vertu ; et toy, devot Passant,
Qui vas de cet escrit tes esprits repaissant,
Apres avoir versé des œillets et des roses
Sur les ombres qui sont sous ceste lame encloses
Et fait chrestiennement à Dieu ton oraison
Pour l'ame du deffunct, retourne en ta maison
Conter à tes enfans les vertus admirables,
L'honneur, la saincte vie et les actes louables
De deffunct Palluau qui fut durant le cours
De sa vie, le roy des bons enfans de Tours.

DE HERONNIÈRE

Cy-gist en ce froid Cymetiere
Le corps de deffunt Heronniere
Qui cent ans au monde vesquit
Et toutesfois il n'y acquit
Autre plus precieuse gloire
Que de bien manger et bien boire.
Priez-Dieu loing de cet endroit,
Car tout d'un coup il vous boiroit.

DE LUY-MESME

L'OMBRE PARLE AU PASSANT

Ne pleure dessus ce tombeau,
Passant, car le corps qu'il enserre
Fut ennemy mortel de l'eau
Tant qu'il vesquit dessus la terre.
Ce seroit troubler son sommeil
Et augmenter son purgatoire
Que de luy donner au cercueil,
Au lieu de vin, de l'eau à boire.

D'UN QUIDAM QUI ESTOIT SI YVRE QU'EN MOURANT IL NE PENSOIT PAS ESTRE MALADE

Cy-gist un homme qui pensoit
Ne mourir quand il trespassoit,
Et qui, mourant, estoit si yvre
Qu'au monde il pense encore vivre

DE SCAY BIEN QUI

Cy-gist, froidement estendu
Un qui pour s'estre morfondu
Au soir attendant une Dame,
A huict jours de là, cracha l'ame.

FIN.

AUX ENVIEUX

Que gangnes-tu de me reprend
Envieux ; les hommes qui sont
D'un jugement sain et profont,
N'ont point d'oreilles pour t'entendre.

L'AUTHEUR

A SON LIVRE

Mon livre, si d'advanture
Quelqu'un de bonne nature
Te demande quel je suis,
Dy-luy que je suis un homme
Qui le temps point ne consomme
En tristesse et en ennuis.

Dy-luy que je prins naissance
Dedans Tours, jardin de France
Et ville de hault renom,
Où encores on void l'urne
De ce vaillant prince Turne,
Dont elle tire son nom.

Dy-luy que je suis de race
Ny trop haulte ny trop basse,
Et que mon pere suyvoit
Le Palais où la richesse

Luy fit assez de largesse
Pour l'honneur qu'il y avoit.

Dy-luy, qu'ensuyvant sa voye,
Le plus souvent je m'employe
A soustenir au parquet
La deffense d'un pauvre homme,
Que quelque avare consomme
Pour moins d'un petit bouquet.

Dy-luy que j'ay le visage
Voilé d'un palle nuage
Et entourné d'un poil noir ;
Et que l'aspect de Saturne
Me rend un peu taciturne
Comme il est facile à voir.

Dy-luy que le fin Mercure
A ma naissance print cure
De me rendre prompt et vif
Et que la douce Cythere
M'enchargea son doux mystere
Où je suis assez actif.

Dy-luy que des mon enfance
J'ayme la belle science
D'Apollon et des neuf sœurs
Et que ma bouche fertille
En abondance distille
Sans contrainte leurs douceurs.

Dy-luy que je mourrois d'ire
Si j'avois entendu dire
Que quelqu'un eust plus de foy
Plus d'honneur, et plus de crainte
D'avoir l'ame double et feinte
Et plus d'amitié que moy

Au surplus, dy-luy, mon livre,
Que je veux mourir et vivre
En la crainte du grand Dieu
Et de sa Romaine Eglise,
Que se suivray sans feintise :
Et puis luy donne un adieu.

FIN.

Achevé d'imprimer le mardi troisiesme Febvrier mil cinq cents quatrevingts dix huit par Jean du Carroy, demeurant au Mont S. Hilaire, rue d'Ecosse.

EXTRAICT DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et privilege du Roy, il est permis à Nicolas de Louvain, marchand Libraire, demeurant à Paris, de faire imprimer et exposer en vente un livre intitulé les Premières Oeuvres Poëtiques et Souspirs amoureux de Guy de Tours. Et sont faites défences à tous Imprimeurs et Libraires, et autres de quelque estat et condition qu'ils soyent, d'Imprimer, vendre, ny distribuer lesdits Livres d'autre impression que ceux que ledit de Louvain aura fait imprimer, et ce jusqu'au temps et terme de six ans finis et accomplis, sur peine de confiscation desdits livres par eux Imprimez ou vendus, et de deux cents escus d'amende, moitié appliquable à nous, et l'autre audit de Louvain : Voulant en outre que mestant en brief au commencement ou à la fin de chacun desdits livres l'Extraict dudit Privilége, il soit tenu pour signifié et venu à la cognoissance de tous, comme plus amplement est déclaré audit Privilege. Donné à Paris le 21 Janvier 1598.

Par le Roy en son Conseil.

PERROT.

NOTES

Page 6, vers 9, 10 & 11. — Ce poème du Paradis d'Amour est curieux et le serait davantage encore si l'on pouvait donner quelques indications précises sur les familles des Demoiselles qui y sont dénommées. Aucun de ces noms ne figure aujourd'hui dans les annuaires de la Ville de Tours, ce qui semble indiquer que la population s'est entièrement renouvelée depuis le XVIe siècle.— Le poète aeu soin de mettre à part les Demoiselles nobles et celles qui ne l'étaient pas. Nous allons, dans les notes ci-après, indiquer ce que nous avons pu découvrir au sujet du parentage de quelques-unes de ces beautés, dans les amours même du poète.

Page 6, v. 17. — Mlle Gardette était fille ou au moins parente de Victor Gardette, lieutenant-général au Pays et Duché de Touraine et conseiller du Roi.

Page 7, vers 1. — Les Cottereau, de la famille Cottereau de Vauderolle.

Page 7, v. 13. — La chevelure de Bérénice, dont les anciens avaient fait une constellation.

Page 8, v. 21. — Python la déesse de la persuasion.

Page 10, v. 23. — Mlle Jorret était fille d'un conseiller au grand conseil.

Page 12, vers 20. — Y avait-il une branche de la famille de Salignac établie en Touraine ? Les Salignac Fénelon étaient du Quercy.

Page 14, v. 7. — Mlle de Genne était la Francine de Baïf. — Nous en avons donné la preuve dans les Poètes et Amoureuses du XVIe siècle. (Paris, Willem, 1877, in-8) pages 9-12.

Page 13, v. 17. — A ce vers commence la description des belles Tourangelles appartenant à la bourgeoisie.

Page 17, v. 5. — L'une des Demoiselles Drulyon avait le prénom de Marie. Elles étaient d'une famille riche & honorée.

Page 18, v. 5. — Mlle L'Huillier était fille du Contrôleur L'Huillier.

Page 21, v. 5. — Hortense : Hortensius, orateur Romain, rival de Cicéron.

Page 21, v. 29. — Mlle Robin était fille de Jean Robin et de Renée Lebreton.

Page 22, v. 17. — Mlle Chicoisneau s'appelait Marie.

Page 23, v. 3. — Il en était de même de Mlle de La Londe.

Page 27, v. 23. — Il joue sur le nom de la belle *Saget* à laquelle il applique tantôt l'épithète de *Sage*, tantôt le nom de *Sagette*, par allusion à la *Sagette* ou flèche de l'Amour.

Page 31, v. 3. — Nérée est habituellement l'anagramme de Renée.

Page 34, v. 25. — Vers de Ronsard. Guy ne se gêne pas pour ces emprunts qu'il ne dissimule point.

Page 37, v. 4. — Fouteau : Hêtre, encore usité dans beaucoup de provinces ; mais vieilli.

Page 40, v. 24. — Le Smyrnean : Homère qu'on a fait naître à Smyrne.

Page 42, v. 5. — Encore un vers de Ronsard.

Page 53, ligne 2. — Claude était probablement une petite servante de ce Vauderolle. — Cottereau de Vauderolle était lui-même poète.

Page 66, vers 1 et suivants. — Marie de La Londe, nommée dans le Paradis d'Amour.

Page 69, ligne 25. — Cet ami est peut-être lui-même, et peut-être son Anne s'appelait Beauhère.

Page 78, v. 26. — Etre camus signifie à la fois avoir le nez trop court, ou être attrappé.

Page 79, v. 20. — Lebrou : espèce de loup garou qui, sous la forme d'un grand chien blanc efflanqué, rôde la nuit autour des bergeries. En Berry, on l'appelle *la levrette*.

Page 80, v. 1. — J'ai vainement cherché qui pouvait être ce Grelurette, cet ennemi acharné de Guy, qui alla jusqu'à l'assaillir à coups de bâton sur la tête, si bien que le pauvre Guy en fut longtemps malade et faillit en mourir. Le nom est probablement un pseudonyme ou un sobriquet.

Page 86, v. 3. — *Graver* : Gravir.

Page 86, v. 4. — *Traveteaux* : Chevrons de la charpente d'un toit.

Page 93, v. 10 & suivants. — Ceci n'est qu'une figure de Rhétorique. Guy n'a en rien contribué à faire mourir son père et son frère.

Page 94, v. 4. — Trapersant : transperçant.

Page 95, v. 20. — Ce Martin était sans doute natif du bourg de Palluau, aujourd'hui arrondissement de Châteauroux (Indre).

TABLE

NOTICE. I
Aux Nymphes de Tours. VII
Le Paradis d'Amour. 1
Les Mignardises amoureuses à Nérée. . 2
Soupirs amoureux à Claude 51
Les Meslanges. 61
La Description de Bistoquet. 79
Les Epitaphes. 87
L'Autheur à son livre. 99
Notes. 104

ACHEVÉ D'IMPRIMER
Sur les presses de HENRI SCHOUTHEER
Typographe
A ARRAS
Le 24 Septembre 1878

Pour LÉON WILLEM, Libraire
A PARIS

348 2 tomes [illegible]

Case 19

Librairie L. WILLEM, 2, rue des Poitevins, Paris

TRÉSOR
DES
VIEUX POÈTES FRANÇA

PUBLIÉ PAR MM.

Pr. BLANCHEMAIN, Ch. BRUNET,
Alf. FRANKLIN,
P. LACROIX, Lud. LALANNE, R. de MAUL
A. de MONTAIGLON, J.-F. ORSIER,
P. PINSON, le baron J. de ROTHSCHIL

ETC.

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, bliées par R. de Maulde. 4 volumes. Papier vélin : Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'an les Mignardises amoureuses*, etc., par Pr. Blanche 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, par Ch. Br 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

La Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, Bourdigné, publiée par A. de Montaiglon. 2 volu Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Noelz et chansons françoises et patoises s siennes de Martin, 1550, par J.-F. Orsier. Un vo avec musique en fac-simile. Vélin : 7 fr.; Holl. : 1

La Musette de d'Alibray, par Prosper Blanchema

Œuvres poétiques de Guillaume des Autelz, par J de Rothschild.

PARIS. — IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 8686

PQ
1625
.G98
A17
1878

Guy
Oeuvres poétiques

gt.